



El Mektoub Le destin

Roman

La collection *Ô fil du temps*
est éditée par **Artésis Éditions**



Bernadette Herman &
Abdel Kader Boucharba

El Mektoub
Le destin

La collection *Ô fil du temps*
est dirigée par David Chau Duong

Artésis Éditions, 2007.

Place Saint-Pierre n°7 - 1040 Bruxelles - Belgique

www.artesiseditions.com

info@artesiseditions.com

dépôt légal 2007

D/2007/10305/34

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Artésis Éditions.





Préface

Bernadette Herman est née en Belgique en 1944 et jouit maintenant d'une retraite bien méritée.

Abdelkader Boucharba est né en Algérie en 1956. Il est le patron d'une petite gargote où il sert du thé, des jus de fruits et des calenticas.

Ce livre est le deuxième d'une trilogie Nord-Sud, né de la co-écriture de deux auteurs qui communiquent uniquement via le Net. Leur façon de vivre leur passion pour l'écriture en duo n'est pas banale. Même après la rédaction de ce deuxième roman, ils ne se connaissent toujours pas et continuent à communiquer par courriels.

Dans *El Mektoub*, Bernadette et Abdelkader font découvrir et renaître les moments de tristesse et d'espoir qui ont jalonné la vie des Algériens et des Français vivant là-bas. Laissant derrière eux des amis très chers voire parfois un amour rendu impossible par l'éloignement et l'absence, ces derniers quittaient souvent une vie et un pays aimés pour plonger dans l'inconnu d'un nouveau destin bien précaire.

On trouve également en filigrane, dans ce récit croisé, trace des temps incertains de la fin d'une guerre civile meurtrière et de la lutte pour l'indépendance algérienne. Après bien des aléas, l'amour de deux jeunes gens triomphera des frontières et des préjugés ridicules qui, de nos jours encore, animent nombre d'esprits chagrins.

El Mektoub - Le destin

Ces deux auteurs atypiques signent ici leur deuxième œuvre. Ils n'ont nullement l'intention d'en rester là, malgré les milliers de kilomètres qui les séparent : leur inspiration mutuelle est une source, une oasis qui surgit par-delà les frontières.

Philippe Coulée, journaliste





Chapitre I

La fin de la guerre

En Algérie, l'été 1962 n'est pas comme les autres étés qui l'ont précédé. Pas parce que les fortes chaleurs ne sont pas au rendez-vous, que les immenses champs de blé ne promettent pas une riche moisson ou que les moineaux désertent son ciel bleu. Mais parce qu'il est marqué par la fin d'une atrocité : la guerre.

C'est la fin d'une époque et la naissance d'une nation. Une nouvelle Algérie née dans la douleur. Ce bouleversement historique est visible sur le visage des populations autochtones et européennes. Les politiques d'Evian ont décrété le cessez-le-feu, la fin des hostilités. Le soldat, l'appelé du contingent, est toujours là. Il a gagné la paix. Le maquisard est là, moins visible, mais présent lui aussi. Il a gagné la paix. Et pourtant, ils se sont fait la guerre. Une guerre inutile qui a coûté des centaines de milliers de vies humaines. La déchirure est grande et le drame sans commune mesure.

Mais, la paix ne vient pas comme vient la guerre. Elle ne s'installe pas avec aisance dans le tissu de la société. Elle doit d'abord pénétrer les cœurs, habiter les âmes et aider à la réconciliation.

Par contre ; la guerre, elle, c'est une machine aveugle que font rouler les hommes politiques par calcul stratégique et économique. Son carburant, c'est la force, la violence, la poudre. Son produit, c'est la ruine, les rancoeurs et la misère.

Dès l'annonce du cessez-le-feu, c'est le grand départ. Des milliers d'Européens sont rapatriés par vagues successives et des milliers d'autres restent dans l'expectative. Ils ne peuvent s'imaginer quitter un si beau pays qui les a vu naître et grandir.

Au lycée des jeunes filles, Françoise est la première élève à remettre

sa copie de dissertation à monsieur Bernard, le professeur de français. Elle espère quitter la classe pour aller retrouver Yacine qui l'attend sous le préau de la porte d'entrée principale.

Depuis un moment, elle le voit par la fenêtre de la salle de cours. Il est là, avec son grand sac de sport et ses deux cannes à pêche. Elle se lève doucement de sa chaise en essayant de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas déranger les autres élèves. Mais, surtout pour ne pas trop attirer l'attention du professeur qui trouve toujours quelques petites corvées à faire exécuter par les plus rapides. Ouf ! Elle a de la chance, Monsieur Bernard est plongé dans la lecture du journal local. Il ne s'aperçoit même pas de la sortie de Françoise qui prend bien soin de ne pas claquer la porte. Vite, elle franchit le grand couloir qui la sépare de la cour et s'en va retrouver Yacine, le cœur joyeux à l'idée de l'après midi qu'ils vont passer ensemble.

A la vue des cannes à pêche, elle a tout de suite compris que leurs pas vont les mener à leur endroit de rencontre préféré. Ce bel endroit, sous le grand pont qui enjambe le Cheliff. Un beau cours d'eau, le plus long d'Algérie. A sa vue, le visage de Yacine s'anime de son plus beau sourire. Bientôt, elle est près de lui.

- Tu m'avais vu ? lui demande-t-il heureux.

- Bien sûr, je te guettais entre deux réponses à mon devoir de français.

- J'espère que tu n'as pas bâclé ta copie à cause de moi, dit-il d'un air qu'il voulait sérieux.

- Mais non, ne t'inquiète pas. Comment se fait-il que tu sois déjà là ? Ne serait-ce pas plutôt toi qui as séché les cours ?

- Non, non, je n'ai pas séché. C'est le prof qui est malade. Alors, je suis sorti plus tôt que prévu. Mais viens, partons vite. Le poisson n'attend pas lui.

Yacine s'empare du sac, tandis que Françoise porte fièrement les cannes à pêche. Ils se dirigent en riant vers le pont qui se trouve à une centaine de mètres du lycée.

Le soleil chauffe de tous ses rayons. Mais ils savent que bientôt, ils

seront seuls à l'ombre des vieilles pierres et qu'ils pourront goûter à la fraîcheur dispensée par l'eau du grand fleuve.

D'autres pêcheurs sont là, assis à l'ombre des hauts eucalyptus. De vieilles personnes, des retraités jouent patiemment du moulinet en attendant qu'un poisson vienne mordre à leurs hameçons. Sans trop se parler, ils semblent être en pleine compétition. Comme il n'a pas plu depuis la fin avril, les eaux du Cheliff sont très claires mais moins poissonneuses. Il n'est donc pas aisé de remonter de grosses prises.

Françoise et Yacine se servent de vers de terre comme appât. Il paraît que l'alose, un poisson facile à prendre, en raffole. Ils ont creusé un grand trou, puis l'ont rempli d'eau. Dès qu'ils en attrapent un, ils le mettent dans ce trou pour le maintenir en vie. Souvent, lorsque leur pêche est médiocre, ils rendent leur prise aux flots de l'oued et passent le reste de l'après-midi à se baigner ou à marcher le long du fleuve pour observer la faune aquatique. Une semaine encore et les grandes vacances seront là.

Depuis qu'il est enfant, Yacine passe le plus gros de cette période chez ses grands-parents à la montagne. Mais, vu la férocité de la guerre, ces quatre dernières années, ce grand plaisir lui est interdit.

Quant à Françoise, dès la remise des résultats scolaires, elle se rend souvent chez de proches parents du côté de la Normandie. Elle retourne en Algérie quelque temps avant la rentrée.

Tous deux, élèves brillants en classe de première lettre, ils savent que l'année suivante sera plus difficile. Cette année tant redoutée est celle du baccalauréat.

Durant toute la partie de pêche, Françoise semble plongée dans de sombres pensées. Lorsque Yacine lui murmure quelques mots, elle lui répond par un pâle sourire. Elle n'est pas communicative cette après-midi-là. Elle semble avoir un secret accroché au fond de la gorge.

Yacine le sent bien, mais il n'ose pas lui demander la raison de son silence inhabituel.

Puis tout à coup, elle lance :

- La guerre est finie maintenant...

- Oui, c'est le cessez-le-feu qui est en vigueur, lui répond niatement Yacine.

- Tu crois en cette paix, toi ?

- Bien sûr que j'y crois.

Depuis qu'ils sont amis, jamais Françoise n'a posé pareilles questions. La guerre est l'affaire des soldats et des hommes politiques, pense-t-elle. Comme le sujet est sensible, elle ne cherche jamais à émettre une quelconque opinion.

- Tu sais, mes parents pensent partir vivre en France. Je dois les suivre.

- Ainsi, c'est déjà décidé.

- Moi, j'aimerais bien rester ici. Là-bas, je me sentirai étrangère. Je le sais ! dit-elle d'une voix tremblante comme quelqu'un qui perd son dernier espoir.

Yacine ne sait plus cacher son émotion, il prend la main de Françoise et la serre tellement fort qu'elle laisse échapper un petit cri de douleur. Cela ramène directement le jeune homme à la réalité.

- Oh ! pardon, lui dit-il, embarrassé. Je ne voulais pas te faire mal. Mais rien qu'à la pensée qu'un jour prochain tu t'en iras, le chagrin m'envahit.

- De toute façon, s'ils en ont décidé ainsi, rien ne les fera changer d'avis. Que vais-je devenir toute seule sans toi dans cette France que je ne connais pas ? Et puis, ne plus te voir sera pour moi tellement difficile. Quand j'y pense, j'ai envie de pleurer.

- Et si tu leur demandais de rester encore un an ici en prétextant le baccalauréat, peut-être qu'ils comprendraient que c'est mieux pour tes études ?

- Je ne crois pas que cela change quelque chose à leur décision. Mais, je peux toujours essayer.

Ils ne pensent même plus à leurs cannes à pêche abandonnées au bord l'eau. Ils continuent à marcher sans but, plongés dans leurs pensées. Puis, toujours en silence, ils se sont assis à même le sol, les yeux

perdus dans le vague de leurs âmes qui se sentaient déjà orphelines.

Tout doucement, Yacine lui a pris la main. Françoise a posé sa tête au creux de son épaule. De grosses larmes roulaient sur ses joues sans qu'elle ne fasse rien pour les arrêter. Ils étaient là comme deux enfants perdus ne sachant pas très bien ce que l'avenir leur réservait. Il sortit un mouchoir de sa poche, le lui tendit gentiment en disant :

- Il faut qu'on trouve une solution. Tu ne peux pas partir comme ça, pas si vite. Jamais je ne le supporterai.

- Mais, que veux-tu que je fasse, je n'ai que dix-sept ans. S'ils décident de retourner en France, je serai obligée de les suivre, même contre ma volonté ; ce sont mes parents.

Ils restèrent là sans bouger pendant un long moment en savourant au maximum la présence de l'autre. Ils ne se rendaient même pas compte que le ciel commençait à s'obscurcir.

Les vieux pêcheurs qui rentraient chez eux étaient tout étonnés de les voir si tristes et si sérieux, alors que d'habitude, ils chahutaient et riaient sans arrêt.

- Allez les jeunes, il faut rentrer. Vos parents vont s'inquiéter. La nuit va tomber, leur lança Salem, un habitué du coin. N'oubliez pas votre matériel. Sinon, fini la pêche !

- Oui, on s'en va, dit Yacine, pas convaincu de la véracité de ses dires.

Ils retournèrent à l'endroit où ils avaient abandonné leurs affaires. Puis tout à coup, ils dirent ensemble :

- Et si on s'enfuyait ?

Aussitôt, ils se rendirent compte qu'ils venaient de dire une grosse absurdité. Leurs regards se détachèrent l'un de l'autre. Ils baissèrent la tête pour plonger dans un lourd silence. Comme si la question : « Et si l'on s'enfuyait » ? formulée spontanément par leurs coeurs de dix-sept ans méritait d'abord une longue et mûre réflexion.

En effet, la guerre a compliqué énormément l'avènement de la paix. Les violences ont amplifié les craintes. Les horreurs ont semé le doute quant à une Algérie libre et indépendante où toutes les communautés,

les religions et les tendances politiques de l'époque, vivaient côte à côte en paix et en harmonie.

Les parents de Françoise ont longtemps hésité avant de prendre la décision de partir sans parvenir à fixer une date précise. Ils suivaient le déroulement des événements. Ils possèdent peu de biens : un appartement spacieux au centre d'Orléansville dont le rez-de-chaussée est exploité comme débit de boisson par Fernand, son père.

Quant à sa mère, Madeleine, elle tient de son père un petit verger sur la rive du Cheliff, tout près du pont où Françoise et Yacine font leurs parties de pêche. Françoise est l'aînée de leurs trois enfants.

Slimane, le père de Yacine, est menuisier. Son atelier se trouve à la sortie de la ville. Il le tient de son patron parti à la retraite. Il le reprit d'abord en location et comme les affaires marchaient bien avant la guerre, moyennant une importante somme d'argent, il en est devenu le propriétaire. La situation économique de sa famille nombreuse est plutôt bonne. Slimane habite, lui aussi, le centre ville occupé majoritairement par des Européens. Il fréquente, tout comme son fils Yacine, les deux communautés et parle couramment le français. Sa femme est une ménagère dans le sens le plus vrai du terme.

Il fait déjà sombre lorsque Françoise et Yacine s'aperçoivent de leur retard en cette journée particulière. Au moment où ils vont escalader la piste, Fernand est sur le pont. Pour exprimer sa colère, il actionne plusieurs fois le klaxon de sa voiture. D'habitude, il tolère les sorties de sa fille avec Yacine. Il le connaît pour son sérieux et ses bons résultats scolaires. A chaque fête de famille, Fernand tient toujours à l'inviter. Quand les jeunes gens sont à bord du véhicule et que celui-ci démarre, il leur lance comme un avertissement :

- Mes enfants, vous êtes très en retard, cela m'a un peu inquiété. Soyez prudents ! Profitez du temps qui vous reste...Nul ne sait de quoi demain sera fait.

Monsieur Fernand venait de confirmer son intention de quitter l'Algérie.

Le regard des deux jeunes gens se croisa. A l'annonce de cette

séparation imminente, on pouvait y lire tout le chagrin du monde. Mais, ils n'osèrent pas poser la question fatidique : quand ? Le véhicule s'arrêta et Yacine rentra chez lui sans dire un mot.

En franchissant la porte de l'appartement, Françoise comprit que le départ était beaucoup plus proche qu'elle ne l'imaginait. Quand elle était partie pour le lycée, ce matin là, l'ordre régnait partout. Maintenant, un véritable capharnaüm s'offrait à ses yeux, un capharnaüm comme ceux qui précèdent tous les déménagements.

- Que se passe-t-il ici ? demanda Françoise à sa mère, d'une toute petite voix chargée d'inquiétude.

La pauvre femme n'osait pas relever la tête, son visage était baigné de larmes. Puis, elle ne savait aussi combien son enfant aimait l'Algérie. Alors, doucement, elle lui expliqua que c'était beaucoup mieux comme ça. Que la vie en France serait plus facile et que les écoles y étaient plus performantes. Elle ne sait plus que dire ou inventer pour essayer d'amortir le choc de la nouvelle de leur départ aussi soudain.

- Mais enfin, dit la jeune fille, on aurait quand même pu rester encore un an, le temps que je passe mon bac.

- Non, ma chérie, c'est impossible, c'est beaucoup trop long.

- Mais, comment allons-nous vivre là-bas et où allons-nous habiter ?

- Au début, nous irons vivre en Normandie, le temps de trouver à nous loger et surtout il faut que ton père retrouve du travail. La vie est chère là-bas.

- Ben justement, que va-t-il bien pouvoir trouver ? Il n'a pas de métier. Tandis qu'ici, il a son café et toi ton verger.

- Peut-être aurons-nous la chance de trouver un fond de commerce à reprendre. Le cousin Albert s'occupe d'en chercher un depuis quelque temps déjà, là-bas en Normandie.

Françoise éprouvait comme un sentiment de rage contenue. Ainsi, sans rien lui dire, ils avaient déjà tout arrangé.

- Et le départ est prévu pour quand ? demanda Françoise d'une toute petite voix.

- Dans quatre jours, dit sa mère sans la regarder, ça te laissera le temps de faire tes adieux à tes amis.

Le regard angoissé de Yacine revenait sans arrêt dans sa tête. Sans rien dire, elle sortit en claquant la porte et partit en courant dans la rue, malgré le cessez-le-feu précaire.

De retour au Cheliff, Fernand baissa les rideaux de son commerce et remonta les marches de l'escalier qui conduisent à la porte d'entrée de son appartement. Ce n'est pas Françoise qui vint lui ouvrir comme à l'accoutumée. Mais une Madeleine, aux yeux rougis de larmes.

- Mais que se passe t-il ici ? s'écria t-il

- C'est Françoise... Françoise, dit-elle, la voix interrompue par un sanglot.

- Françoise, Françoise, quoi Françoise. Est-elle malade ? demanda-t-il.

- Non, elle est partie, oui partie... dit-elle, ne sachant plus comment lui expliquer la situation.

- Partie, partie, comment ça partie ? Ne vois-tu pas qu'il fait nuit ? Puis, pourquoi n'est-on pas venu me prévenir ?

- C'est à l'instant. Elle ne veut pas qu'on s'en aille. En voyant toutes ces caisses, elle a claqué la porte de toutes ses forces, puis elle est partie en courant comme une folle. J'ai voulu la suivre... mais elle était déjà loin.

Fernand redescendit l'escalier quatre à quatre, sauta dans sa voiture et démarra à vive allure.

Il emprunta en premier lieu la rue de la gare, puis la rue des vergers et enfin les alentours du jardin public et la pépinière. Il connaissait bien les lieux fréquentés par sa fille et les personnes qu'elle aimait y rencontrer. En dernier recours, il passa chez Slimane, le père de Yacine. Ce dernier revenait de la mosquée. Il s'entretint un moment avec lui. Françoise est introuvable, Yacine également. Le train venant d'Oran à destination d'Alger sonna ses coups de départ. En entendant les sifflements stridents, Fernand frappa d'un coup de poing la tôle de son véhicule et hurla :

- Bon sang ! Je n'ai pas vérifié à la gare. Pourtant, je suis passé par là.

Saisi par les bruits venant du chemin de fer et les vociférations du père de Françoise, Slimane ressortit de chez lui en courant, assailli par les mêmes idées.

- Mais comment voulez-vous qu'ils soient partis en train ? lui dit-il. Votre fille avait de l'argent ?

- Pas à ma connaissance, ou alors juste son argent de poche. Ma femme a dit qu'elle était partie sur un coup de colère, en claquant la porte. Je ne sais même pas si elle a pris sa veste.

Et votre Yacine, il en avait ?

- Peut-être un peu, celui que les gens lui donnent pour le remercier quand il vient m'aider dans mon travail de menuisier. Mais, tout cela s'est passé si vite. Je n'ai pas encore eu le temps de vérifier. De toute façon, ils n'ont pas une fortune. Ils ne sauront pas aller bien loin, dit le menuisier comme pour se rassurer.

- J'espère qu'ils ne feront pas de bêtises, dit Fernand en écrasant furtivement une larme fugueuse accrochée à ses cils. Venez, montez en voiture avec moi, nous allons partir à leur recherche.

Slimane ne se le fit pas dire deux fois, il y avait plus d'idées dans deux têtes que dans une, pensa-t-il. Et puis, malgré tout le temps que Fernand avait passé en Algérie, il était convaincu qu'il connaissait mieux la région que lui.

Ils commencèrent par questionner le guichetier de la gare. Ils lui firent une description détaillée des deux adolescents, mais le brave homme ne les avait pas aperçus.

- Où allons-nous aller maintenant ? demanda Fernand à Slimane.

- Je pense qu'ils ne sont pas partis bien loin, dit celui-ci. Si on allait un peu plus vers la forêt de pins d'alep. Ils sont peut-être cachés là-bas en signe de représailles.

- Mais, c'est impossible, ils ne sauraient pas encore être arrivés là. Et puis, c'est trop dangereux, la forêt par les temps qui courent.

- Vous avez raison, dit Slimane, en hochant la tête.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que les jeunes gens s'étaient rendus à la gare. Puis, qu'ils s'étaient cachés derrière un vieux train de marchandises garé là depuis bien longtemps. Ensuite, ils avaient profité d'un moment d'inattention du chef de gare pour se faufiler jusqu'au wagon à bagages du train en partance. Ils se dissimulèrent derrière des valises au fond de la voiture. Serrés l'un contre l'autre, Françoise et Yacine tremblaient de peur. Mais qu'importe, ensemble, ils se sentaient capables de tout affronter. Inch'allah, ils partaient pour Alger...

A Alger, c'est la liesse. Toute la population est dans la rue. Jeunes et moins jeunes brandissent des drapeaux confectionnés pour l'occasion et marchent en vagues interminables.

Des militaires en treillis délavés paradent au centre de la capitale. Des rafales de mitraillettes tirées en l'air ne cessent de crépiter dans la nuit. Tous les véhicules sont réquisitionnés pour former des convois de plusieurs kilomètres qui roulent et klaxonnent sans interruption.

Les youyous des femmes se relayent. Les tambours battent. Des folies dansent. C'est la fête de l'indépendance.

Avec un grand retard, le train en provenance d'Oran annonce son arrivée par de longs sifflements répétitifs. Ses wagons débordent de passagers. Même son toit est pris d'assaut. Déjà, dès son entrée dans la banlieue algéroise, il affiche complet à vue d'œil.

Dans cette effervescence humaine, comme deux moineaux pris dans un filet, Françoise et Yacine se débattent énergiquement pour sortir de cette bousculade infernale. Mais, le filet est rigide et ses mailles ne tolèrent aucun passage.

Au terminus, le train ressemble à une gigantesque ruche qu'un élément extérieur vient de bousculer, provoquant ainsi en elle une agitation apocalyptique. De fiévreuses abeilles humaines en descendent, sautent de son toit, glissent le long de ses parois métalliques et cherchent la porte principale de sortie des voyageurs.

Quelque temps après, Françoise et Yacine sont seuls, assis sur un banc d'attente, lorsqu'un vieux cheminot s'approche d'eux :

- Qu'attendez-vous les enfants ? Vous allez où ? Il n'y a plus de trains. Revenez demain !

- C'est que...on pense attendre ici, balbutie Yacine.

- Non ! Ne restez pas là, rentrez chez vous ! ordonne le cheminot.

- C'est que chez nous, c'est loin monsieur, répond Yacine.

- Où habitez-vous ? demande l'ouvrier un peu radouci.

- Orléansville, affirme Yacine.

Le vieux cheminot hoche la tête comme pour dire : effectivement, c'est loin.

- Mais que faites-vous ici, à minuit passé ?

Un instant après, il revient accompagné du chef de gare. Un Européen, un de ceux qui restent encore en Algérie et qui exercent pleinement leurs fonctions. Ce dernier s'adresse aux deux fugitifs :

- Quel est votre problème, les enfants ? Vous n'avez pas le droit de rester ici, vous devez partir.

En dévisageant longuement Françoise et Yacine, il devine que ces deux-là sont noyés dans une aventure amoureuse inquiète qui cherche un espace pour évoluer et durer.

Sans poser d'autres questions, Mr Gérard, c'est ainsi qu'on l'appelle, dirige les deux jeunes gens vers le foyer des cheminots, là où il maintient toujours une chambre libre, et ordonne à haute voix qu'on s'occupe des deux passagers.

Il est deux heures du matin lorsque le téléphone sonne. Mr Gérard tâtonne de la main à la recherche du combiné, il le saisit enfin pour entendre :

- Allo ! C'est la gare d'Alger ? Monsieur Gérard ?

- Lui-même, mais qui êtes vous pour me déranger à une heure

aussi tardive ? répond-il d'une voix ensommeillée où percent la colère et l'impatience.

- Je suis le chef de gare d'Orléansville. Je sais qu'il est tard. Mais, c'est un cas de force majeure qui m'oblige à vous appeler en pleine nuit.

- Dites-moi de quoi il s'agit alors, dit monsieur Gérard de plus en plus intrigué.

- Voilà, je vous explique : j'ai devant moi deux messieurs qui sont à la recherche de leurs enfants respectifs. Ceux-ci sont partis ensemble en début de soirée et on ne les a plus revus depuis.

- En quoi cela me concerne-t-il ?

- Leurs pères les ont cherchés partout sans succès. Alors, ils se demandent, s'ils ne seraient pas partis en train en direction d'Alger.

- C'est vrai que par les temps qui courent et avec les événements actuels, il y a de quoi se tracasser. Pouvez-vous me les décrire ? demanda monsieur Gérard qui avait déjà sa petite idée sur la question.

- Il s'agit d'une jeune fille et d'un jeune homme de dix-sept ans qui s'appellent Françoise et Yacine. Si vous les voyez, voulez-vous bien me rappeler ?

Le chef de gare d'Alger avait compris depuis longtemps de qui il s'agissait, mais il était un peu fleur bleue, il aimait les amoureux. D'autre part, il était père aussi. Il comprenait la peur et la souffrance des parents dans l'ignorance du lieu où se trouvait leur progéniture. Après une minute de réflexion, la sagesse l'emporta.

- Dites à ces braves gens que leurs enfants sont ici. Je vais faire en sorte qu'ils ne quittent pas la gare avant leur arrivée.

Ce que l'homme ignorait, c'est que Yacine avait été témoin de toute la conversation. Françoise ayant soif, il était sorti de la chambre pour essayer de trouver de l'eau. En voyant la fenêtre du chef de gare encore

éclairée, il n'avait pas hésité à venir lui demander quelque chose à boire. Il avait vu l'homme décrocher le téléphone. Par politesse, il attendit près de la porte entrebâillée que la conversation se termine. C'est ainsi qu'il avait entendu prononcer leurs prénoms. Sans attendre son reste, il était reparti silencieusement près de Françoise pour la prévenir que Fernand et Slimane savaient où les trouver.

- Vite, lève-toi, nous devons partir tout de suite.

- Mais pourquoi ? demanda Françoise à moitié endormie.

- Ton père et le mien arrivent, ils seront là dans quelques heures.

- Mais ...

- Allez viens, je t'expliquerai tout en chemin, dit Yacine en la poussant à l'extérieur

- Il fait encore nuit, où allons-nous ? demanda la jeune fille d'une petite voix angoissée

- Je ne sais pas, répondit Yacine, pas plus rassuré qu'elle.

Ils partirent furtivement sans avoir aucune idée quant à leur future destination.

Tôt le matin, les parents des deux fugitifs arrivèrent à la gare d'Alger et cherchèrent Monsieur Gérard. Ce dernier prenait son petit déjeuner lorsqu'on sonna à sa porte.

- Entrez, c'est ouvert, dit-il bien fort.

En voyant les deux hommes, il comprit tout de suite de qui il s'agissait.

- Nous sommes un peu en retard à cause des festivités qui paralysent la circulation. Nous avons pris le départ tout de suite après le coup de téléphone. Mais où sont les enfants ?

- En lieu sûr, ne vous inquiétez pas. Voulez-vous du café ?

- Non merci, nous en avons déjà pris.

- Bon, allons les retrouver. Ils doivent être encore endormis. C'est ce qu'il croyait, le pauvre Gérard. Lorsqu'ils arrivèrent devant la

chambre généreusement prêtée par le brave homme, ils remarquèrent que la porte de celle-ci était grande ouverte. A l'intérieur, il n'y avait personne.

- Attendons-les ici. Ils ne doivent pas être bien loin. Vous savez, la jeunesse, hein ! déclara le chef de gare avec assurance.

Plus le temps passait, plus leur inquiétude grandissait. Une demi-heure plus tard, c'était la déception. Mr Gérard ne savait plus comment s'expliquer avec ces parents furieux.

- Monsieur, vous avez manqué à votre devoir. Je vais porter plainte pour non-assistance à personnes en danger et c'est le cas de le dire, dit Fernand avec colère.

Slimane ne parlait pas. Il réfléchissait : « mais où pensent-ils donc aller comme ça sans bagages et sans argent » ? pensait le brave homme.

Jamais, il n'avait imaginé que son fils soit si amoureux de Françoise. Il savait qu'ils étaient de bons camarades de classe et des amis d'enfance. Mais il était loin de se douter que leur amitié avait évolué pour se transformer en une idylle amoureuse d'une telle ampleur.

Aussitôt, il s'exclama :

- Continuons notre recherche. Ils ne doivent pas savoir où aller !

Gérard restait muet, ne voyant pas en quoi il pourrait bien être utile. Il savait qu'à la veille de l'indépendance, la police n'était pas encore structurée. Elle était formée de forces conjointes appelées : « forces locales ». Des forces qui assuraient l'ordre et la sécurité. Mais, pour un cas pareil, cette police élémentaire ne pouvait certainement rien faire.

Sur le front de mer d'Alger, deux jeunes personnes sont là depuis des heures à contempler une mer sereine et l'activité incessante qui se déroule au port. Des navires hissant pavillon français absorbent le reste des Européens, ainsi que leurs véhicules chargés de tout ce qui est si cher à leurs yeux et à leurs cœurs. Des objets dont ils ne peuvent se séparer et qui leur rappellent peut-être tout leur vécu. Des souvenirs de cette Algérie qu'ils sont en train de quitter. Les larmes aux yeux pour

certains.

Cette scène était quotidienne depuis que l'indépendance était devenue imminente, puis une réalité. Cette mer, ce port sont pour Françoise le début d'un déracinement qu'elle veut à tout prix éviter.

Pour Yacine, cette même mer et ce port signifient la séparation, leur séparation. Lui sans Françoise. Leur dilemme est profond. Ils étaient là depuis un très long moment quand un véhicule s'arrêta auprès d'eux. C'étaient Fernand et Slimane venus mettre fin à leur cabale et à leurs rêves.

- Montez les enfants, on restera, vous resterez...affirma Fernand. Plus tard on verra, ajouta-t-il.

Etonnés du calme des deux hommes, les jeunes gens n'hésitèrent pas un instant. Ils grimperent dans la voiture sans dire un mot, tout heureux de retrouver la sécurité et la chaleur familiale. Par le biais du rétroviseur, Fernand couvait sa fille des yeux sans lui faire le moindre reproche. Slimane, lui, se retournait de temps en temps pour faire un clin d'œil aux deux amoureux qui ne se gênaient plus pour se serrer l'un contre l'autre. Quelques kilomètres plus loin, ils dormaient tous les deux comme des bienheureux. Quand ils arrivèrent en vue d'Orleansville, Slimane secoua vivement les genoux de son fils pour le réveiller. Les yeux à peine ouverts, celui-ci tourna la tête et vit que Françoise dormait toujours. Il lui caressa doucement le visage en souriant. Elle s'étirait comme un chat. Elle en aurait presque ronronné d'aise. Fernand, qui observait la scène, en était tout ému.

- Allez ma petite fille, dit-il, réveille-toi, on arrive.

- Oui, ajouta Slimane, il faut que vous ayez l'air bien frais pour aller retrouver vos mères.

A l'annonce du départ des deux hommes, Madeleine et Zina s'étaient réunies au café de Fernand avec leurs autres enfants. Tout le monde attendait le retour des deux fugueurs.

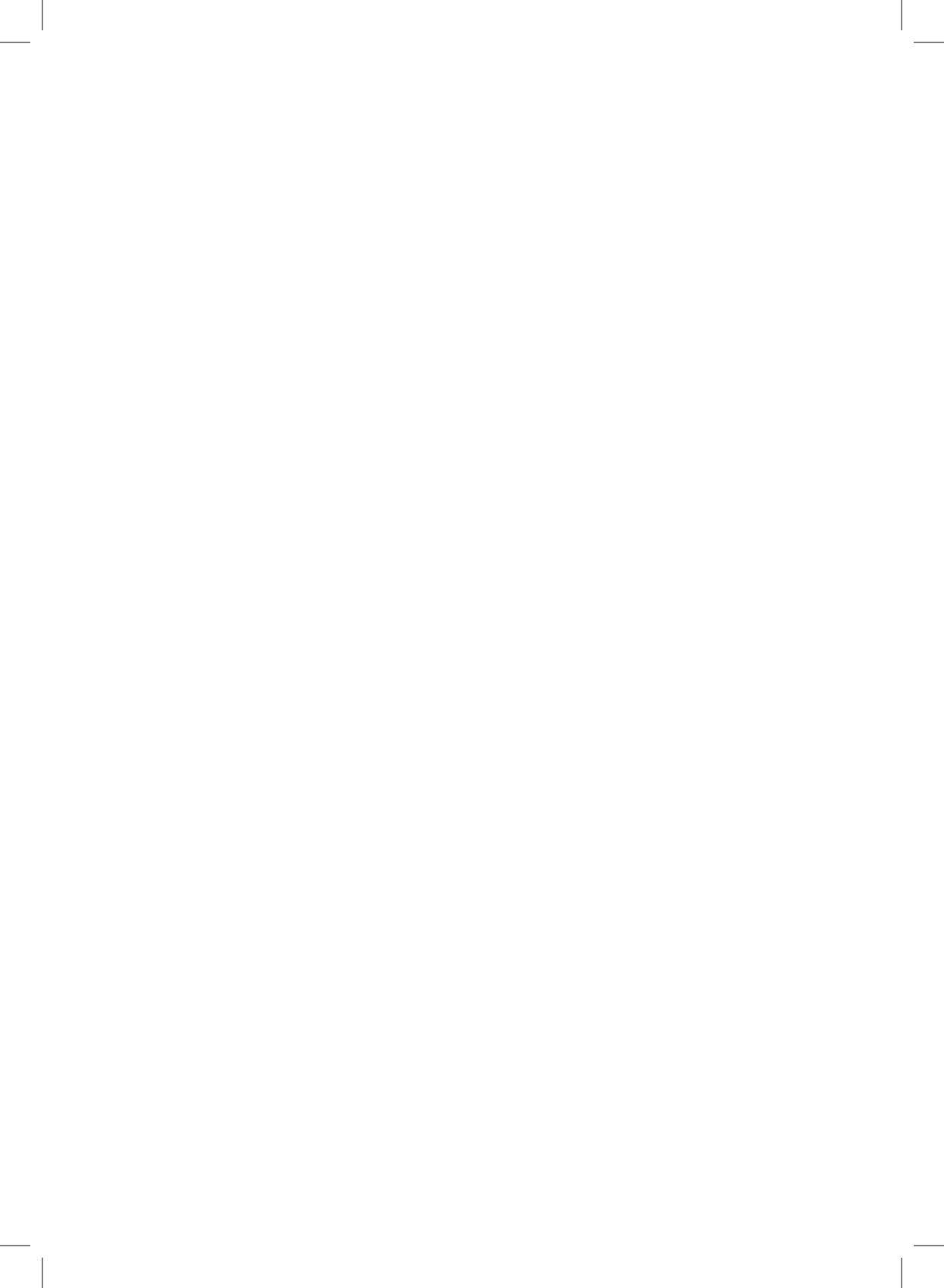
En voyant arriver la voiture, les deux femmes se précipitèrent à l'extérieur. A peine sortis du véhicule, les jeunes gens furent pris d'assaut par Madeleine et Zina qui ne savaient plus si elles voulaient

El Mektoub - Le destin

rire ou bien pleurer. Aucun reproche ne sortit de leurs lèvres.

Juste des :

- Oh ! Mes pauvres petits, vous deviez être bien malheureux pour agir ainsi.





Chapitre II

Le premier baiser

La fugue de Françoise influa pour beaucoup sur la décision d'aller vivre en France prise par Fernand à quelques jours de l'indépendance. Il finit par y renoncer.

En réalité, un climat d'incertitudes et d'hésitations régnait au sein de sa famille depuis la proclamation du cessez-le-feu quant à cette très délicate question. C'est à contrecœur que Fernand et Madeleine avaient commencé à préparer le déménagement. Mais comme la tendance générale des populations européennes était pour le départ, ils avaient été pris instinctivement dans cette mouvance. Puis, Françoise et Yacine réussirent à les dévier de cette tendance. Leur amour avait triomphé.

Fernand était un orléansvillois de souche. Il avait fréquenté les établissements scolaires de cette ville, ses terrains de sport et avait même évolué au sein de son prestigieux club de football. Il était d'une grande popularité et il parlait couramment l'arabe algérien.

Madeleine était la fille d'un corse qui avait fait fortune dans le commerce du vin d'Algérie. Il acheta alors un verger d'orangers qu'il légua à sa fille. Puis, pour des raisons professionnelles, il s'établit à Alger qu'il quitta à la première vague de rapatriement.

Après le 5 juillet, seuls quelques Français choisirent de rester à Orléansville. Ils étaient pour la plupart instituteurs, professeurs de lycée, médecins et petits commerçants.

Quelques semaines s'écoulèrent et la vie reprit son cours normal avec son lot de misère, d'indigence et d'exode. Les premières pluies d'automne arrivèrent en même temps que la rentrée des classes. La première rentrée de l'Algérie indépendante.

Aux alentours des écoles régnait une ambiance bizarre, faite de

questions, d'espoir et parfois de soupçons. Les plus grands étaient à l'entrée de la cour, près de la grande barrière. C'était de jeunes Algériens pressés de se retrouver et d'avoir des nouvelles de leurs amis partis sans espoir de retour. Sachant que certaines de ses copines étaient au courant de son escapade avec Yacine et qu'elle allait être obligée de raconter leur histoire dans les moindres détails, Françoise était arrivée une demi-heure d'avance.

En effet, quand Yacine arriva à son tour et qu'il aperçut l'attroupement qui s'était formé autour de la jeune fille, il comprit tout de suite la raison d'une telle effervescence. Il rejoignit la bande. Quand son meilleur ami le vit arriver, ce fut comme un signal. Ils se mirent tous à applaudir en criant de grands : Bravo ! Bravo !

Il faut dire, que fuguer à cette époque-là, dans la tourmente qui régnait, n'était pas un fait banal. D'autant que les fugueurs étaient une Française d'origine et un Algérien arabe. Autrement dit : il fallait le faire !

La cloche sonna l'heure du début des cours. La bande se sépara, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Chacun rejoignit son école au pas de course.

Dans la cour du lycée des filles, le silence régnait, coupé ça et là par de légers gloussements alimentés par les quolibets des plus bavardes. Les rangs se formèrent et elles rentrèrent dans leurs classes respectives.

Même scénario pour Yacine qui commençait déjà à compter les heures qui le séparaient de la sortie et du moment où il pourrait enfin serrer sa dulcinée dans ses bras. Là-bas, sous le pont, loin des regards indiscrets.

Monsieur Bernard parvenait tant bien que mal à faire régner un semblant de silence dans sa nouvelle classe : une classe de terminale lettres et philosophie de vingt et un élèves dont cinq Européens. On compta six absents, plus quatre rapatriés, deux exclus, et bien sûr des redoublants. La raison de ces absences était due au recrutement de volontaires effectué à la hâte par les services de l'académie pour combler un manque d'instituteurs constaté dans le cycle primaire.

A part ce bouleversement de l'effectif enseignant, l'ambiance était presque la même que celle des années précédentes. C'était le même chahut, les mêmes plaisanteries, la même joie des retrouvailles, les mêmes jeux et les mêmes bagarres.

Après cette revue préliminaire des effectifs, Monsieur Bernard souhaita la bienvenue aux élèves, tout en s'informant sur la situation et la santé de leurs parents. Ce fut la première récréation de l'année scolaire 1962-1963.

Ensuite, ce fut le maître de l'internat qui le remplaça. Il informa les concernés que le réfectoire serait fonctionnel dès le lendemain et que le dortoir était déjà prêt pour la nuit.

La classe des filles regroupait les trois niveaux du secondaire. C'était madame Bernard qui en assurait les cours. C'est dire que le nombre des filles était insignifiant par rapport à celui des garçons. Il était rare à cette époque que la fille atteigne ce niveau d'instruction pour des raisons de pauvreté et d'une tradition erronée.

Plus tôt que prévu, le concierge ouvrit le portail du lycée. Seuls les internes étaient restés pour se restaurer et pour remplir certaines formalités administratives.

A la sortie, Yacine attendait Françoise pour la raccompagner chez elle comme par le passé et ensuite regagner son domicile. Fernand était là, au comptoir de son bar. Quand il vit arriver le couple, il appela Yacine en souriant :

- Alors jeune homme, ça s'est bien passé cette rentrée ?
- Très bien, enfin comme d'habitude, répondit le jeune homme.
- Vous n'allez pas nous faire d'autres frayeurs, j'espère, dit le barman. Yacine baissa la tête pour dire timidement :
- Non, monsieur Fernand, ça ne se reproduira plus.

L'après-midi, Françoise et Yacine passèrent par le verger et se rendirent sous le pont du Cheliff, leur endroit préféré. Ils restèrent un moment silencieux à regarder l'oued charrier les eaux boueuses des dernières pluies. Ce fut Yacine qui amorça la discussion :

- Comment s'est passée cette matinée avec Madame Bernard ?

- Oh, comme d'habitude sauf que des amies sont parties. Dommage !

- Dans ma classe aussi, il y a des absents pour toujours.

- Tu sais, si tout marche bien, l'année prochaine, on sera à la faculté d'Alger, nous deux, rien que nous deux.

En disant cela, Yacine remarqua comme des étincelles dans ses yeux, les étincelles que provoquent l'amour et la tendresse. Leurs yeux parlaient le mystérieux langage inaudible des amoureux. Puis ce fut le premier baiser, un long baiser fait cette fois de certitudes.

Ils restaient là, dans les bras l'un de l'autre, souriants et émus par la découverte des nouvelles sensations que ce gage d'amour avait provoquées en eux. Ils se dévoraient des yeux tandis que leurs mains se cherchaient. Ils n'arrivaient pas à parler. Ils n'arrivaient pas à bouger. Ils étaient simplement Françoise et Yacine partis dans un monde rien qu'à eux, où tout était beau et lumineux.

C'est la voix de Salem, le vieux pêcheur arrivé pour taquiner l'aloise, qui les ramena à la réalité.

- Alors les enfants, dit-il avec un sourire complice, vous allez bien il me semble. La vie est belle ?

- Oh oui ! répondirent-ils en chœur, un peu gênés à l'idée que le vieil homme les ait vus s'embrasser

Le pêcheur lança, un peu moqueur et envieux aussi peut-être.

- Ne vous en faites pas. J'ai été jeune et amoureux moi aussi. Hélas ! Ca fait longtemps, si longtemps. C'est bien dommage ! C'est le Mektoub ! Oui, le Mektoub ! répétait-il, la voix tremblante de regret.

Après avoir souhaité bonne pêche au vieil homme, Yacine prit la main de Françoise et l'entraîna vers le verger de Madeleine, espérant que là, on ne viendrait plus les déranger.

Dix-sept ans et amoureux comme des grands ! Leurs parents savaient qu'ils étaient bien ensemble. Mais, se doutaient-ils de l'ampleur que prenait leur relation ? S'ils ne voulaient pas qu'on les chaperonne, peut-être serait-il préférable qu'ils attendent au moins jusqu'au bac

avant d'en parler. Ils restaient là, assis l'un près de l'autre, à l'ombre, sous un grand arbre fruitier. Enfoui dans ses pensées, Yacine passa un bras autour de ses épaules nues, tandis que de son autre main, il remontait les mèches rebelles qui ornaient le tour de son beau visage. Elle était si jolie sa Françoise avec ses longs cheveux blonds bouclés, doux et fins comme de la soie. Elle se laissait faire, savourant l'instant présent de tout son être. Pourraient-ils résister longtemps encore à l'envie qu'ils avaient de s'embrasser à nouveau ?

Tout à coup, Yacine sortit de sa rêverie :

- Si tu savais combien je t'aime, lui dit-il, en la serrant plus fort contre lui. Je suis tellement heureux que ça me fait comme une souffrance.

- Moi aussi, je t'aime, dit Françoise. Oh oui ! Si tu savais.

- Ca va être difficile, dit le jeune homme un peu triste. Mais, il ne faut rien dire à nos parents pour le moment. Nous continuerons à nous voir comme par le passé, sinon, ils vont être inquiets pour nos études et ils ne voudront peut-être plus qu'on se voie.

Françoise était toute triste aussi à la pensée de cacher encore longtemps leur amour, mais bon, elle comprenait son point de vue. Pour leurs aînés, ils n'étaient encore que des enfants. Ils n'avaient que dix-sept ans.

La semaine qui suivit connut un événement tragique. A la sortie de la ville, Slimane venait de démarrer le moteur de la grande scie à ruban pour débiter des chevrons commandés la veille par la municipalité. Soudain, il glissa sur une latte et perdit l'équilibre. Il ne put éviter de tomber sur le ruban denté de la machine. Une vieille machine mal ancrée et sans garant qu'il entraîna dans sa chute. Il parvint de justesse à dégager légèrement sa tête, mais son épaule et son bras furent atteints profondément. L'artère sous-clavière fut sectionnée. La blessure était large et profonde. Il perdait tout son sang et il mourut dès son admission à l'hôpital.

Yacine était en plein cours de philosophie lorsque le surveillant général entra sans frapper dans la classe sous l'œil étonné de monsieur

Bernard. Les deux hommes s'entretenaient un instant à voix basse. Puis, le professeur s'adressa d'une voix hésitante à l'élève :

- Monsieur Tarik Yacine, vous êtes demandé à l'administration pour affaire familiale.

Yacine se leva. Son visage perdit sa clarté et son regard, sa luminosité. Il entra dans le monde sombre de l'inconnu et du questionnement intérieur. A l'annonce du triste événement, sa vie bascula d'un coup. Il courut d'un trait jusqu'à l'hôpital. Il y trouva sa mère Zina, son frère cadet, ses sœurs, ses proches parents et des larmes. Fernand était là aussi en train de discuter avec le médecin urgentiste.

Le soir, au domicile du défunt, tous les parents ainsi que les amis étaient venus soutenir cette pauvre famille si brutalement endeuillée. Le service religieux était assuré par une dizaine de talebs qui récitaient sans cesse du coran. Yacine recevait de chaleureuses condoléances en retenant difficilement ses pleurs.

- Tu es un homme maintenant. Tu remplaceras ton père pour tout ce qu'il était. Il était très fier de toi, il le sera aussi dans sa tombe. Tu t'occuperas de tes frères et sœurs ; ils sont si jeunes et ont un grand besoin de toi. Slimane, que Dieu ait ton âme !

C'était ces phrases que lui répétaient à chaque étreinte ses proches et sa famille.

Le lendemain, un monde fou assistait à l'enterrement de feu Slimane. Yacine jeta la dernière pelletée de terre sur la tombe de son père. Il se souviendra longtemps de ce geste. Toute sa vie peut-être.

Durant sept jours, Yacine s'absenta des cours de monsieur Bernard. Il ne revit plus Françoise. Le huitième jour, ce ne fut plus le même élève, le même Yacine, celui qui écoutait toujours attentivement les explications du professeur.

Après une semaine passée à aider sa mère à s'occuper des formalités obligées après la mort du chef de famille, Yacine reprit les cours sans grande motivation. Ses pensées vagabondaient. Allait-il être à la hauteur ? Saurait-il assumer tout ce qu'on attendait d'un fils aîné quand pareil malheur se présentait ? A dix-sept ans, il allait devoir

décider avec sa mère de tout ce qui incombait à son père. Son pauvre père mort si tragiquement, vidé de son sang, comme un agneau égorgé. Mais surtout, il lui fallait survivre à ce chagrin qui le minait. Il devait s'occuper de l'éducation de son frère et de ses sœurs. Ils étaient encore trop jeunes pour se rendre compte des difficultés de la vie. Que devait-il donc faire ? Vendre l'atelier de menuiserie, le louer ? Il n'en savait rien. Une chose était sûre, il devait trouver au plus vite une solution pour faire vivre décentement tout son petit monde.

Enfermé dans ses pensées, il n'entendit pas monsieur Bernard lui poser une question sur les leçons du jour. Celui-ci savait bien que c'était dur pour un garçon de son âge, mais ne valait-il pas mieux faire comme si de rien n'était ? Yacine releva la tête. Il avait l'air complètement ailleurs. Sur son visage fermé se lisait comme un air de révolte. Il prit son sac et sortit de la classe en claquant la porte.

Monsieur Bernard ne dit rien. Il hocha juste la tête avec compassion. Contrairement à leurs habitudes, les élèves ne firent aucun commentaire. Le silence qui régnait était lourd, bouleversant. Le professeur ne voulait pas entrer dans les détails de cette malheureuse situation. Ou plutôt, il ne savait pas trop comment expliquer la réaction de Yacine sans perturber le reste de la classe. Alors, pour couper court aux questions qui n'allaient pas tarder à être posées, il dit :

- Ouvrez vos livres de français à la page quarante et lisez le texte en préparation aux exercices de demain matin.

Yacine était sorti en courant de l'école. Il alla se réfugier sous le pont où il avait l'habitude de retrouver Françoise. Quand il aperçut Salem, il faillit faire demi-tour. Mais celui-ci l'ayant vu arriver, lui fit signe de venir s'asseoir à ses cotés.

- Comment vas-tu après ces tristes moments ? demanda le vieux pêcheur avec gentillesse.

Yacine ne put lui répondre. Il fit un geste de la main comme pour dire mal et éclata enfin en sanglots. C'était la première fois qu'il se laissait aller ainsi depuis la mort de son père.

Salem ne savait plus que dire, il se contentait de lui tapoter l'épaule

en disant :

- Mon pauvre petit, pleure, ça te fera du bien. C'est le Mektoub ! Hélas, le Mektoub !

Peu à peu, les larmes du jeune homme se tarirent. Il releva la tête et vit que ce vieil homme qui aurait pu être son grand-père avait lui aussi les yeux rouges et humides.

- Non, dit Yacine, il ne faut pas pleurer, c'est à moi que le destin a fait du mal.

- Ah ! Si tu savais, répondit Salem d'une voix tremblante de chagrin contenu.

- Tu étais là pour m'écouter. Je suis là pour toi aussi, dit Yacine, tout à coup inquiet de ce qu'il allait entendre.

Ainsi, tu ne sais pas ce qui est arrivé à ma famille ? Non, bien sûr, tu étais trop jeune à l'époque pour pouvoir te rappeler. Et puis, j'habitais Oran, en ce temps-là.

J'avais tout raconté à ton grand-père paternel. Nous étions amis. Mais, il est parti, lui aussi. Il y a bien longtemps. J'ai perdu toute ma famille au début de cette saleté de guerre. Ils ont tous été tués dans un attentat. Ma femme, mon fils, son épouse et mes petits-enfants. Hélas, je n'étais pas là pour les protéger. Si tu savais comme je m'en veux. Devant le regard interrogatif de Yacine, il ajouta d'une voix rauque :

- J'étais dans le maquis. Puis coupant court à la conversation, il demanda :

- Et Françoise dans tout ça ?

Le quarantième jour de deuil, comme il est de coutume, on célébra une veillée religieuse au domicile de Slimane. Les voisins, les proches et les amis de la famille assistèrent à cette sobre cérémonie. Une vieille croyance veut qu'à cette date, la famille du défunt organise une réception où des talebs viennent réciter, encore une fois, des versets coraniques. Faisant ainsi un dernier adieu à l'âme du mort qui semble-t-il ne cesse de rôder autour de sa famille.

Les signes du deuil et de la tristesse avaient disparu du visage de Zina. Les petits s'habituèrent peu à peu à l'absence de leur père et

se réjouissaient des longues présences de Yacine au foyer familial. Ils venaient chaque soir s'asseoir sur ses genoux. Ce dernier savait bien leur expliquer la raison du départ de leur papa : il leur parlait d'un long voyage et d'un paradis.

La vie reprenait son cours normal et Yacine retrouva son vrai sourire. Les plus proches parents qui étaient restés longtemps au domicile du défunt pour accompagner cette pauvre famille dans sa douleur s'en allèrent. Puis, de Slimane, il ne resta plus que le portrait. Une vieille photo agrandie que Yacine avait posée avec respect bien en évidence sur sa bibliothèque. Il leur restait aussi un triste repère : une tombe. Zina et son fils aîné la visitaient chaque vendredi, ainsi que les jours de fête, dont particulièrement : l'Aïd.

Au lycée, Yacine avait complètement raté son premier trimestre. Françoise avait fait tout son possible pour lui venir en aide, mais celui-ci semblait avoir perdu ses capacités mentales et intellectuelles. Lui, l'élève le plus brillant de sa classe. Il lui arrivait de rendre ses copies vierges ou presque au grand étonnement de tous. Au conseil des classes où il avait été convoqué à trois reprises, il ne se rendit guère. Puis ses absences justifiées ou non se multiplièrent.

Il se rendait moins souvent au pont du Cheliff et lorsqu'il y allait, il s'y rendait seul pour rester longtemps à bavarder avec Salem. Une amitié naquit entre le jeune homme au printemps de sa vie et le vieux pêcheur à l'automne de la sienne. Il restait là, des heures entières à l'écouter. Il apprenait la vie.

Françoise venait souvent le chercher chez lui, ou à la menuiserie qui avait repris timidement son activité, grâce à un jeune apprenti, un cousin fraîchement sorti d'un centre d'apprentissage, et lorsqu'elle le croisait, souvent il s'excusait de n'avoir plus le temps. Puis, ce fut Jacques Brunel qui la raccompagna chez elle après l'école.

Depuis la mort de Slimane, Françoise ne savait plus que faire pour renouer sa relation avec Yacine. L'ambiance n'était plus la même. Il ne recherchait plus sa présence comme par le passé. On aurait pu penser que rien ne s'était jamais produit entre eux et qu'il avait oublié leurs

grands serments et leurs baisers si doux. Ne sachant plus que penser, elle décida d'aller trouver le vieux Salem avec qui elle voyait si souvent Yacine quand elle voulait venir le retrouver sous le pont si cher à son cœur. Elle s'y rendit un matin où elle n'avait pas cours, sûre qu'elle était de pouvoir parler seule à seule avec le pêcheur. Quand il la vit arriver, il lui fit signe de le rejoindre. Il avait compris le pourquoi de sa présence à une heure si matinale. --- Viens donc t'asseoir près de moi, lui dit-il, sachant bien de quoi elle allait lui parler.

- Merci, lui dit-elle en prenant place sur le vieux banc bancal qu'elle avait toujours connu là.

- Que se passe-t-il ? demanda Salem d'un air protecteur.

- J'ose m'adresser à toi, parce que tu connais mon histoire avec Yacine. Tu as même assisté à notre premier baiser, dit-elle d'une voix chargée de regrets. Et comme je vous vois souvent discuter ensemble, je me demandais s'il ne t'aurait pas fait des confidences à notre sujet

- Laisse-lui le temps de se reprendre, répondit Salem sans grande conviction. Il faut laisser le temps au temps, c'est le mektoub ! Puis il partit surveiller ses lignes. Françoise avait compris qu'il ne lui en dirait pas davantage. Elle salua le vieil homme et repartit le cœur aussi gros qu'à son arrivée.

Petit à petit, elle se mit à fréquenter d'autres garçons, se fit de nouveaux amis et se prit d'une forte amitié pour un certain Jacques Brunel, un Français. Lui aussi passait son bac cette année-là.

Son père, François Brunel, chirurgien à l'hôpital d'Orléansville, attendait que son remplaçant soit arrivé pour quitter l'Algérie. La date de sa venue coïncidait avec celle des prochaines grandes vacances. Certain que son fils sortirait victorieux du bac, il l'avait déjà inscrit à la faculté de médecine à Paris.

Le père de Françoise recevait régulièrement des nouvelles du cousin Albert. Celui-ci avait trouvé un beau café-restaurant à remettre, très bien placé en région touristique. Il serait libre d'occupation pour le début de la saison : au mois de juillet. Il ne manquait plus que l'accord de Fernand et l'affaire serait dans le sac. Devant le désarroi de sa fille et

voyant la tournure que prenait sa relation avec Yacine, il se demandait si l'éloignement ne serait pas la meilleure des solutions. Il fallait ôter toute cette mélancolie du cœur de Françoise et ainsi lui permettre de retrouver le sourire.

Au deuxième trimestre, les résultats scolaires de Yacine n'avaient connu aucune amélioration. La fin de l'année tournait à l'échec pour lui. Très en retard par rapport aux autres élèves, il ne pouvait plus rien suivre. Un jour, de son propre gré, il quitta l'établissement pour toujours afin de se consacrer totalement à la menuiserie laissée par Slimane, son père.

A deux, lui et son cousin l'apprenti, ils réussirent à redémarrer l'atelier. Il était grand temps, car les économies du défunt s'épuisaient. Mais, ses sentiments à l'égard de Françoise demeuraient. Après la terrible épreuve qu'il avait endurée, Yacine sentit un vide sentimental qu'elle seule était à même de combler. Il se rappela des jours paisibles et heureux passés sous le pont et sur les rives du Cheliff. De leurs promenades sentimentales. De la pêche sous le regard discret de Salem. De leur fugue mémorable et de ce premier baiser. Ah ! Ce long baiser. Puis, de leurs ébats dans le verger de Madeleine et de leurs promesses tatouées sur le tronc de l'oranger.

Quant à Françoise, elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour le soutenir et l'inciter à participer aux cours. Elle avait aussi essayé maintes fois de lui faire remonter la pente et le moral. Elle l'aimait de tout son cœur. Mais, fallait-il qu'elle se sacrifie totalement pour lui, au détriment de ses études et de ses parents qui croyaient tellement en elle. Elle, qui avait su les forcer à rester en Algérie. Puis, le comportement de Yacine, ses absences répétées en classe, son désintéressement et ses excuses pour ne pas venir la retrouver le soir avaient fini par dégrader et presque tuer leur amour naissant.

Un jour, Yacine se présenta au domicile de Fernand, sonna à deux reprises, pour qu'enfin Françoise vienne lui ouvrir la porte :

- Ah ! C'est toi, te voilà enfin, quelle surprise !
- Surprise, mais pourquoi ? C'est moi, Yacine, en chair et en os !

- Je le sais, en quoi puis-je t'être utile ?
- Je me disais en passant, que nous irions peut-être au pont...
- Oh, non, ce n'est plus possible, tu sais, mes parents, les études...

- Alors c'est fini entre nous !
- Mais non, on est toujours amis si tu veux bien. Tu sais, nos routes ont pris des directions différentes, opposées même, tu comprends ?
- Oui, je comprends.

Yacine avait compris. C'était la rupture, une rupture brutale parce que durant son deuil, il n'avait pas pensé à ce dénouement. Le pouvait-il ?

Deux mois plus tard, ce fut l'examen tant attendu : le Bac. Après l'annonce des résultats, Françoise figurait en tête de liste.

C'était la place d'un absent, l'élève le plus brillant du lycée : Yacine, hélas ! Quelques noms encore, puis ce fut enfin le tour de Brunel.

En apprenant la nouvelle, Yacine était parti chez Françoise pour la féliciter, malgré la déception de l'autre soir. Il était le premier à venir la congratuler, elle courut vers lui, folle de joie. Puis son visage prit une mine un peu triste :

- C'est bien dommage ! dit-elle.
- Tu me comprendras, un jour prochain, Françoise, mes félicitations.
Adieu !

Une semaine plus tard, Françoise et Jacques prenaient le même avion pour Paris. Les deux jeunes gens étaient assis à l'avant, les parents de Jacques ; un peu plus loin vers l'arrière. Fernand et Madeleine, ayant plus de choses à régler avant leur départ, arriveraient plus tard par bateau avec bagages et enfants. Un arrangement avait été pris entre les deux familles quant à l'hébergement de Françoise chez le docteur Brunel en attendant leur retour au pays.

Personne ne parlait. Tous les passagers, des Français pour la plupart, avaient les yeux rivés sur les hublots, cherchant à se repaître une dernière fois de la vue de ce pays qu'ils avaient tant aimé.

Françoise et Jacques ne disaient rien non plus. Ils gardaient la tête

baissée pour ne pas montrer l'émotion qui les envahissait de plus en plus à l'approche de l'imminence du décollage. Ils se retournèrent et ils aperçurent Sophie, la mère de Jacques. Elle pleurait sans bruit, la tête posée sur l'épaule de son mari.

Après quelques soubresauts et dans un grand bruit de moteur, l'avion s'élança sur la piste et s'éleva doucement dans les airs. Les gens se mirent enfin à murmurer, puis à parler plus fort. Ce fut comme un soulagement. Maintenant, ils devaient assumer leurs décisions, inshallah !

Jacques avait promis à Françoise de la guider pour visiter Paris. Cette ville où elle faisait escale quand elle rendait visite à ses parents normands. Elle n'en avait jamais vu que l'aéroport d'Orly, pendant une heure ou deux. Tout dépendait du temps d'attente entre l'avion qui l'amenait d'Algérie et celui qui l'emmenait vers Caen-Carpiquet. Là-bas, dans sa famille normande.

Ils étaient devenus amis un peu après la mort de Slimane. Il avait été d'un grand soutien pour Françoise, quand cette dernière était attristée par l'indifférence de Yacine à son égard. Alors que le pauvre bonhomme se débattait dans son chagrin et sa misère.

Il lui parlait doucement à l'oreille. Perdue dans ses pensées, elle l'écoutait vaguement.

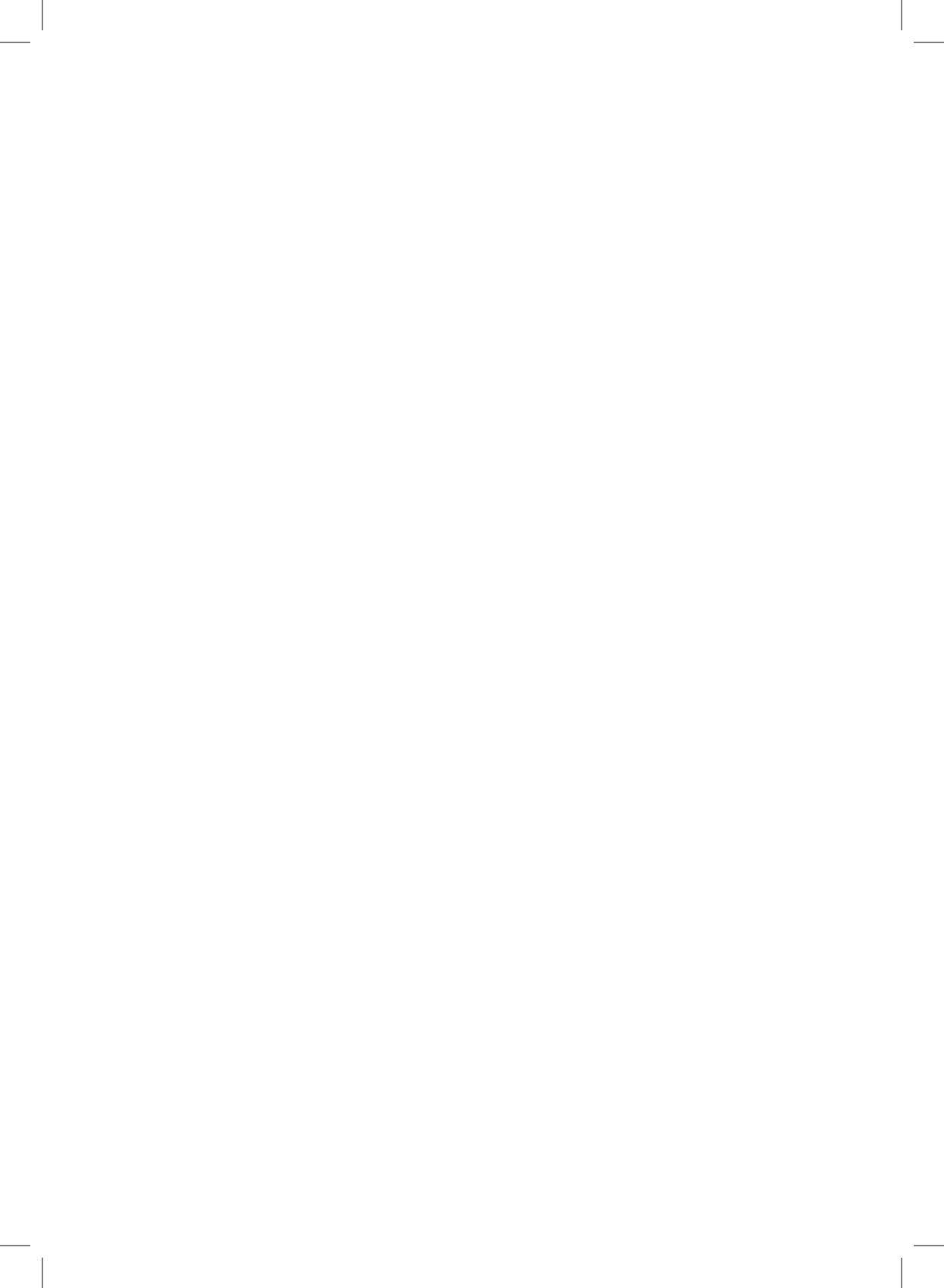
- Tu sais, lui dit-il, on ne va pas s'ennuyer en attendant l'arrivée de tes parents. Nous irons visiter le musée du Louvre, La Madeleine, Notre-Dame et bien d'autres choses encore.

On pourra aussi aller à Montmartre admirer les peintres faire leurs tableaux. Et puis, nous nous promènerons sur les grands boulevards. Je suis sûr que tu ne te rends pas compte de tout ce que je vais te faire découvrir. Ah, oui ! J'oubliais. Nous irons au cinéma aussi, dit-il d'un air réjoui. Heureusement, il ne lui avait pas parlé des ponts de la Seine, pensa-t-elle. Elle le remercia d'un sourire. Elle n'avait pas entendu la moitié de ce qu'il lui avait dit, mais elle ne voulait pas lui faire de peine.

La voix de l'hôtesse annonça que l'on approchait de Paris et

El Mektoub - Le destin

demanda aux passagers d'accrocher leurs ceintures. L'atterrissage était prévu dans cinq minutes.





Chapitre III

Le grand départ

Orléansville redevint officiellement El Asnam. Elle récupéra son nom de la profondeur de l'histoire. Un nom berbère qui désigne un lieu, un carrefour, un souk et d'autres choses, selon l'interprétation qu'on lui porte. Mais, cela ne changea rien. Le Cheliff serpentait paisiblement dans sa vallée, Salem jetait toujours ses lignes et le soleil brûlait de tout son feu en plein cœur de l'été.

Yacine n'allait plus sous le pont et ne voyait plus ce vieux pêcheur débordant de sagesse. Il était le plus souvent retenu par son travail, sa menuiserie qui faisait vivre chichement sa famille. Aussi, il fréquentait peu de gens et passait le reste de ses journées parmi les siens.

Un matin, Fernand déménagea. Il vendit son grand appartement et son commerce à un riche monsieur, un nouveau venu d'après guerre. Le dernier jour, après une longue dispute avec son mari, Madeleine céda son verger à la hâte. La pauvre dame voulait rester à El Asnam. Elle éprouvait un mal de racines.

Lorsque Yacine apprit la nouvelle, il fut parcouru comme par une décharge électrique, mais il sut cacher sa grande émotion à son entourage. Il vit son enfance et son adolescence mourir d'une mort semblable à celle de Slimane sans qu'il n'y ait cette fois, ni taleb ni enterrement. Tout se passa en son for intérieur. La blessure fut immense, elle était comparable à celle causée par la scie à ruban assassine. Un autre deuil commença. Yacine avait compris le virage sentimental pris par Françoise. Il l'admettait. Il savait que les circonstances de la vie l'avaient éloigné d'elle. Mais son jeune âge et son innocence ne lui avaient pas permis de comprendre que l'amour est un partage. C'était comme s'il voulait dire : ma peine, c'est pour moi seul. L'amour, c'est

pour nous deux, rien que nous deux. Mais Jacques Brunel était là. Il avait conquis sa place.

Seule Zina avait soupçonné qu'un gros chagrin minait son fils. Elle le voyait souvent plongé dans de vagues pensées où il voyageait dans l'espace et dans le temps. Il retrouvait parfois son enfance, son collège, son lycée avec Françoise. Ou bien, il imaginait son présent, son futur et les grands boulevards parisiens.

Yacine continua à broyer du noir pendant quelque temps encore. Ce qui le chagrinait le plus, c'était le fait que Françoise ne l'ait pas prévenu de son départ. Elle était partie sans un mot, sans un geste, comme si leur histoire n'avait jamais existé. Il savait bien que tout était sa faute, mais tout de même. Il était désespérément seul dans sa tête et dans son cœur. Si ce n'avait été pour sa mère et les enfants, il aurait déclaré forfait pour la menuiserie, comme il l'avait fait pour ses études. Quelle bêtise ! Quelle erreur de sa part ! Il était maintenant confiné à vie dans un métier qu'il ne maîtrisait guère.

Puis, un matin, à l'aube de ses dix-neuf ans, après une nuit blanche remplie de questions, une résolution avait germé : tant qu'à être menuisier, autant suivre une formation pour peaufiner son petit savoir du métier et devenir quelqu'un de riche et de respecté.

Un nouveau Yacine avait vu le jour. Un Yacine dur et arriviste qui voulait faire de sa vie ce que Slimane n'avait jamais réussi à faire de la sienne. Mais, serait-il plus heureux pour la cause ? Il se renseigna sur la marche à suivre. Il prit des cours de menuiserie et d'ébénisterie tout en continuant à diriger l'entreprise d'une main de maître. Le soir, il partait en repérage dans les quartiers huppés à la recherche d'immeubles en cours de rénovation. Il s'assurait que les travaux de menuiserie n'avaient pas encore commencé. Le lendemain, après la formation, il allait se renseigner auprès des chefs de chantiers afin de connaître le nom des propriétaires.

Certains étaient surpris face à ce jeune homme aussi entreprenant et sûr de lui. Les gens étaient conquis par l'espèce de magnétisme qui émanait de sa personne et surtout par sa volonté de bien faire les choses.

Tard dans la nuit, il établissait des devis que son cousin allait porter à bon port dès le lendemain matin.

Sa mère s'interrogeait en le voyant s'affairer de la sorte. Pourquoi en voulait-il toujours plus ? Qu'avait-il à prouver et à qui ?

Yacine savait bien que le chemin serait long et dur. Il lui faudrait des années avant d'atteindre son but, mais il y arriverait. Il le voulait pour lui, pour sa famille et peut-être aussi pour Françoise. Françoise, son amour, son échec, sa blessure. Françoise, de qui tous les jours, il guettait une lettre ou des nouvelles qui n'arrivaient jamais. Un jour, il serait riche. Il irait à Paris la rechercher, l'arracher à ce Jacques Brunel.

Arrivés à Marseille après une traversée qui dura vingt-quatre heures, Madeleine et Fernand continuaient à se disputer. Madeleine ne lui pardonnait pas sa précipitation quant à quitter l'Algérie. Elle ne lui pardonnait surtout pas de l'avoir forcée à brader son verger. Elle espérait mieux. Lui, il lui reprochait de l'avoir longtemps retenu de s'installer en France alors que sa condition y serait meilleure et qu'il aurait pu acquérir un commerce mieux situé. Fernand téléphona chez les Brunel pour prévenir Françoise de les rejoindre en Normandie. Toujours sans se parler, ils consignèrent le plus gros des bagages qui suivraient par chemin de fer, ne se chargeant que du strict nécessaire. Ainsi allégés, ils se présentèrent au guichet de l'aéroport pour prendre leurs billets.

Ils viennent de quitter l'Algérie, leur pays dont ils gardent les plus beaux souvenirs de leur vie pour retrouver la France, leur patrie qu'ils essayent vaguement d'imaginer. Lorsque l'avion atterrit, le cousin Albert est là qui les attend dans le hall d'entrée avec son épouse. Après les salutations d'usage, ils partirent vers l'endroit où ils espéraient passer le reste de leurs jours.

La voiture s'arrêta devant un immeuble situé pas très loin de Deauville. Deux grandes baies vitrées ornent la façade du bâtiment. La surface du local commercial lui paraissant bien trop petite pour un café restaurant, Fernand envisagea tout de suite de l'agrandir en démolissant le mur de la pièce attenante. A l'étage, un spacieux appartement était aménagé pour accueillir la famille. Madeleine ne fut guère satisfaite

lorsqu'elle constata l'absence d'un espace vert, un petit jardin où elle pourrait occuper sa solitude dans ce coin qu'elle trouvait isolé. Bizarrement, cette maison était entourée de trottoirs et d'un parking en béton qui faisait comme une tache grisâtre dans cette région si verte qu'est la Normandie. Elle pensait : « je garnirai la devanture avec de beaux pots en terre cuite remplis de fleurs pour agrémenter ce qu'elle voyait déjà comme une terrasse où accueillir les touristes ».

L'établissement était situé à Cambremer, pas loin de la mer, mais plus à l'intérieur des terres, à proximité de la célèbre route du cidre. Le paysage était un véritable écrin de verdure, sauf cette propriété atypique que Fernand avait achetée, pas très cher, il faut bien le dire.

Deux jours plus tard, Françoise était là. Dès son arrivée, elle seconda Madeleine en l'aidant à meubler les pièces et à fixer aux murs des tapis aux couleurs vives de l'Algérie.

Fernand et Albert avaient réfléchi plusieurs jours avant d'entreprendre leur travail de démolition. Un soir, en voyant les tapis et les bibelots algériens qui garnissaient l'appartement, une idée vint à l'esprit du nouveau propriétaire : tant qu'à être appelé pieds- noirs, autant que ce soit pour quelque chose. Son restaurant servirait de la cuisine algérienne et son nom serait : Le CHELIFF. En entendant cette grande nouvelle, Madeleine redevint tout sourire. Elle en retrouva même la parole. Seule Françoise ne disait rien. Tous les souvenirs de ses rendez-vous avec Yacine lui étaient revenus d'un coup en plein visage.

- Je vais dans ma chambre, annonça-t-elle.

Les Monain ne l'entendirent même pas. Ils étaient trop absorbés par les futurs travaux qu'ils devaient exécuter sans tarder.

- Voilà comment je vois les choses, dit Fernand d'un air docte à son cousin et à Madeleine qui ne perdait pas une miette de la conversation. Nous n'abattions pas le mur entre les deux pièces. Nous y ferons de larges baies arrondies avec de beaux appuis en céramique cassée. Ensuite, nous décorerons la pièce avec toutes sortes d'objets de là-bas, dit-il en regardant les murs de l'appartement avec insistance.

Cela séparera la taverne du restaurant. Les clients qui viendront pour manger entreront par une nouvelle porte que nous ferons du côté du parking. On va faire quelque chose qui ressemble à la Casbah

Madeleine avait l'impression qu'il était déjà en train de dépendre tous les tapis et autres garnitures qu'elle et Françoise avaient suspendus le matin.

- Viens, dit-il à Albert, on va aller sur place et prendre les mesures. Comme cela, nous serons prêts pour commencer les travaux demain à la première heure.

Le lendemain à six heures tapantes, toute la maison résonnait des coups de marteaux donnés par les deux hommes. Ils travaillaient comme des fous. Une semaine plus tard, il ne manquait plus que la décoration. Madeleine et Françoise s'en chargèrent de bon cœur.

Pendant ce temps-là, le patron partit pour Deauville faire de la pub et aussi chercher la grande enseigne ornée de signes arabes qu'il avait fait faire. Une belle enseigne rouge vif où trônait en lettres dorées, l'inscription : « Le CHELIFF ».

Fernand voulut l'accrocher lui-même à la façade, tant il était fier de son acquisition. Demain était un grand jour. C'était le début d'une vie nouvelle dans la continuité de l'ancienne.

Françoise regardait tout cela d'un regard absent. Il fallait qu'elle cesse de penser à Yacine, sinon cela nuirait à ses études. Des études pour lesquelles demain, elle retournerait à Paris. Jacques l'attendrait sur le quai à la gare du Nord où ils prendraient le métro pour aller l'inscrire à l'université.

Quand il la vit arriver, il la trouva encore plus belle que d'habitude. Il s'élança à sa rencontre en souriant et voulut l'embrasser. Elle s'écarta et lui tendit simplement la main. Jacques Brunel sentit une onde de froid s'abattre sur son cœur amoureux. Cela lui fit l'effet d'une douche froide. En lui serrant la main, il constata une sorte de mollesse, une absence de vivacité en elle. Françoise ne voulait pas l'entraîner dans une aventure amoureuse vouée au chagrin et à l'échec. Comme Yacine, elle aussi, elle faisait son deuil. Jacques n'était venu qu'accidentellement

colmater ce vide sentimental que créent les départs, les séparations et les ruptures. Un vide sentimental qu'il fallait absolument remplir. Il n'avait pas compris cela. Jamais, il ne pourrait faire éclore un autre amour dans le cœur de Françoise ou lui faire oublier le premier. Celui qui tirait ses racines d'une enfance innocente, d'une adolescence ailée, d'une amitié sans failles résultant d'une mystérieuse étincelle. Une étincelle infime, mais qui avait eu la force d'un soleil : le soleil de l'amour.

Ils restèrent là, sur ce quai incertain, cherchant leurs mots quand soudain Jacques demanda :

- Alors, comment trouves-tu la Normandie ?
- Quelconque.
- Et le nouvel appartement ?
- Spacieux et exigü à la fois.
- On dirait que tu n'es pas satisfaite.
- Je m'acclimate.

Sur quoi, ils prirent le bouillonnant métro parisien pour se rendre à leurs Facultés respectives. Lui étant déjà inscrit à la faculté de médecine, Françoise fournit son dossier complet et s'acquitta des frais nécessaires à son inscription. Dans un autre service, elle obtint les clés et le numéro de sa chambre dans la cité universitaire. C'était pavillon III, étage 3, numéro 15. Quand elle eut rempli toutes les formalités, accompagnée d'un Jacques silencieux, elle erra tout l'après-midi dans Paris. Puis, elle s'arrêta sur un pont traversant la Seine. Elle regarda longuement couler le fleuve. Cela lui rappela le Cheliff, Orléansville, Yacine, le vieux Salem. Soudain, des larmes glissèrent sur ses joues. Son compagnon tenta en vain de la consoler et lui rappela l'heure du train Paris-Normandie.

A El Asnam, ex-Orléansville, alors que les bons de commandes pleuvent sur son bureau, Yacine vient de réussir son C.A.P. Le jeune homme est très content et très fier, mais dans sa tête, une image est apparue : celle des autres années scolaires où ils allaient ensemble avec Françoise chercher leur bulletin et la joie qu'ils avaient d'être les

premiers. Elle chez les filles et lui chez les garçons.

Comme sa vie avait changé en un an. Il s'en était passé des choses depuis le départ de sa bien-aimée. Plus il pensait à elle et plus son cœur saignait. Quand s'estomperait donc ce chagrin qui lui pourrissait la vie ? A peine rentré chez lui, il annonça la bonne nouvelle à Zina qui le félicita en disant :

- Mon cher garçon, comme ton père serait heureux s'il était encore là. Te voilà patron maintenant : Monsieur Tarik.

- Oui, c'est fait, j'ai gagné une partie de la promesse que je m'étais faite. Il ne me reste plus qu'à gagner l'autre.

- De quoi parles-tu, quelle autre partie mon fils ?

Il allait lui dire qu'il voulait devenir riche et respecté afin de regagner l'amour de Françoise, mais l'arrivée de son jeune frère mit fin à la conversation. Soulagé, Yacine partit vers son bureau relever son courrier et préparer encore quelques devis restés en attente faute de temps. « Ce n'est plus possible », pensa le jeune patron. Il va falloir que j'embauche quelqu'un pour s'occuper des papiers et aussi un ouvrier supplémentaire. Sinon, je n'arriverai pas à satisfaire tous mes clients. Ce serait trop bête d'être obligé de refuser du travail, maintenant que j'ai mon patronat. Il entendit au loin les sifflements du train. Les heures passées avec Françoise, cachés comme des voleurs au fond du wagon à bagages, lui revinrent en mémoire. Mais, il se souvenait surtout du bonheur qu'il avait éprouvé, son corps serré contre le sien. Il fit le vide dans son esprit pour se replonger dans les plans et les devis qui jonchaient son bureau. Il ne voyait pas passer le temps. Quand il releva la tête, il était minuit passé. Ses muscles étaient tout engourdis. Avec un gros soupir, il s'étira et partit marcher un peu dans la nuit fraîche. Au loin, il apercevait le quartier où certains jeunes aimaient se réunir tard la nuit. Cela faisait si longtemps qu'il ne s'était pas amusé un peu.

Au café Monain, Yacine retrouva des camarades de classe qu'il n'avait pas revus depuis le début du troisième trimestre, date où il avait quitté le lycée. Certains s'apprêtaient à entrer à la faculté d'Alger. D'autres espéraient refaire leur année et réussir le baccalauréat et

d'autres encore étaient à la recherche d'un emploi. Sans s'en rendre compte, il renoua pour un moment avec ce climat étudiantin. Mais, des images et le souvenir de Françoise revinrent hanter son esprit. Il ne tarda pas à regagner le domicile familial.

Le lendemain matin, il apprit avec amertume la mort de Salem. Cet amoureux du Cheliff décédé paisiblement dans son sommeil. C'était son voisin, inquiet de son absence inhabituelle, qui l'avait trouvé étendu sur son lit. Le visage éteint mais gardant l'empreinte d'un dernier sourire. Nombreux étaient les pêcheurs et les amis qui avaient tenu à assister à son enterrement

L'après-midi, le facteur passa à la menuiserie porteur d'une lettre inattendue adressée : Mr Tarik Yacine, menuiserie Slimane, Orléansville. Algérie. A remettre en main propre au concerné. Yacine l'ouvrit avec empressement et lut ce qui suit :

Cher Yacine,

J'ai longuement hésité à t'écrire cette lettre parce que je ne trouvais pas les mots et ne savais pas par quoi commencer. Il est vrai que cette année a été très dure pour toi et pour moi également. Toi, éprouvé par la mort de ton père que Dieu ait son âme et retenu par la grande responsabilité que tu as héritée du défunt. Moi, très concentrée sur mes études, troublée par cette idée de quitter l'Algérie et mal à l'aise devant les disputes incessantes de mes parents quant à notre départ précipité. Peut-être que notre relation a été détériorée indépendamment de nous. Mais l'avenir est plein d'espoir, notre espoir. Françoise qui t'aime.

En lisant cette lettre, Yacine souriait aux mots. Son cœur battait à tout rompre. Enfin Françoise se manifestait. Elle l'aimait toujours. Quel bonheur ! On aurait dit que d'un coup le ciel était plus bleu. Plus rien n'avait d'importance que la lettre de Françoise, sa chérie, son amour, sa vie.

L'arrivée de son cousin le ramena à la réalité.

- Voilà ! Les portes sont terminées, dit celui-ci tout de go. Il ne reste plus qu'à les conduire chez monsieur Youssef et s'il n'est pas trop tard, on pourra déjà en monter une ou deux. Toujours sur son nuage, Yacine n'avait pas suivi la conversation. Quand il releva la tête, son visage était comme illuminé. Toute la tristesse et le sérieux qu'il affichait d'habitude avaient disparu, laissant place à une certaine sérénité. Une sorte de paix intérieure qu'il n'avait plus ressentie depuis bien longtemps.

- Que dis-tu, demanda-t-il ? Ha, oui ! Les portes de Youssef. Je vais aller les déposer avec la camionnette, mais tu devras les monter tout seul. J'ai trop de courrier en retard. En fait, le courrier en question n'était autre que la réponse qu'il avait hâte d'envoyer à Françoise. Sa Françoise qui se manifestait enfin pour lui dire qu'elle l'aimait toujours. Après la livraison, il s'installa à son bureau et se mit à noircir le papier avec frénésie.

Ma Françoise, mon cher amour,

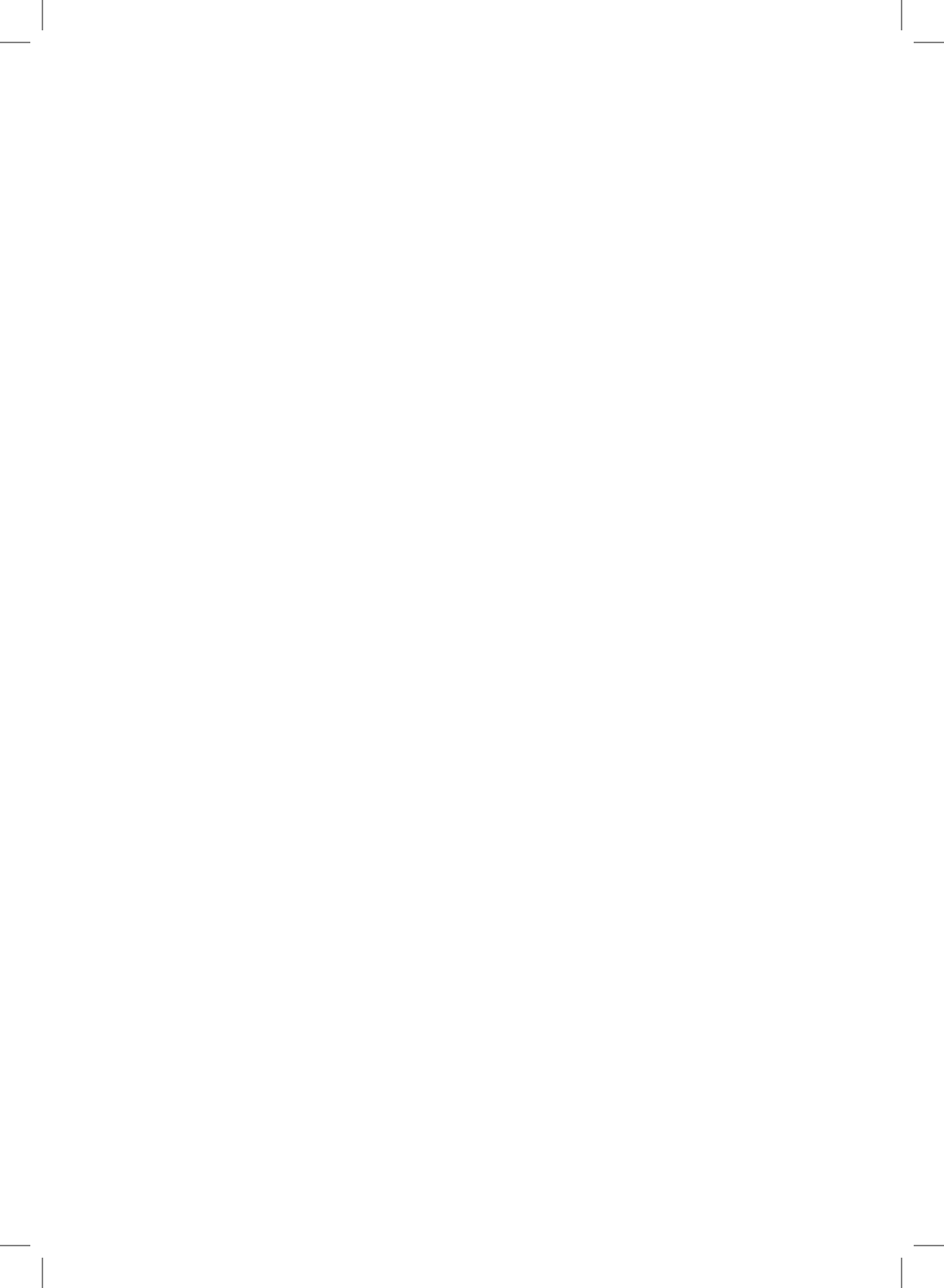
Ta lettre m'a rempli le cœur de joie, ça fait si longtemps que j'attends de tes nouvelles. J'avais peine à croire que cette missive venait de toi. Ne t'excuse pas ma chérie, tout est ma faute. Mon comportement envers toi est inexcusable. J'ai agi comme un égoïste. Je comprends que tu sois partie sans chercher à me revoir. Je pense à toi sans cesse, jusqu'à en perdre le sommeil. Je travaillais comme un fou pour ne plus avoir le temps de réfléchir à ce qui nous arrivait. Mais malgré cela, le souvenir de ton beau visage venait hanter mes nuits. Je n'ai pas repris mes études de lettres. Mais, après une formation accélérée en menuiserie, je suis devenu mon propre patron. Voilà ma chérie, tout ceci pour te dire que je t'aime de tout mon être et que j'attends de tes nouvelles avec impatience.

Je t'embrasse très fort.

Ton Yacine.

Il alla poster la lettre, puis rentra chez lui se coucher. La nuit, il vit un long paquebot remontant le cours du Cheliff devenu comme par magie une voie d'eau navigable. A son bord, les Monain qui revenaient avec leurs bagages. Françoise toute contente, Fernand et Madeleine réconciliés.

Salem était là sur la rive avec d'autres pêcheurs. Soudain, son rêve s'interrompt et il retrouva l'amère réalité matinale. Déçu, il se rendit à son atelier.





Chapitre IV

L'arrivée d'Aïda

La correspondance entre Françoise et Yacine continua d'une manière assez régulière. Ils échangèrent les bons vœux de l'Aïd, des photographies et même des cadeaux. Souvent, l'un rappelait à l'autre les meilleurs souvenirs de leur vécu en Algérie. Puis, au milieu de l'année suivante, la fréquence de leur courrier diminua.

Françoise était en deuxième année de faculté de droit de Paris. Elle préparait une licence. Les études se passaient bien. De temps à autre, elle sortait avec Jacques Brunel et ne rentrait qu'aux heures tardives de la nuit. De nouveaux amis vinrent se joindre à eux. Ils créèrent ainsi une agréable ambiance estudiantine. Françoise rédigeait des lettres pour Yacine seulement quand elle était seule. Les moments de solitude se raréfièrent. Les correspondances aussi. Aux grandes vacances d'été, Jacques Brunel l'accompagna jusqu'en Normandie. Il passa deux longues semaines chez les Monain restés très amis avec le docteur Brunel. A la rentrée, c'était toujours Jacques qui accompagnait Françoise au campus universitaire.

En Algérie, Yacine s'inquiétait beaucoup de cette dégradation et de ce gel inexplicable de leur relation. Le peu de lettres qu'il recevait encore avait un contenu vide de sentiments et ne dessinait plus ce bel horizon fait d'amour et d'espoir. Les mots semblaient n'avoir aucune chaleur humaine. Ils ne se conjuguèrent plus au futur comme auparavant.

Zina, soucieuse de l'avenir de son aîné, pensait comme toutes les mères algériennes : « le mariage n'est pas une aventure, c'est une affaire de famille ! » Depuis que son fils avait repris l'atelier de son père avec succès, sa situation financière s'était améliorée. Elle ne cessait de penser avec conviction que seule Aïda serait la femme idéale pour Yacine. A

l'insu du jeune homme, elle se déplaça maintes fois à la campagne pour rendre visite à ses parents et à des amis de la famille. Elle tâta le terrain. Elle trouvait Aïda si belle, si gentille et très adroite au ménage. Elle faisait du bon pain et un couscous excellent. Comme Yacine, elle était l'aînée d'une famille nombreuse.

Un soir, alors qu'il revenait du chantier, il trouva à son domicile une jeune fille accompagnée de sa mère. Sur le moment, il les reconnut vaguement. Cela lui rappela le temps où il se rendait à la campagne pendant les vacances scolaires. Aïda avait son âge et était d'une beauté fascinante. Il ne savait pas ce que sa mère préparait en douceur derrière son dos. Il était loin de se douter que cette étrange visite était un premier pas vers une relation amoureuse qu'elle désirait de tout son cœur. Yacine n'avait pas compris les ambitions cachées de Zina. Son esprit torturé par le souvenir et la froideur de Françoise l'avait à nouveau plongé dans un profond mutisme. Sa peine ne lui laissait aucun répit. Il partait le matin au travail avant que la maison s'éveille et rentrait tard le soir juste pour manger, prendre sa douche et se coucher.

Zina ne savait plus à quel saint se vouer pour que son fils s'aperçoive enfin que cette magnifique jeune fille pourrait faire une épouse parfaite.

Un jour, elle dit à Yacine :

- Je pars pour la journée avec Salima, c'est Aïda qui s'occupera de la préparation du couscous. Pour une fois, tu pourrais essayer de rentrer plus tôt et même mieux, prendre ton après-midi et aller te promener un peu avec Aïda qui doit bien s'ennuyer ici.

- Mais enfin, j'ai autre chose à faire et puis pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas ?

- Tout simplement parce que Salima et moi avons envie de lui acheter quelques vêtements pour son anniversaire et si elle nous accompagne, il n'y aura pas de surprise.

- Bon, répondit-il, je vais voir ce que je peux faire, mais je ne promets rien.

- Enfin, fais un effort, elle va s'ennuyer cette pauvre petite.

L'arrivée de la pauvre petite en question coupa court à la conversation. Ah lala ! Que faire pour qu'il ne pense plus à cette étrangère ? Alors qu'il a près de lui une jeune fille algérienne d'une rare beauté, se dit Zina.

Salima arriva à son tour et les deux femmes partirent, laissant les deux jeunes gens en tête à tête. Ils restèrent silencieux de longues minutes, puis sans la regarder, Yacine lança :

- Je vais faire mon possible pour bâcler les affaires urgentes ce matin. M'accompagneras-tu cette après-midi ? Nous pourrions aller visiter un peu la ville. Toute rougissante de plaisir, Aïda répondit gaiement :

- Oh oui, avec joie, mais il ne faudra pas rentrer trop tard. Je dois préparer le couscous pour ce soir.

Yacine la regarda d'un air étonné et sceptique quant à la qualité du dîner qu'ils auraient à déguster. Il haussa les épaules et partit travailler. Avant de fermer la porte, il lança :

- Je serai là à quatorze heures. Sois prête !

Comme prévu, Yacine revint à quatorze heures. Aïda avait revêtu une belle djellaba fleurie et un foulard tout neuf. Elle guettait la voiture derrière les rideaux de la fenêtre. Au premier coup de Klaxon, elle était déjà dehors. Yacine lui ouvrit la portière de sa petite camionnette et l'invita à monter à bord. Le silence régna sur leur premier kilomètre parcouru. Chacun de son côté cherchait le mot qu'il fallait pour amorcer la discussion. Mais rien ne sortait de leurs lèvres. Deux êtres qui se connaissent à peine et qui n'ont en commun que quelques vagues souvenirs d'enfance sont là. Assis côte à côte, par la volonté de leurs mères respectives, face à un destin qui cherche ses premiers pas. Soudain, Yacine brisa le silence :

- Où veux-tu qu'on aille, Aïda ?

- Je n'en sais rien, c'est comme tu veux...

- On a suffisamment de temps pour aller à la mer et revenir pour ton couscous, lui dit Yacine en souriant.

- Oh oui, j'aimerais bien, lui répondit-elle, enthousiaste.

Il changea de vitesse en empruntant la nationale 4. Cinquante kilomètres plus loin, c'était la grande bleue. La plage était déserte et la mer un peu houleuse par ce mois de novembre 1965. Le vent qui soufflait nerveusement faisait apparaître la partie voilée du visage d'Aïda et flotter sa longue chevelure d'un noir corbeau. Son foulard ne tenait plus. Yacine avait fini par constater sa merveilleuse beauté et la clarté de son teint. Ses yeux souriants étincelaient de joie. Le ciel gris commença à s'égoutter sur eux.

- Allons nous abriter dans la voiture, lui dit Yacine.

- Oui, allons y vite, dit-elle en lui tenant fermement le bras.

Ils restèrent un long moment à bord de la camionnette toutes vitres fermées, attendant le passage de l'orage. Mais un orage d'une autre nature éclata dans le cœur de Yacine. De son bras, il lui entoura les épaules et la serra contre lui une bonne minute. D'un seul coup, elle se débarrassa vigoureusement de cette étreinte et lança :

- Le couscous, le couscous, on l'a oublié...

Voyant qu'il faisait déjà sombre, Yacine démarra aussitôt la voiture.

- Qu'allons-nous leur dire ... Une panne de voiture ?

- Oui, elles doivent beaucoup s'inquiéter en ce moment.

Et voilà une aventure qui vient de commencer pour Yacine, une autre aventure, commandée celle-là par deux mères soucieuses de l'avenir de leurs enfants.

En conduisant, Yacine pensa à Françoise, à sa dernière lettre, puis à la toute première où elle lui disait : « l'avenir est plein d'espoir, nos espoirs ». Il regarda Aïda d'un œil bien amical, ne sachant plus que penser. A leur arrivée, ils retrouvèrent Zina et Salima qui les attendaient avec impatience.

- Mais où étiez-vous donc passés, demandèrent en chœur les deux

femmes.

- Yacine m'a emmenée voir la mer, répondit Aïda avec un grand sourire. Mais en revenant nous sommes tombés en panne.

- Comment ça en panne ? demanda Zina incrédule, la camionnette sort du garage, il ne devrait plus y avoir de problème maintenant.

- En fait, répondit Yacine, c'était une crevaison. Je suis repassé chez Saïd afin que le pneu soit réparé pour demain.

- Qui est ce Saïd ? Je ne le connais pas, dit la mère de Yacine d'une voix où perçait le soupçon.

- C'est un homme pour qui j'ai fait quelques travaux de menuiserie, et comme il répare les voitures, c'est bien de lui donner un peu de travail aussi.

Ouf, sauvés ! pensa le jeune homme en lançant un regard de connivence à Aïda.

- Et le couscous, ma fille ? dit Salima. A l'heure qu'il est, il est un peu tard pour y penser.

- On va bien trouver autre chose à manger, dit Yacine pour la calmer un peu. J'ai vu qu'il y avait encore de la chorba au frigo et beaucoup de fruits dans le panier, cela suffira amplement.

- Oui, dit Zina, mais il va falloir partager, les petits n'ont pas encore mangé non plus.

Ils s'installèrent tous autour de la table pour le repas du soir. Aïda faisait face à Yacine, mais il y avait comme une gêne dans ses beaux yeux. Elle se rappelait la façon dont il l'avait serrée contre lui. Elle le regardait de temps en temps à la dérobée en pensant : « il est bien beau ma foi ce garçon, » puis elle chassait vite ces idées bizarres de son esprit. De son côté, Yacine essayait lui aussi de ne plus penser à la scène de la plage, mais on aurait dit qu'il sentait encore la chaleur de son corps contre le sien. Qu'elle est belle ; se disait-il, elle a des yeux magnifiques

et ses cheveux sont doux comme de la soie. Il poussa un soupir, se leva et prétextant quelques papiers à classer, il repartit travailler au bureau.

Ses pas le conduisirent tout naturellement sous le pont près du Chélif où d'un seul coup le visage de Françoise lui revint en mémoire. A son grand étonnement, il pensa à elle sans amertume pour la première fois depuis son départ. Il se disait : « que fait-elle là-bas avec ses nouveaux amis, pense-t-elle encore un peu à moi » ? Mais sans savoir pourquoi, on aurait dit que toute sa colère avait disparu. Le beau visage d'Aïda venait se superposer à celui de Françoise. Peu à peu, ses pensées changeaient de direction.

L'hiver, profitant de la baisse d'activité dans le secteur du bâtiment, Yacine se rendit souvent à la campagne où il rencontra plusieurs proches et amis. Discrètement, il faisait monter Aïda dans sa camionnette et disparaissait. Il ne la déposait devant chez elle qu'à la faveur de la nuit. Un matin, il reçut une lettre de Françoise se résumant ainsi :

« Cher ami Yacine, je ne t'écris pas assez souvent faute de temps. Je suis trop prise par mes études. Je pense beaucoup à toi. Jamais je n'oublierai les années que nous avons passées ensemble».

Il froissa la lettre et la jeta dans un grand sac de sciure en décidant de ne pas lui donner suite.

De retour chez lui, il trouva Salima seule cette fois. Elle s'appêtait à partir.

- Khalti Salima, je suis en voiture, je peux te reconduire chez toi, lui dit Yacine.

- Oh mon fils, tu dois être fatigué ; puis j'ai tout mon temps.

Yacine insista. Enfin, elle accepta par un sourire complice. Elle savait qu'il brûlait du désir de revoir Aïda.

- Que Dieu te protège, mon fils ! J'aimerais bien te voir avec femme et enfants. Il est temps pour toi ! Tu gagnes bien ta vie et ce ne sont pas

les filles qui manquent.

Yacine baissa la tête, tout embarrassé par ces propos très sensés, mais indirects.

Une fois arrivé sur place, il fut prié de rester un moment. Le café était prêt.

- Je vous laisse, mes enfants. Je dois abreuver mes vaches. C'est l'heure, dit-elle en faisant un petit clin d'œil à Yacine.

Sur le chemin du retour, Yacine avait longuement réfléchi aux propos de Salima. Psychologiquement, il n'était pas encore prêt pour prendre une décision. Il n'avait que vingt-deux ans et, Aïda, l'aimait-il vraiment ? Puis, il y avait toujours ces nuages de Françoise qui ne voulaient pas se dissiper du ciel de son passé. En réalité, elle occupait un grand espace dans son cœur. Mais il savait que Zina ne serait jamais d'accord qu'il la prenne pour épouse. Et les Monain ? C'était encore une autre histoire. Une terrible angoisse lui serrait la gorge. Puis, Françoise, c'est la France, c'est le passeport, le droit au séjour et les incertitudes.

Ce matin-là, Françoise s'éveilla tôt comme à son habitude. Elle se leva, regarda par la fenêtre et vit qu'il avait neigé. Paris avait revêtu son manteau hivernal. Un avion passa dans le ciel et tout de suite, elle pensa à Yacine. Ah ! Si elle pouvait être là-haut et partir pour l'Algérie, quel bonheur elle éprouverait. Yacine n'avait pas répondu à sa dernière lettre. Peut-être en aimait-il une autre ? Ou bien, lassé d'attendre de ses nouvelles, il l'avait oubliée. Comme il devait avoir changé en deux ans et demi. C'était un homme maintenant.

Françoise avait changé, elle aussi. La chrysalide était devenue papillon, et quel beau papillon. Grande, élancée, avec toujours ses si beaux cheveux blonds qu'elle n'avait jamais coupés ; sachant bien que Yacine serait triste si elle le faisait. Mais le reverrait-elle un jour son gentil amoureux ? Elle poussa un gros soupir, s'emmitoufla dans

sa veste matelassée et partit pour la fac. Au programme, les nouvelles options que les étudiants pouvaient choisir pour améliorer leurs perspectives d'avenir. Comme par exemple, le droit commercial, le droit constitutionnel, ou encore le droit international. Pour Françoise c'était le droit international. Evidemment ! Il lui faudrait prêter une année scolaire en plus. Mais qu'à cela ne tienne, au moins avec cette spécialisation, elle pourrait voyager et qui sait, peut-être aller plaider en Algérie et revoir Yacine.

Elle prit l'avion pour la Normandie le samedi avant Noël. Elle avait hâte de rejoindre sa famille pour les fêtes. Son père l'attendait à Caen. Après une si longue absence, les effusions furent chaleureuses. Il profita que Françoise était là afin de l'aider à choisir les cadeaux à mettre sous le sapin. Il lui expliqua que Madeleine était devenue une sorte de vedette locale. Grâce à la qualité des plats qu'elle préparait, la clientèle avait considérablement augmenté. La réputation du Cheliff était reconnue dans toute la France, et particulièrement les jours de fêtes.

Puis, il lui demanda des nouvelles des Brunel et de Jacques en particulier. Fernand remarqua que sa fille restait très évasive quand il lui posait des questions sur sa relation avec le fils du médecin. On approchait de Deauville. Cambremer n'était plus loin. En arrivant devant le restaurant, Françoise laissa échapper un Oh ! de surprise.

Le gris de la façade avait disparu sous des couleurs chatoyantes. Les portes et les fenêtres étaient entourées d'arabesques. Elle se croyait retournée trois ans en arrière. Elle regarda son père avec un petit sourire empreint de mélancolie. Fernand ne comprenait pas la grande émotion de sa fille, comme il ne comprenait pas son attachement vis-à-vis de l'Algérie. Pourtant, il se souvenait bien de sa fugue avec Yacine la veille de l'indépendance.

Par contre, Madeleine éprouvait une espèce de déracinement. Le même sentiment que celui ressenti par Françoise. Elle avait aménagé le restaurant à son goût, aidée par un contremaître algérien de la première génération de l'émigration qui, lui aussi, avait le mal du pays. Il avait mis tout son cœur dans sa tâche. Et comme par hasard, ce commerce ressemblait à s'y méprendre au café mitoyen de la maison de Yacine à Orléansville.

En le voyant, Françoise fut frappée par des images trop chargées de souvenirs qu'elle essayait en vain d'oublier. C'était comme si en une fraction de seconde, Yacine vivait encore à coté d'elle. La charge émotionnelle était trop forte pour son cœur qui ne parvenait pas à cicatriser de cette amère blessure.

Madeleine serra sa fille dans ses bras et laissa s'échapper elle aussi quelques larmes discrètes. Fernand observa la scène et rentra subitement dans son bar-restaurant pour se noyer dans un alcool fort. Il ne comprenait toujours rien ou plutôt son cœur ne voulait pas comprendre. L'orage passa et Françoise retrouva son calme. Puis, le téléphone sonna :

- Allo, c'est toi, Françoise, c'est moi, Jacques, je...

Françoise raccrocha sans dire le moindre mot. La rupture était dans l'air. Soudain, une idée lui vint en tête : « Comme Yacine ne répondait pas à sa lettre, elle pensa au téléphone ». Madeleine avait gardé l'annuaire téléphonique ramené dans ses bagages lors de leur rapatriement, mais Yacine n'avait pas le téléphone à l'époque. Je dois joindre Orléansville. Parler à quelqu'un de là-bas, se disait-elle comme une folle. Elle réfléchit un bon moment, puis un sourire s'installa sur son visage. Un sourire satisfait fait de lumière et d'espoir. Une demi-heure plus tard :

- Allo ! Allo ! Le Lycée des jeunes filles, Orléansville ?

- C'est El Asnam, c'est le lycée oui, qui demandez-vous ?

- Monsieur Bernard, le professeur.

- Oui, mais il est en classe, je ne peux pas le joindre pour le moment.

- Et si je vous laisse mon numéro, me rendriez-vous le service de lui faire parvenir ?

- Mais qui êtes-vous ?

- Françoise Monain., son ancienne élève.

- Je prends note, Monain.

Françoise était tout émue d'avoir entendu une voix de là-bas. Elle était aussi toute fébrile à l'idée que bientôt, elle pourrait parler avec monsieur Bernard, son cher professeur. Et lui, allait-il se rappeler d'elle ? Elle restait là sans bouger, espérant de tout son cœur qu'on lui fasse vite parvenir son message. Il était dix-sept heures en France. Donc, les cours seraient bientôt finis là-bas. Pourvu que monsieur Bernard ne rentre pas directement chez lui, sinon il ne la rappellerait pas aujourd'hui. Elle en était là de ses réflexions quand la sonnerie du téléphone se fit enfin entendre. Son cœur battait à tout rompre. Elle prit le cornet d'une main tremblante.

- Allo ! Allo ! disait une voix à l'autre bout du fil. Je suis bien chez Monain ?

- Oui, monsieur Bernard, répondit-elle.

- Bonsoir, c'est Françoise, comment allez-vous ? Excusez-moi de vous déranger, mais j'avais besoin de vous parler.

- Moi, je vais bien, merci. Que puis-je pour toi ?

Il s'enquit de sa santé et du déroulement de ses études en France. Elle lui expliqua que tout allait bien et qu'elle avait choisi le droit international. Puis, elle lui demanda des nouvelles de ses anciennes compagnes de classe sans oser aborder le sujet qui lui brûlait les

lèvres.

Sentant bien qu'elle n'osait pas lui parler de Yacine, le professeur lui demanda doucement :

- As-tu encore des nouvelles de ton ami Yacine ? Etes-vous restés en relation ?

- Non, répondit la jeune fille, c'est un peu la raison de mon appel.

« Je m'en doutais », pensa Bernard, conscient du désarroi qui l'habitait. Elle lui dit qu'elle n'avait pas reçu de réponse à sa dernière lettre et combien les choses avaient été vagues entre eux depuis quelque temps. Et aussi qu'elle se demandait s'il ne lui était rien arrivé, vu son silence inhabituel. Monsieur Bernard ne savait pas trop par où commencer. Fallait-il la mettre au courant des rumeurs qui circulaient ? Il lui expliqua la façon dont Yacine avait mis fin à ses études. Puis, il lui parla de sa formation et de l'essor favorable que prenait la menuiserie. Mais il n'osa pas lui parler d'Aïda. Puis, comme cela arrive souvent en Algérie, la connexion téléphonique fut coupée laissant en suspens les dernières questions de Françoise. Celles qui lui tenaient le plus à cœur. Elle raccrocha le combiné avec dans la bouche le goût amer de la déception.

Le lendemain, au lycée des jeunes filles, à un quart d'heure de la sonnerie de l'entrée des classes, le téléphone retentit. A l'autre bout du fil, Françoise. Le standardiste saisit le combiné pour répondre :

- Allo ! Oui, c'est le lycée. A qui ai-je l'honneur ?

- Françoise Monain, monsieur.

- Ah, c'est vous, il y a eu coupure hier. Voulez-vous parler à monsieur Bernard ? Il rentrera dans un instant. Vous savez, je me souviens de vous.

- S'il vous plaît, monsieur, est-ce que je peux compter sur vous

pour un petit service ?

- Dites toujours...

- Voilà ! Je voudrais parler à monsieur Yacine Tarik. J'ai envoyé du courrier, mais je n'ai pas reçu de réponse. Cela m'inquiète. Vous le connaissez, je suppose ?

- Oh oui ! Vous étiez inséparables. Ah ! Ces années-là... Vous savez hein, c'était la jeunesse. Aujourd'hui, Yacine est un patron riche et respectable. On le voit rarement par ici, surtout depuis qu'il fréquente Aïda. Il paraît qu'ils sont fiancés. Au mot « fiancés », Françoise raccrocha, laissant le pauvre monsieur perplexe. Quoiqu'il fût bavard, il ne savait pas grand-chose. Au même instant, de l'autre côté de la Méditerranée, Madeleine apportait le petit déjeuner à Françoise. Elle trouva celle-ci en larmes, mais silencieuse. Elle fit semblant de ne rien remarquer, déposa son plateau sur la table et sortit en fermant la porte derrière elle. Lorsqu'elle fut seule, Madeleine médita un long moment sur l'avenir sentimental de sa fille aînée. Contrairement à son époux, elle avait compris depuis le début ce que Yacine représentait pour Françoise. Un tout. Il était à la fois son ami, son amour et son passé en Algérie, son pays natal. Que pouvait-elle faire face au destin, face à Fernand, face à la guerre, face à la paix et face à l'histoire. L'amour de sa fille pour Yacine avait atteint le seuil de l'impossible. Mais pas l'impossible. Il était devenu un sacrifice. Alors, elle prit le chemin aléatoire de l'Algérie, sans passeport, sans visa. Son amour en décida ainsi. Il décida la clandestinité. Certaines amours doivent passer par la clandestinité. C'est le mektoub !

A la reprise des cours de la faculté, la chambre N° 15 pavillon 3 resta fermée. La nuit, elle devenait une ombre silencieuse, sans rires, sans voix, sans pas.





Chapitre V

La clandestine

A la fin des vacances, Fernand avait reconduit sa fille à l'aéroport de Caen. Ils avaient fait tout le voyage depuis Cambremer en silence. Il se disait que c'était sûrement l'angoisse de la rentrée qui mettait Françoise dans cet état. S'il avait su combien il était loin de la vérité, il l'aurait sûrement raccompagnée à Paris. Mais, le pauvre homme ne se doutait pas un instant de ce qui l'attendait. Il lui avait remis une coquette somme d'argent pour régler le prix de sa chambre à l'internat et une autre plus modeste pour couvrir ses frais personnels. Il l'accompagna jusqu'au bord de la piste d'envol et attendit que l'avion s'élève dans les airs avant de s'en aller.

Arrivée à Paris, Françoise héla un taxi. Elle lui donna l'adresse de la fac de droit, puis quelques minutes plus tard, elle changea d'avis. Elle pria le chauffeur de la reconduire à Orly, paya son taxi et partit d'un pas décidé vers la consigne à bagages. Elle y laissa sa grande valise, n'emportant avec elle que le strict minimum dans son nécessaire de toilette enfoui au fond de son grand sac à main. Elle prit un autre taxi et demanda au chauffeur de l'emmener vers l'agence de voyage la plus proche. C'était décidé, elle partait rejoindre Yacine. La dame de l'agence lui dit que pour gagner l'Espagne en autocar, elle n'avait besoin que de sa carte d'identité. Coup de chance, suite à un désistement, il lui restait une place pour le prochain départ vers Barcelone. Il avait lieu dans exactement deux heures. A dix-sept heures, l'aventure commencerait. Mais ensuite, quand elle serait en Espagne, comment ferait-elle sans

passaport pour passer en Algérie ? Sa tête était remplie de questions auxquelles elle ne saurait donner de réponse qu'une fois arrivée à Barcelone. Les passagers arrivaient par petits groupes et bientôt le car s'arrêta juste devant eux. Elle alla s'asseoir à la place qui lui avait été réservée, puis une jeune fille de son âge vint prendre place à ses côtés.

Le voyage fut long, mais sans incident. Ils arrivèrent sur place le lendemain à quinze heures. Il lui fallait maintenant trouver le moyen de gagner l'Algérie. En se promenant sur le port, elle vit un grand panneau qui indiquait : Algéria Ferries, départ toutes les deux heures. Son cerveau travaillait à toute vitesse. Elle aurait certainement plus facile à embarquer de nuit. Et, avec un peu de chance, elle pourrait se cacher dans l'une ou l'autre voiture restée ouverte par mégarde. Son plan était bon. Mais saurait-elle l'exécuter sans se faire prendre en flagrant délit de clandestinité ? Elle pensa qu'en général les passages clandestins se faisaient le plus souvent en sens inverse. Cela la rassura un peu.

Elle profita d'un départ de début de nuit pour s'engouffrer dans le bateau en même temps qu'une bande de vacanciers qui partaient à Oran pour deux jours. Puis, elle se dirigea discrètement vers l'endroit où on gare les voitures. Et là, miracle ! Un camion transportant des moutons stationnait à l'écart des autres véhicules. Elle avait toujours adoré les moutons. Alors, passer quelques heures en leur compagnie ne la dérangeait pas. Elle s'endormit d'un coup malgré les bêlements des bêtes apeurées par le bruit que faisait le bateau en s'ébranlant sur la Méditerranée. Elle fut tirée de son sommeil par les ronflements des moteurs des véhicules qui sortaient du bateau pour gagner la terre ferme. La douane fut passée sans encombre. Elle était enfin de retour dans son pays.

L'hiver de l'année 1966 fut un hiver pourri. Il avait plu sans

cesse depuis le début du mois de décembre. Le Cheliff avaient connu une grande crue. Ses eaux envahirent toutes les terres environnantes et détruisirent un grand nombre de gourbis. Du haut du pont, de nombreux badauds observaient le cours d'eau qui dans sa rage avait emporté des poutres, des cultures, du foin, des bêtes et d'autres objets hétéroclites. On parla même de cadavres.

Telle était la situation lorsque Françoise arriva à El Asnam. Elle ne put ignorer cette catastrophe cataclysmique. Depuis le pont, elle vit que le verger qui avait appartenu à sa mère était complètement inondé. Elle pensa à l'oranger qu'elle et Yacine avaient tatoué en signe de leur amour. Dès son arrivée sur le pont, elle fut tout de suite reconnue par de nombreuses personnes de la ville. Comme par hasard, le couple Bernard était là en train de constater l'immensité des dégâts. Dès qu'elle les aperçut, elle se précipita à leur rencontre. Ces professeurs, qui avaient choisi de rester en Algérie malgré les départs massifs dès l'indépendance, n'en croyaient pas leurs yeux.

- Te voilà, mon élève, tu sais, cela quelques jours que je parle au téléphone avec tes parents. Ils sont très inquiets à ton sujet, Ils savent que tu es absente depuis la reprise des cours à la faculté. C'est étrange tout de même. Ne sont-ils pas au courant de ton voyage ?

- Non, mais je ne pense pas rester longtemps ici, j'ai juste une affaire très personnelle à régler et puis je repartirai.

- Et tu descends à l'hôtel ?

- Oui, je pense.

Le vieux couple était au courant de cette troublante aventure amoureuse, il connaissait Yacine, il connaissait Aïda également.

- Allez, monte Françoise, on fait un tour en ville, dit Bernard, pour mettre fin à cette discussion un peu gênante. Il gara sa voiture devant le café Monain, ce café que les amis continuaient à appeler ainsi alors que son ex- propriétaire, Fernand Monain, vivait en France.

Le patron sortit de son comptoir et vint les saluer comme d'habitude.

- Bonjour Bernard, bonjour madame et...
- Et Françoise, la fille de Fernand, l'ex-patron.
- Ah, les Monain, quel plaisir de te revoir, ma fille !
- Justement, elle descend en ville pour quelques jours et elle a besoin d'un endroit où dormir.
- C'est comme si c'était fait, elle est ici chez elle. Ah, ce monsieur Fernand !

Françoise gardait le silence. Elle laissait juste apparaître un vague sourire.

L'amour l'avait rodée, usinée, mûrie. Elle n'était plus cette adolescente d'autrefois. Elle avait vite compris que Mr Bernard allait s'occuper de tout : de son séjour, de l'inquiétude de ses parents, de Yacine. Mais, Aïda, c'était un autre problème : une affaire de cœur. Il devait d'abord tâter le terrain en douceur, car il était au courant de la rumeur qui courait depuis quelques temps : les fiançailles.

Ainsi, Françoise retrouva sa chambre. La même chambre qu'elle occupait au temps où elle vivait à Orléansville. Lasse de son aventure, du manque du sommeil et du voyage, elle s'écroula sur son lit et s'endormit d'un sommeil lourd et réparateur. Le lendemain matin, elle téléphona à ses parents pour les rassurer. Elle leur demanda de faire le nécessaire afin de lui obtenir un visa. Et, elle leur promit de rentrer, dès qu'elle serait en possession du document.

Puis, prenant son courage à deux mains, elle se risqua à aller frapper à la porte de Zina

Comme beaucoup d'autres personnes, celle-ci était déjà au courant de son arrivée imprévue à EL Asman. Quand elle ouvrit la porte, elle se trouva en face d'une Françoise qui avait bien changé. Elle était devenue une grande et belle jeune femme avec toujours ses magnifiques cheveux blonds bouclés et ses grands yeux bleus.

L'accueil de Zina ne fut pas des plus chaleureux. Que venait faire cette étrangère qui avait fait tant de mal à son fils ? Et maintenant qu'elle était là, n'allait-elle pas réduire à néant tous les beaux projets qu'elle avait faits en secret pour Yacine et Aïda ?

- Entre, dit-elle à la jeune fille avec un petit sourire.

- Bonjour madame Zina, dit Françoise timidement. Comment allez-vous ?

- Je vais bien, merci. Mais dis-moi, qu'es-tu venue faire en Algérie ? Ta vie est en France maintenant

Devant l'air rébarbatif de la mère de Yacine, Françoise perdit tous ses moyens. Elle ne savait comment faire pour lui demander des nouvelles de celui qui faisait toujours battre son cœur. La porte s'ouvrit à nouveau pour laisser passer deux femmes qu'elle ne connaissait pas.

- Je te présente Salima et Aïda, des amies très chères de la famille.

« Ainsi, voilà la fameuse Aïda, elle est bien jolie, » pensa Françoise.

Elle salua les trois femmes et sortit de la maison, les yeux remplis de larmes.

Ainsi, le standardiste du lycée avait dit vrai : une autre femme l'avait déjà remplacée dans le cœur de Yacine.

Ses pas la guidèrent inconsciemment vers le pont du Cheliff, où elle put enfin laisser libre cours à son chagrin. Et toujours pas de nouvelles de Yacine. De retour au café, Monsieur Bernard était là. Il la félicita d'avoir eu la bonne idée de téléphoner à ses parents. Puis, il lui apprit qu'il s'était renseigné sur l'emploi du temps de Yacine. Il s'avérait que le jeune patron était parti pour plusieurs jours à Oran, afin d'y signer des contrats en vue de quelques travaux à effectuer là-bas. Son entreprise prenait de l'ampleur. C'était lui qui se chargeait du côté commercial de l'affaire, ce qui l'entraînait souvent loin d'Orléansville.

Malgré la rupture entre leurs enfants, les Monain et les Brunel étaient restés très liés. Aussi, après en avoir discuté entre eux, il fut décidé que ce serait Jacques qui se chargerait d'aller porter le visa à Françoise en vue de son retour qu'ils espéraient prochain.

Vu l'accueil mitigé de Zina, Françoise avait compris qu'elle ne devait pas compter sur son aide. Alors, elle décida d'aller à la menuiserie. Elle trouva là-bas une secrétaire et un ouvrier qui lui firent triste mine. Ils ne purent guère la renseigner sur un éventuel retour de Yacine. Qu'à

cela ne tienne, elle attendrait son retour à l'hôtel.

Deux jours plus tard, ce n'est pas Yacine qui arriva, mais un Jacques Brunel tout penaud de la mission dont les parents de Françoise l'avaient chargé. Il trouva Françoise sur la terrasse du café en train de feuilleter un journal qui titrait à la une : inondations dans la vallée du Cheliff, dégâts considérables. Ce fut elle qui l'aperçut la première. Elle l'appela à haute voix.

- Jacques ! Jacques ! Je suis là !

- Bonjour Françoise, tu es seule ? Je pensais te trouver en compagnie de Yacine.

- Non, comme tu vois, je suis seule, Yacine est parti en mission. Je l'attends.

- Tiens, voici tes papiers, ton passeport et ton visa. C'était difficile au consulat, c'est mon père qui a expliqué ta situation de clandestine.

- Bon, bon, assieds-toi et prends une boisson.

Jacques Brunel prit une chaise et commanda un thé, puis, il ajouta :

- Tu dois l'attendre longtemps, ton Yacine ?

- Oh, enfin le temps qu'il faudra.

- Tu sais, moi, je reprends le train dans une heure. Mais toi, es-tu bien certaine de ce que tu fais ? Tes parents sont très inquiets pour toi et pour tes études.

- Comme ça, ils ne s'inquiéteront pas pour rien. Je dois m'expliquer avec Yacine une fois pour toutes. Il y va de ma tranquillité d'esprit.

Jacques Brunel partit et Yacine revint le lendemain. Dès qu'il apprit la nouvelle, il se présenta au café Monain. Il n'écoula même pas sa mère qui tentait de le retenir en lui expliquant le danger de son aventure.

Françoise était dans sa chambre, étendue sur son lit, ses yeux fixés extérieurement sur le plafond et intérieurement sur une pensée lorsqu'elle entendit la voix de Mr Bernard.

- Mademoiselle Monain, c'est moi, Bernard, j'ai à te parler.

Elle lui ouvrit la porte. Une fois qu'il fut à l'intérieur, elle remarqua

sur son visage ce même grand sérieux qui précédait les compositions au temps où elle était son élève.

- Ecoute-moi Françoise, tes parents viennent de me téléphoner. Ils s'inquiètent beaucoup.

Je dois te parler d'abord. Ils ne veulent pas que tu renoues tes relations avec Yacine avant la fin de tes études. Tu dois rentrer immédiatement à Paris, enfin disons demain ou après- demain.

- Mais, monsieur Bernard, je veux seulement lui parler.

- Oui, je sais, dépêche-toi ! Il t'attend dehors.

Yacine était sur la terrasse. Il avait vu Mr Bernard monter les escaliers qui mènent au premier étage. Celui où se trouvait l'appartement des Monain. Toute cette surface avait été transformée en chambres d'hôtel. Il avait compris que ce dernier allait voir Françoise. Il préféra attendre son départ pour se manifester. Dès que Bernard descendit les marches de l'escalier, ce fut au tour de Yacine de les remonter à toute vitesse. Françoise s'apprêtait à sortir lorsqu'il lui fit face. Elle ne put s'empêcher de lui sauter au cou et de l'embrasser. Cette étreinte tant espérée dura un long moment. L'émotion était tellement forte qu'elle fit place aux larmes, leurs larmes.

- Partons d'ici, lui dit Yacine.

Il voulait partir loin de tout. Ils montèrent dans la voiture et suivirent le chemin le plus discret de la ville, la route de la pépinière. Arrivé près de la forêt de pins d'alep, Yacine gara la camionnette à l'écart de la route et des regards indiscrets. Ils se dévoraient des yeux, la main de Yacine caressait ses doux cheveux blonds qu'il aimait tant.

- Oh, mon amour ! Comme tu m'as manqué, lui murmura Françoise. Je ne savais pas que je t'aimais autant.

Yacine demeurait silencieux comme pour ne pas briser le charme. Il ne se lassait pas de la regarder. Pourtant, il faudrait bien aborder la question qui les tenaillait tous les deux.

Qu'allait-il advenir de leur amour ?

Elle voulut parler, mais il lui ferma aussitôt la bouche d'un baiser long et fougueux.

Le bonheur qu'ils ressentaient était si fort que c'en était presque douloureux. Du temps s'était écoulé depuis leur premier baiser. Ils n'étaient plus des adolescents timides, mais des adultes conscients de ce qui se préparait entre eux, s'ils ne se reprenaient pas.

Ils s'écartèrent doucement l'un de l'autre, tout en continuant à se regarder. Puis, ils commencèrent à parler.

- Raconte-moi ta vie en France, lui demanda Yacine. Parle-moi de tes études, de tes parents et aussi... Il hésita une seconde, puis lui dit tout de go : et surtout de ta relation avec ce Jacques Brunel. Le nom était lâché.

- Ma relation avec Jacques, que vais-je t'en dire ? répondit Françoise.

- Tout, je veux tout savoir, dit Yacine avec dans les yeux un soupçon de jalousie.

- C'est simple, il était là quand j'avais le plus besoin de toi. Toi qui me fuyais quand je suis partie. Toi qui n'étais que froideur dans tes lettres, jusqu'à ne même plus donner de réponses aux miennes. Mais toi, es-tu certain de n'avoir rien à me dire ? Que se passe-t-il entre toi et cette Aïda que j'ai vue chez ta mère le lendemain de mon arrivée ?

Ainsi, elle avait vu Aïda, pensa Yacine. Comment allait-il lui présenter la chose sans lui mentir et surtout sans trop la faire souffrir ?

- Oh ! Il ne se passe rien de très sérieux entre nous, dit-il pour la rassurer. Je me sentais tellement seul aussi. Elle est juste devenue une grande amie pour moi.

- Ne me mens pas, je t'en prie, dit-elle, les larmes au bord des cils, je sais tout.

- Quoi tout ? fit-il sans la regarder

- J'ai téléphoné au lycée pour prendre de tes nouvelles, c'est là que le standardiste m'a dit qu'une rumeur courait au sujet de tes futures fiançailles avec cette Aïda.

- Des fiançailles ? Mais enfin, il n'en a jamais été question, ce sont les espoirs de ma mère et de la sienne, mais je n'ai jamais dit que j'allais l'épouser.

- Il n'y a quand même pas de fumée sans feu, dit Françoise. Je t'en prie, sois sincère avec moi. Quelle que soit ta réponse, je l'accepterai et je m'en irai. Mais ne me laisse pas dans le doute, il n'y a rien de pire pour moi. Je te laisse la nuit pour y réfléchir et puis, quoi qu'il advienne, je retournerai en France après-demain.

Ils reprirent la route en silence. Françoise rentra à l'hôtel tandis que Yacine allait passer la nuit dans son bureau à la menuiserie. Il devait être seul pour réfléchir et il n'avait pas envie de subir les questions ni les conseils de sa mère. Ils passèrent tous les deux une longue nuit d'insomnie...

Lorsque le muezzin appela à la prière de l'aurore, il était toujours éveillé. Le sommeil n'avait pas réussi à s'emparer de son âme torturée. Il passa en revue toute son existence. Il pensa à Françoise, à Aïda, à Zina, à Salima, aux Monain et à Jacques Brunel. A toutes ces personnes qui faisaient partie de sa vie, de son passé et de son devenir. Les paroles de Françoise étaient venues au moment où il s'y attendait le moins. Il devait lui dire toute la vérité maintenant qu'il était convaincu de la sincérité de ses sentiments. Mais, il devait dire aussi toute la vérité à Aïda. Il aimait Françoise d'un amour fou. D'un amour qui naquit un jour comme naissent les fleurs à la faveur d'un printemps sans trop se demander pourquoi. Il aimait Aïda d'un autre amour, d'un amour initié par sa mère et par Salima qui ne leur voulaient que du bien.

Aimer Aïda lui était plus facile, plus sensé : une belle femme, douce, gentille, venue un jour sombre éteindre l'incendie qui lui calcinait le cœur lorsque Françoise l'avait quitté et qui, peu à peu, avait su gagner son estime et lui rendre le sourire.

Aimer Françoise : c'était pour lui continuer une aventure qui avait réellement commencé la veille de l'indépendance, à un moment crucial de sa vie, alors que les Monain projetaient de partir vivre loin de lui. En France, un pays qui lui était inaccessible. Cela marquait pour lui aussi l'obligation de vivre la séparation et les incertitudes de l'éloignement.

Françoise s'était sacrifiée doublement pour lui. Elle avait retardé

le rapatriement de sa famille et faillit les retenir pour la vie. Elle avait pris le risque considérable d'entrer clandestinement en Algérie. Mais, Aïda avait-elle eu l'occasion de prendre un risque quelconque pour lui prouver son amour ?

Le matin, un soleil timide se manifesta dans un ciel habillé de nuages. Yacine ne parvenait pas à prendre une résolution juste et ferme. A peine eut-il franchi le seuil de son atelier qu'il vit Aïda arriver d'un pas inhabituel. Son cœur se mit à battre à un rythme incroyable et tout son sang lui monta au visage. Qu'allait-il lui dire ? Que la vérité est amère ! Lorsqu'elle fut auprès de lui, elle lui lança avec colère :

- Donc, c'est comme ça ! Tu maintenais ta relation avec cette étrangère et tu me disais que tout était fini entre vous. Elle ose venir te relancer jusqu'ici pour t'emmener en France et tu me cachais tout cela... De toute façon, elle a intérêt à ne pas se trouver sur ma route.

- Mais Aïda, calme-toi ! Laisse-moi t'expliquer.

- Non ! Qu'elle prenne son avion ! C'est la seule solution.

Elle ne lui laissait pas la possibilité d'émettre le moindre mot. Elle réagissait telle une bête blessée. Il prit sa voiture et démarra en toute vitesse avec l'intention de retrouver Françoise. De loin, il vit une foule rassemblée devant le café Monain. En s'approchant davantage de l'hôtel, il put distinguer Zina en train de gesticuler avec colère et le patron qui essayait en vain de la raisonner. Il prit la direction du nord; le nord, c'est la mer, la tranquillité.

Alertée par le bruit inhabituel qu'elle percevait, Françoise s'approcha de l'attroupement formé par Salima et quelques habitants du quartier. Elle s'apprêtait à rentrer quand une voix remplie de colère l'appela. C'était Aïda qui en venant rejoindre la mère de Yacine l'avait vue sortir de l'hôtel.

- Viens ici qu'on s'explique, dit-elle en pointant Françoise du doigt.

Il était trop tard pour reculer. Avec sa franchise habituelle, la jeune fille fit face à sa rivale. Une franchise tout de même quelque peu teintée d'appréhension.

- Je t'écoute, que me veux-tu ?

- Je veux que tu rentres dans ton pays sans tarder et que tu laisses mon Yacine en paix.

- De quel droit l'appelles-tu ton Yacine ? Il ne t'a rien promis que je sache, répondit Françoise avec assurance.

- Comment ça, il ne m'a rien promis ? Tout le monde ici sait que nous sommes sur le point de nous fiancer.

- Tout le monde sauf lui. Je le croirai quand il me l'aura dit en face. Et d'ailleurs, où est-il ?

- Je n'en sais rien et même si le savais, je ne te le dirais pas. Cela ne te regarde plus. Fiche-nous la paix une fois pour toutes.

En venant rendre visite à Françoise, monsieur Bernard était passé devant la menuiserie. Il avait entendu la discussion entre les deux jeunes gens. Après le départ de Aïda, il avait voulu parler à Yacine, mais celui-ci lui avait répondu sèchement :

- Excusez-moi, mais j'ai besoin d'être seul. Puis, continuant sa marche, il avait vu le jeune homme faire demi-tour à proximité du café pour se diriger vers la route qui conduit à la mer.

Bernard, ne voulant pas laisser Françoise dans un tel embarras lança :

- Calmez-vous, mesdemoiselles, vous ne verrez pas Yacine de sitôt. En voyant l'effervescence provoquée par votre discussion, il a préféré s'en aller. Il a quitté la ville.

Les deux jeunes filles restèrent sans voix. De qui se moquait-il ? Il ne saurait donc jamais prendre ses responsabilités et choisir entre elles deux une fois pour toutes ?

Zina, qui avait écouté en silence la dispute des deux jeunes filles, pensa : « il est grand temps pour moi d'agir. »

- Puisque mon fils n'arrive pas à se décider, je vais le faire pour lui, lança-t-elle d'un ton qui ne permettait aucune discussion.

- Toi, Aïda, tu vas rentrer chez toi pour laisser le temps à Yacine de se reprendre.

- Quant à toi, dit-elle à Françoise, plus tôt tu partiras, mieux ce

sera. A quelle heure est prévu le départ de ton bateau ?

- Demain à seize heures à Oran, répondit la jeune fille ébahie d'une telle autorité.

- Et bien en attendant, reste ici. Je ne veux plus que tu t'approches de mon fils.

Françoise rentra à l'hôtel, grimpa quatre à quatre les escaliers et s'écroula sur son lit en proie à une crise de larmes.

Mais pourquoi Yacine agissait-il ainsi ? Serait-il devenu subitement lâche ? Ou alors, il n'osait pas aller à l'encontre des ordres de sa mère. Il voulait respecter la tradition musulmane et habiter avec Zina tant que son frère n'aurait pas pris épouse à son tour. Les questions se bousculaient dans sa tête. Ce retour au pays qu'elle espérait depuis si longtemps était en train de tourner au cauchemar.

Le lendemain matin, quand monsieur Bernard arriva pour la conduire à Oran, il trouva une Françoise aux yeux gonflés de larmes. Elle avait pleuré toute la nuit. Elle pensait à Yacine, son amour qui l'abandonnait encore une fois.

Le voyage El Asnam-Oran se passa dans le plus grand silence. Elle avait le regard perdu au loin. Bernard ne disait rien non plus de peur de raviver sa peine.

Arrivé sur le port, il coupa le moteur de sa voiture et l'accompagna sur le pont du bateau en lui faisant les recommandations d'usage. Le bateau appareillait, quand sorti de nulle part, elle vit arriver un Yacine à bout de souffle, qui hurlait :

- Françoise, mon amour, je t'aime. Je viendrai te chercher. Attends-moi ! Il sauta sur la passerelle qui n'avait pas encore été remontée et parvint à lui toucher la main.

- Moi aussi, je t'aime, lui cria-t-elle. Oui, je t'attendrai.

Il resta sur le port à lui faire des signes de la main jusqu'à la complète disparition du bateau à l'horizon. Trois jours plus tard, Yacine réapparut à la menuiserie. Il ne voulait parler à personne. Il organisa les travaux de la semaine et responsabilisa son cousin. Il trouva là son jeune frère, venu assister les ouvriers en qualité de manœuvre. Il lui dit :

- Hichame, tu dois t'appliquer et apprendre le métier. Un jour prochain, tu me remplaceras. A la prochaine session, tu passeras ton C.A.P en candidat libre et j'espère que tu réussiras.

Hichame était un manuel. Ses bulletins scolaires étaient des catastrophes. On comprenait qu'il n'était pas fait pour les études. En le voyant, Yacine pensa tout de suite à lui comme successeur ou du moins comme remplaçant durant ses absences. Il avait grandi maintenant. Zina pourrait compter sur lui. Il avait dix-huit ans, l'âge de Yacine l'année du drame. Il pourrait comme lui, s'occuper de ses sœurs et de Zina. Il était gentil, mais pas du tout intellectuel. C'était à peine s'il savait établir des devis ou des factures. Il ne savait pas rédiger une lettre administrative. Pour arriver au niveau de Yacine, il devrait bosser encore longtemps.

Yacine fuyait Aïda et Salima. Il ne rentrait que très rarement au domicile familial pour voir Zina. Il ne lui laissait guère l'occasion de lui parler d'Aïda. Le sujet était devenu tabou.

Chaque fois qu'elle essayait d'évoquer les fiançailles, il faisait mine de n'avoir rien entendu. Maintenant, tout devenait clair. Il avait enfin pris sa destinée en main.

Françoise était sa vie, son amour, son avenir et toujours son aventure qui continuait.

Zina avait usé de tous les artifices et de toutes les ruses avec la complicité de d'Aïda et de sa mère. Elles étaient trois. Il était seul face à son destin, son mektoub. Mais il ne disait rien.

Un soir, souffrante et alitée, Zina avait pu le retenir.

- Mon fils, tu vois, je suis malade et je ne veux pas partir sans te voir heureux. J'avais pensé agir pour ton bien. Mais à cause de Françoise, tu ne me parles plus. Après tout, c'est ta vie. Tu as beaucoup travaillé. Tu m'as toujours aidée à élever tes frères et sœurs. Il est temps pour moi d'aller rejoindre Slimane. Je te donne ma bénédiction. Prends la femme que ton cœur désire.

C'était la mort qui avait parlé. La mort parle juste. Contrairement à la vie, elle ne ment pas.

Quelques jours plus tard, Zina n'était plus de ce monde. Elle avait rendu son dernier soupir pendant que Yacine lui tenait la main. Même morte, il lisait de la tendresse sur son visage. Salima et Aïda avaient pleuré toutes leurs larmes.

-Viens t'asseoir à mes cotés, mon fils. J'ai voulu t'avoir comme mari pour ma fille, mais le mektoub en a décidé autrement. C'est la volonté de Dieu. Ma fille aura son mektoub, elle aussi.

- Merci de ce que vous faites pour notre famille, khalti Salima. Je vous aime tant mais...

- Ne dis rien, mon fils, je suis désormais ta mère et Aïda est désormais ta sœur.

Quelques mois plus tard, il embarquait sur l'avion d'Air Algérie en direction de Paris, laissant la gestion de la menuiserie à son frère cadet. L'avion atterrit à 14 h 15 en ce mois de mai 1967





Chapitre VI

Le voyage de Yacine

C'était la première fois que Yacine foulait le sol français. Il était étonné de constater l'effervescence qui régnait partout autour de lui. Il n'avait pas prévenu Françoise de son arrivée. Il pensait que la surprise n'en serait que plus belle. Il regarda les horaires et les itinéraires du métro parisien, mais il trouva cela tellement compliqué qu'il se résigna à prendre un taxi. La langue française n'ayant pas de secret pour lui, il donna sans hésiter l'adresse de la faculté de droit au chauffeur qui démarra sans faire de commentaires.

C'est vrai qu'il avait fière allure, Yacine. Pour l'occasion, il s'était offert de nouveaux vêtements dans le quartier chic d'Alger. On aurait dit un monsieur. Un monsieur qui apportait dans ses bagages une belle bague de fiançailles en or massif. Il l'avait fait faire expressément pour Françoise par le vieux bijoutier d'El Asnam. Celui-ci n'avait pas son pareil pour inventer de nouveaux modèles de bijoux au fur et à mesure qu'on les lui commandait.

Une bague unique pour un amour qui dans son cœur ne l'était pas moins.

Il se fit déposer à quelques centaines de mètres de la faculté. Il remit de l'ordre dans ses cheveux d'un noir de jais et s'en alla d'un pas léger dans la direction que le chauffeur du taxi lui avait indiquée. C'était l'heure de la sortie. Les étudiants arrivaient par petits groupes en chahutant. Il s'arrêta un peu plus loin, près des pavillons des internes, pour attendre sa dulcinée. Bientôt, il l'aperçut qui arrivait en compagnie d'autres jeunes gens et reconnut tout de suite l'inévitable Jacques Brunel. Que faisait-il là, celui-là ? Ce n'était pas son école. Françoise lui avait pourtant assuré qu'elle ne le voyait plus. Lui aurait-

elle menti ?

Le groupe passa à dix mètres de lui sans même s'apercevoir de sa présence. La déception avait fait place à la colère. Yacine tourna les talons et partit sans se retourner chercher un hôtel où passer la nuit et réfléchir à ce qu'il ferait le lendemain.

Tout était déjà clair dans sa tête. Il reviendrait pour la rentrée du matin. Au moins, il serait sûr de trouver Françoise seule et il pourrait lui demander des explications sur sa conduite.

La jalousie, souvent mauvaise conseillère, le rendait fou. Il souffrait comme un damné à l'idée qu'encore une fois leur séparation lui avait joué un mauvais tour.

Las de tourner dans sa chambre comme un lion en cage, il décida de sortir prendre l'air.

Au mois de mai, Paris est magnifique avec tous les arbres en fleurs qui bordent ses boulevards. Mais Yacine, plongé dans ses sombres pensées, ne voyait rien du paysage qui s'offrait à lui. Il entra dans un petit restaurant bondé à cette heure-là. Il s'installa à une table en retrait au fond de la salle et commanda un grand jus d'orange pressé. Il lisait le menu, ne sachant trop que choisir. Puis, il se rappela que parfois quand les Monain l'invitaient chez eux, ils lui servaient de longues pâtes très fines à la sauce italienne. Des « spaghettis bolognaise ». Il se retourna pour appeler le garçon et vit sa Françoise attablée à l'autre bout de la salle, toujours en compagnie de Brunel et de la même bande de filles et de garçons que cet après-midi. Il les observait de loin, le cœur serré. Son sang bouillait dans ses veines.

La raison l'emporta. Lui, un Algérien, ne pouvait pas créer d'esclandre le premier de jour de son arrivée sur ce sol étranger. Il restait là, caché dans son coin tout en observant ce qui se passait à la table plus loin. Mais il ne vit rien qui puisse lui laisser croire que la jeune fille ait quoi que ce soit à se reprocher. Il les laissa partir les premiers, puis s'en alla à son tour méditer à l'hôtel sur ce qu'il allait dire à Françoise quand il réussirait enfin à la joindre.

Le lendemain matin, Yacine se présenta à la cité universitaire

et attendit paisiblement que Françoise se manifeste. Il connaissait parfaitement le numéro du pavillon, de l'étage et de sa chambre. Il aurait pu pénétrer facilement à l'intérieur du bâtiment et frapper à sa porte. Mais la manière dont elle avait été reçue par Zina et la dispute qu'elle avait eue avec Aïda à l'hôtel Monain, en Algérie, avaient amplifié le doute quant à ce qui subsistait encore de ses sentiments envers lui. Il avait pu lui dire quelques mots in extremis lorsque le bateau s'apprêtait à appareiller. Cela avait-il suffi pour l'assurer de son amour pour elle ? Elle qui connaissait les pressions exercées sur lui par Zina, Aïda et sa mère. Il voulait lui parler à l'écart de tout, comme il lui parlait autrefois sur la rive du Cheliff et au verger de Madeleine.

Il s'assit sur un banc faisant face au bâtiment. Soudain, il vit Jacques Brunel, encore lui, accélérer le pas en se dirigeant vers le hall d'entrée. Il était venu la chercher pour l'accompagner à la faculté. Un moment après, il entendit un brouhaha empli de rires et des pas bruyants dans les escaliers. C'était la clique à Jacques, le groupe d'hier soir. Françoise en faisait partie.

Elle était vêtue d'une tenue légère et décolletée. Ses beaux cheveux blonds lui tombaient sur les épaules. Elle balançait les bras avec nonchalance.

Yacine les suivit quelques mètres. Lorsqu'un minibus s'arrêta pour les laisser monter, il fit demi-tour. Il se préparait à rentrer à l'hôtel quand une idée lui vint à l'esprit. Il prit un stylo et écrivit :

« Chère Françoise, je suis à Paris, je suis venu uniquement pour toi et j'ai hâte de te voir. Je suis descendu à l'hôtel de la faculté où je vais t'attendre ». Il glissa furtivement le papier sous la porte numéro 15 et s'en alla silencieusement comme il était venu.

Dans sa chambre d'hôtel, Yacine attendait de ses nouvelles avec impatience. Françoise ne se présenta ni ce jour-là, ni le lendemain. Le pauvre Yacine ne pouvait pas deviner que Jacques Brunel et Françoise étaient redevenus amis à un point tel que chacun avait le double des clés de l'autre. Ceci pour leur permettre de récupérer des livres, de la musique et d'autres choses quand l'un ou l'autre était absent. Ce jour-

là, comme par hasard, Jacques Brunel n'avait pas cours. Après avoir accompagné Françoise jusqu'à la faculté, il vint rechercher une cassette. En ouvrant la porte, il découvrit ce curieux message. Il réfléchit un instant, puis le déchiqueta en mille morceaux.

Yacine était rentré à l'hôtel, le cœur rempli d'espoir. Il était joyeux comme un mulot, ce bel oiseau issu de deux races différentes. Beau, comme le serait leur futur enfant à Françoise et à lui quand ils seraient mari et femme. Dans quelques heures, il serait enfin avec elle. Elle, sa Françoise, son amour. Il passa la journée à penser à ce qu'il allait lui dire. Il imaginait sa joie quand elle découvrirait la bague qu'il avait fait faire spécialement pour elle. Une bague où étaient gravées leurs initiales entrelacées. Il ressentait déjà le trouble qu'il éprouverait quand il la prendrait dans ses bras et qu'elle lui rendrait son baiser et peut-être bien plus encore. Ah ! pensa-t-il, comme le temps passe lentement, une minute est une éternité. Il fut tiré de ses pensées par les rires des étudiants qui sortaient de la fac. Il s'approcha de la fenêtre et resta là des heures à fixer la rue afin de l'apercevoir le premier pour pouvoir s'élancer à sa rencontre.

Il l'attendit longtemps assis derrière le rideau, mais elle n'arriva pas. Il faisait mille suppositions : peut-être qu'elle n'est pas encore retournée dans sa chambre, ou peut-être qu'en ouvrant sa porte, le papier s'est envolé sous un meuble et qu'elle ne l'a pas vu...

Il partit rôder tout près des bâtiments où se trouvaient les chambres des étudiants. Tout était calme, aucune fenêtre n'était éclairée. Il se dirigea vers le restaurant où il l'avait vue la veille. Pas de Françoise là non plus. Il ne savait plus que penser. Il retourna sur ses pas et s'enhardit à aller frapper à la porte de la conciergerie.

- Bonjour monsieur, dit-il au vieil homme venu lui ouvrir. Pourriez-vous me dire si mademoiselle Monain est dans sa chambre ?

- Hélas monsieur, vous ne trouverez personne ici. Demain, c'est le huit mai. Ce jour est férié en France. Les élèves sont rentrés chez eux, ou bien, ils sont partis passer la nuit et leur jour de congé ailleurs. Il remercia le concierge pour sa courtoisie et s'en retourna vers l'hôtel, la

gorge nouée par l'angoisse de ne pas avoir eu l'opportunité de parler à la jeune fille avant son départ qui était fixé au lendemain soir. Où pouvait-elle bien être ? Elle n'était sûrement pas rentrée en Normandie pour un seul jour. Une seule évidence s'imposait à son esprit torturé par la jalousie : « oui, elle est chez Brunel, j'en suis certain. » Après avoir passé la nuit à se questionner, dès le lendemain matin, il rôda dans tous les endroits que le patron de l'hôtel lui avait indiqués comme étant les lieux de prédilection des jeunes de la fac. Il ne la vit nulle part.

Il dut se rendre à l'évidence. Françoise avait une vie sociale et amoureuse bien remplie. Elle n'avait guère le temps de penser à lui. Il retourna dans sa chambre, fourra toutes ses affaires pêle-mêle dans sa valise, puis monta dans le taxi que le patron de l'hôtel avait appelé pour le conduire à l'aéroport. Arrivé sur place, il demanda au chauffeur de l'attendre, se précipita au guichet et demanda à l'employé de service de bien vouloir annuler son billet de retour. Celui-ci discuta pour le remboursement du trajet.

- Qu'importe, gardez votre argent, lui dit Yacine, les choses que j'ai encore à régler ici sont bien trop importantes pour pinailler là-dessus.

Il rentra à l'hôtel devant le regard étonné du réceptionniste qui lui tendit les clés de sa chambre en demandant :

- Vous avez changé d'avis ?

- Oui, répondit simplement Yacine.

Il se promit de rester à Paris le temps qu'il jugerait nécessaire pour reconquérir Françoise...

Une semaine passa sous le ciel parisien. Yacine resta sans nouvelles de Françoise. A la faculté de droit, c'était la période des examens. Pour les révisions, Jacques Brunel proposa à Françoise de venir s'établir momentanément au domicile de ses parents. Une vaste propriété luxueuse à un quart d'heure en bus de la faculté. Ainsi, il lui enlevait toute possibilité de rencontrer Yacine. Et, ce n'était pas fini : il téléphona aux Monain pour les informer de la venue de Yacine.

Dès la réception du message du fils Brunel et craignant que sa fille ose l'accompagner en Algérie, Fernand sauta dans sa nouvelle voiture

et s'élança à l'assaut des 210 kilomètres qui séparaient Cambremer de Paris. Les jours d'examens, il l'accompagnait en voiture jusqu'à la cour de la faculté. A la sortie, il venait la rechercher seul ou en compagnie de Jacques. A la fin des examens, il rentra directement avec sa fille en Normandie. Françoise ne s'était doutée de rien.

Yacine l'avait vue entrer et sortir de la faculté, mais toujours accompagnée de son père. Puis, il la vit charger ses valises dans le coffre de la DS gris métal de Fernand qui regardait sans arrêt autour de lui d'un air très vigilant. Il n'avait pas eu la moindre occasion pour lui souffler ne serait-ce qu'un petit mot.

Le soir, juste après le départ de Françoise, Yacine croisa comme par hasard Jacques Brunel sur un boulevard parisien. Ce dernier lui tendit la main et le salua en lui susurrant hypocritement :

- Oh, mon ami algérien, quelle surprise de te voir à Paris !

- Merci, je suis heureux de te revoir.

- Dommage que tu sois arrivé en retard. Tu aurais pu rencontrer de nombreux amis. Françoise vient de rentrer chez ses parents. Elle pense passer ses vacances en Suisse. Son père a tout arrangé. Oui, ils avaient tout arrangé, Fernand et lui.

Le lendemain, Yacine reprit l'avion d'Air Algérie.

Une fois installé, Yacine se rappela avec amertume ces journées vides de sens passées à regarder vivre Françoise sans oser l'approcher. Encore une fois, tout ce qui se passait était sa faute. De son manque d'audace et de sa lenteur à prendre des décisions. Il serrait les dents au point d'en avoir mal aux mâchoires. Et ce Jacques Brunel avec son air triomphant quand il lui avait annoncé les futures vacances de Françoise. Ah ! Cela le rendait malade.

En Normandie, Madeleine avait préparé un repas de fête pour le retour de sa fille aînée. Elle était si heureuse de la revoir après de si longs mois qu'elle ne tenait plus en place. On aurait dit que la Normandie avait mis elle aussi sa robe de fête pour accueillir la jeune fille. Tous les arbres étaient en fleurs ainsi que les magnifiques buissons de camélias rouges qui sont en cette fin de printemps le joyau de toute cette belle

contrée. Hélas ! Françoise ne resterait pas longtemps avec ses parents. Elle partirait bientôt pour un long séjour chez de lointains cousins en Suisse Romande avec qui ils avaient renoué des relations depuis leur retour d'Algérie. Ah ! L'Algérie, pensa Madeleine en soupirant.

- Maman, viens vite, les voilà, cria Francine, la plus jeune sœur de Françoise. Madeleine enleva son tablier et s'élança à leur rencontre. Comme elle était belle, sa fille. Elle la serra très fort dans ses bras, puis leur dit qu'il était temps de passer à table. Ils se régalerent d'une bonne chorba et d'un couscous royal, le tout suivi de deux merveilleux desserts de là-bas dont elle avait le secret : des « ghribiyas aux amandes » et du « m'halbi aux pistaches, » les deux friandises préférées de Françoise. Après le repas, elle annonça qu'elle allait se reposer. Les examens et le voyage l'avaient épuisée, dit-elle. Mais, la vraie raison de son isolement était Yacine. Avec son repas typiquement algérien, sa mère venait sans le vouloir de la replonger dans ses idées noires. Elle se dit que le dépaysement de son séjour en Suisse lui ferait du bien et l'aiderait peut-être à chasser pour quelque temps Yacine de sa tête. Pauvre Yacine, si elle savait. Mais elle ne savait rien. Jacques avait vraiment brouillé les pistes à la perfection.

Pendant le voyage retour de Paris, son père lui avait dit qu'elle ne s'ennuierait pas à Charmey, ce magnifique petit village à flanc de montagne. L'air y était pur et les manifestations touristiques fréquentes. Et puis, elle aurait avec elle ses lointains cousins : Mélanie qui avait vingt ans et Pierre, un très beau jeune homme de son âge, un artiste. Il excellait dans l'art de la peinture sur céramique, métier très prisé dans la région romane où se situait même un musée des émaux.

De retour à El Asnam, Yacine passa par la menuiserie pour estimer l'avancement des travaux. Il constata de visu qu'il pouvait désormais compter sur son frère cadet. Il signa quelques documents et rentra directement chez lui. Zineb, sa sœur, lui préparait du café quand on entendit frapper à la porte. C'était Salima.

- Entrez donc, khalti Salima, c'est ouvert.

Depuis la mort de Zina, elle venait quotidiennement prendre des

nouvelles de la famille et aider ses filles pour les tâches ménagères.

- Bonsoir mes enfants, je passais par là et je me suis dit qu'il était de mon devoir de m'assurer que tout allait bien ici. Je ne savais pas que Yacine était revenu de France.

J'ai laissé Aïda chez la couturière, elle prépare déjà son trousseau de mariage. Vous savez, cela m'a coûté une fortune.

En effet, Aïda avait trouvé son mektoub. Comme l'avait dit Salima : un jeune homme d'un village voisin était venu demander sa main à sa famille.

Yacine ignorait cela. Il ne l'avait plus revue depuis la mort de Zina. Leur relation amoureuse était rompue depuis la querelle qu'elle avait eue avec Françoise.

Ainsi, Françoise avait fait perdre Aïda à Yacine et inversement. Il les aimait toutes les deux et maintenant, il lui semblait ne plus aimer personne.

En entendant cette conversation entre Salima et Zineb, Yacine fut comme secoué par une force intérieure. Une force qui voulait s'opposer à ce mariage. Il trouvait cela injuste. C'était comme si Aïda lui appartenait. Il pensait que Salima aurait dû l'informer et au moins lui demander son avis.

L'amour ne meurt jamais totalement, il renaît parfois de ses cendres. Il agonise mais parvient à retrouver une autre force pour vivre. La preuve : c'est qu'il survit à la mort de l'être aimé. Il habite nos souvenirs, notre passé et nos aventures. Il suffit de biner le temps pour que ses graines germent de nouveau et donnent des pousses qui fleurissent au gré d'un nouveau printemps. Cette mauvaise nouvelle plongea Yacine dans de sombres réflexions. Il pensa à Françoise, à son séjour infructueux en France et bien sûr à Aïda qui partirait dans quelques jours dans un convoi nuptial, loin de lui pour toujours.

En Suisse, Françoise était attendue à l'aéroport par Mélanie et Pierre Dubois.

Ils ne portaient même plus le même nom qu'elle, c'est dire le degré d'éloignement dans la généalogie de l'arbre familial. Ils l'accueillirent

avec de grands sourires et l'embrassèrent avec fougue comme s'ils l'avaient toujours connue.

- Bonjour cousine ! lui dit gaiement Pierre. Je te souhaite la bienvenue au pays du chocolat.

- Voilà qu'il pense déjà à manger, dit Mélanie en regardant son frère.

- Bonne idée, dit-il en faisant un clin d'œil à Françoise. C'est l'heure de se restaurer. Tu as faim, j'espère ?

Elle répondit oui de la tête. Elle était ébahie par leur accueil si chaleureux. Elle savait déjà qu'elle ne s'ennuierait pas avec eux. Ils choisirent un petit restaurant qui servait des plats typiquement suisses. Ils se régalerent d'une bonne raclette et l'arrosèrent d'un « Fendant » bien frais. Quand Pierre fut enfin rassasié, ils reprirent le chemin en direction de Charmey.

Dans la voiture, la conversation allait bon train. Mélanie voulait tout savoir de Françoise, ses études, Paris, la Normandie et...

- Tu sais, quand on arrivera à la maison, je te montrerai la photo de mon petit ami. Tu vas voir comme il est mignon. Et toi, es-tu déjà fiancée ?

« Elle en a fait un de détour pour poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début, » pensa Pierre en faisant de grands yeux à sa sœur dans le rétroviseur.

- Tu es bien curieuse ma foi, lui répondit Françoise pour éluder sa question.

- Oh, oui ! Elle est curieuse, beaucoup trop d'ailleurs, ajouta le jeune homme comme pour clore le sujet.

Françoise admirait le paysage, tout y était verdoyant et fleuri. Bientôt elle aperçut le panneau qui indiquait qu'ils entraient dans Charmey.

- Voilà, nous sommes arrivés, lança Pierre, encore cent mètres et c'est le terminus.

La voiture s'arrêta devant un magnifique chalet en bois entouré d'arbres et de verdure.

Mélanie sortit de la voiture pour ouvrir la grande barrière blanche qui fermait la propriété et cria d'une voix forte et joyeuse :

- Papa, maman, nous sommes là !

Françoise vit arriver vers elle deux personnes de l'âge de ses parents à l'aspect bien sympathique.

- Bonjour Françoise, dit Jeanne en la serrant dans ses bras. Bienvenue parmi nous.

- Pareil, dit Jules en lui tendant la main.

- Allez, ne fais pas tant de manières, embrasse-la, lui dit sa femme gentiment. Nous avons une deuxième fille maintenant. Françoise comprit immédiatement qu'ils l'avaient déjà adoptée.

A El Asman, une grande angoisse s'était emparée de Yacine. Une barbe hirsute lui mangeait le visage. Un visage sur lequel se lisaient toute sa peine, son amertume et une grande déception de la vie. Il semblait avoir vieilli de dix ans. Il embrassa alors la solitude et pénétra dans le monde des silences. Il n'allait plus à son travail et passait toutes ses journées au Cheliff. Ce Cheliff où il avait découvert l'amour pour la première fois. Le soir, il rentrait chez lui très tard et lorsque Zineb lui servait le dîner, il n'avalait que quelques cuillerées de couscous, son plat préféré. Le chagrin le minait à tel point que sa santé s'altérait de jour en jour. Un matin, il n'arriva qu'avec peine à se relever de son lit. Il fit quelques pas et chuta près de la sortie de la maison. Les secours arrivèrent et il fut admis en toute urgence à l'hôpital. Il passa une longue semaine sans que sa santé ne se soit sensiblement améliorée. Il reçut en visite Salima, Aïda et son époux, quelques parents et amis. Les médecins n'avancèrent aucun diagnostic sérieux sur son cas. Ils disaient presque tous : - Ce n'est rien, c'est une grande fatigue, il doit beaucoup se reposer. Puis, un jour, son frère Hichame prit la décision de le faire sortir de l'hôpital. Il resta ainsi, cloîtré chez lui, recevant les soins de Zineb. Il prenait les médicaments que le médecin lui prescrivait, mais il cultivait inconsciemment l'immense langueur qui l'habitait.

Un soir, Hichame ramena une grande enveloppe timbrée adressée : Tarik Yacine.

- Tiens, c'est le facteur qui l'a déposée ce matin à la menuiserie. C'est un courrier qui vient de l'étranger.

- De l'étranger ? Donne, je vais voir de quoi il s'agit.

Il ouvrit l'enveloppe de ses mains tremblotantes et la vida de son contenu : c'étaient des photos, de très belles photos de Françoise prises dans le vert paysage de cette Suisse lointaine. Oh ! Combien lointaine pour un cœur alité ! Il lut également :

« Cher Yacine, si tu savais comme je serais heureuse de te revoir. Je pense toujours à toi et je ne serai comblée qu'à tes côtés. Pourquoi ne viens-tu pas à Paris...et pourquoi ne réponds-tu pas à mon courrier » ?

Pauvre Françoise ! Pauvre Yacine ! Elle lui écrivait, mais c'était à chaque fois Jacques Brunel qui était chargé de poster ses lettres. Elle le chargeait de tout. Ils étaient amis et leurs parents l'étaient aussi.

L'humeur de Yacine changea d'un coup. Il riait et pleurait en même temps. Hichame n'osait pas lui demander ce qui lui arrivait. Son nouveau comportement lui faisait presque peur. Il suppliait : « Allah, viens à mon secours, mon frère est devenu fou. » Yacine se leva d'un coup du fauteuil où il végétait depuis bien trop longtemps. Il se dirigea vers la salle d'eau et se regarda avec attention dans le miroir. Son image le laissa perplexe. Il décida directement de se couper la barbe. Une demi-heure plus tard, son propre reflet lui fit peur. Était-ce bien lui cet être vieilli, au visage émacié creusé de rides profondes ? Que penserait Françoise, si elle le voyait dans cet état ?

En Suisse, Françoise faisait vraiment partie de la famille. Si son esprit n'avait pas été totalement envahi par la pensée de Yacine, elle aurait été complètement heureuse. Avec ses deux cousins, elle formait un trio de choc. Elle se sentait parfaitement à l'aise en leur compagnie. Mélanie partait souvent avec son petit ami. Quant à Pierre, il s'arrangeait pour être le plus souvent possible à ses côtés et à son écoute. Elle lui avait tout raconté de son histoire malheureuse avec Yacine. Alors, il lui avait

suggéré de faire des photos et de les envoyer en Algérie. Quand elle y pensait, elle se disait qu'elle avait beaucoup plus d'amis que d'amies. La preuve, la grande amitié qui la liait à Jacques Brunel.

Elle était seule au chalet quand la sonnerie du téléphone retentit. Elle hésita, puis prit le combiné. « On ne sait jamais, ce sont peut-être mes parents », pensa-t-elle.

- Allo ! Allo ! entendit-elle. Pourrais-je parler à Françoise Monain, je vous prie ?

- Allo ! Jacques ? C'est moi-même, dit-elle étonnée de l'entendre.

- Tu ne devineras jamais où je suis, dit le garçon fièrement.

- Ben non, dis-moi.

- Je suis sur la route pour venir te dire bonjour en Suisse.

- Mais d'où m'appelles- tu donc ?

- D'un petit restaurant juste avant la frontière, je compte être près de toi dans moins de deux heures. Si tu le permets bien sûr ?

- Evidemment, dépêche-toi, je t'attends.

Elle monta à l'atelier de Pierre et lui annonça la nouvelle. Comme prévu, Jacques arriva deux heures après son coup de téléphone. C'est Françoise qui vint lui ouvrir la barrière de la propriété. Elle était très contente de le revoir. Il venait lui aussi de terminer son module de biologie et de réussir ses examens. Et comme c'était les grandes vacances et qu'il ne savait pas trop où aller...

La venue de Jacques apporta davantage de plaisir et de gaieté au groupe.

Il combla ce creux de la journée qui apparaissait lorsque Mélanie retrouvait son petit ami et Pierre son atelier. Une semaine passa dans ce paradis où le bonheur et l'amour coulaient comme ses ruisseaux.

En rentrant, un après-midi, Mélanie ramena un télégramme posté depuis l'Algérie, adressé à Françoise Monain :

« Très chère Françoise, J'ai bien reçu tes belles photos. Après mon amère déception parisienne de ce début de mois, tu ne peux pas imaginer combien ma joie est grande d'avoir enfin de tes nouvelles. Je te raconterai tout à la rentrée. Je tâcherai d'être là, et je descendrai au

même hôtel, l'hôtel de la faculté. Ce qui me taraude l'esprit, c'est tes lettres que je n'ai pas reçues alors que je viens de recevoir cette dernière plus grande et plus volumineuse...

Elle lisait cette lettre télégramme lorsque Jacques Brunel entra au chalet :

- Ah, tu as du courrier, d'après ce que je vois.

- Oui, il vient d'Algérie, je ne m'y attendais pas.

- C'est Yacine ?

- Oui, c'est bien lui !

- Vous êtes toujours en contact ?

- Non, mais c'est curieux quand même. Il ne recevait pas mes lettres...

- Et tu penses le relancer ?

- Et pourquoi pas ?

- Je disais cela comme ça...enfin si tu veux, je peux toujours poster tes lettres.

Une émotion indescriptible se lisait sur le visage de Jacques Brunel. Mais Françoise ne remarquait rien.

L'innocence ne se doute de rien, ne remarque rien. Elle ne connaît ni le mal, ni la haine, ni la ruse. Et, lorsqu'elle ressent l'amour, elle devient vulnérable. Mais, il se disait que, c'était elle qui triomphait toujours de ses ennemis.

A El Asnam Yacine reprenait doucement des forces et des couleurs. L'histoire des lettres non arrivées lui revenait sans cesse à l'esprit. Que s'était-il donc passé ? Il chassa vite cette question troublante. Le plus important était que maintenant, il était certain que Françoise l'aimait toujours. Rien d'autre ne comptait. Ah ! Comment avait-il pu douter d'elle et se laisser aller jusqu'à presque en mourir ? Il était grand temps pour lui de redresser la barre. Il n'avait plus mis les pieds à la menuiserie depuis bien trop longtemps. Hichame l'assurait que tout allait bien, mais bon, c'était quand même lui le patron. S'il voulait retourner à Paris à la rentrée, il allait devoir mettre les bouchées doubles. Assurer les commandes en attente et libérer son frère du poids des responsabilités

qui, quoi qu'il en dise, étaient beaucoup trop lourdes pour lui seul.

Le matin à Charmey, prétextant l'attente d'un chèque envoyé par ses parents, c'était toujours Jacques qui allait relever le courrier de la boîte à lettres accrochée à la barrière.

Il passait son temps à écrire des cartes postales à des amis pour avoir l'excuse de dire à Françoise :

- Je vais à la poste, tu n'as rien à envoyer ?

Et voilà, c'était reparti, les lettres n'arrivaient plus à destination. Yacine maudissait le service postal qu'il accusait de tous les maux. En Suisse, c'était pareil.

- Ah, quelle affaire la poste ! soupirait Françoise devant les mains vides que Jacques levait en signe d'impuissance. Quand l'histoire de ce courrier perdu ou bloqué quelque part arriva aux oreilles de Pierre, cela le rendit très sceptique. Il alla trouver le percepteur qui lui dit qu'il allait demander à ses employés de faire très attention lors du triage des lettres et de leur dépôt chez les particuliers. Mais il était sûr que la faute ne leur incombait pas. Le facteur qui desservait le quartier des Dubois faisait le même circuit depuis près de vingt ans. C'est dire, s'il connaissait bien les gens de ce village.

« Si au moins Françoise avait eu la bonne idée de me donner son numéro de téléphone, » pensait Yacine, cela nous aurait évité bien des désagréments. Elle l'avait fait, mais hélas, la lettre confiée aux bons soins de Brunel n'était jamais arrivée à bon port.





Chapitre VII

La rentrée.

A la rentrée, Yacine était bien là. Comme prévu, il descendit à l'Hôtel de la Faculté.

Quoiqu'il n'eût aucune nouvelle de Françoise, il était tout de même confiant et sûr des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Il imputait cette histoire de courrier qui n'arrivait plus à un problème interne des services postaux. Car, comment pouvait-il imaginer que ce blocage était l'œuvre d'une personne malveillante qui faisait tout pour empêcher la reprise et l'épanouissement de sa relation amoureuse née sur les rives du Cheliff. Il sentait un élément maléfique et haineux, une sorte de malédiction user de son pouvoir pour mettre Françoise à la fois hors de sa portée et profondément dans son cœur. Une force qui se plaisait à le faire souffrir et qui avait failli le tuer. Son amour pour Françoise était devenu un combat. Mais, le combat nécessitait des armes, une stratégie, une ruse et une technique.

Il se disait : « Je ne reculerai devant rien maintenant. Tout ce qui n'est pas Françoise est ennemi. Les Monain sont ennemis, Jacques Brunel est ennemi, les services postaux sont ennemis ». Il passa plusieurs fois à la cité universitaire et constata que sa chambre restait obstinément fermée. Depuis la cour, il vérifiait à chaque fois si elle était éclairée.

Il se renseigna auprès d'un employé des chemins de fer sur l'heure d'arrivée des trains. A la faculté, il s'informa sur la date officielle des inscriptions et de la reprise des cours. Il n'avait rien laissé au hasard. Ainsi, dans sa chambre d'hôtel, son état-major, il préparait son offensive. Il quittait la cité universitaire lorsqu'il vit Jacques Brunel en train de discuter à la réception. Il attendit que celui-ci soit sorti pour enfin regagner sa chambre. L'après-midi, depuis sa fenêtre, il le vit

rôder aux alentours de l'hôtel puis se poster plus d'un quart d'heure pour surveiller les entrées et sorties des clients. Le lendemain matin, il le vit monter dans un train en partance vers la Normandie. Il allait certainement là-bas pour aller rechercher Françoise

Le surlendemain, Yacine était déjà à la gare quand le premier train en provenance de Caen arriva. Il se dissimula du mieux qu'il put aux environs de la sortie de la voie trois. Les passagers étaient nombreux à cette heure du jour. C'était le train qui convoyait tous les navetteurs ainsi que les étudiants en partance vers la capitale. Il s'était mis en planque derrière un grand panneau publicitaire et pouvait ainsi tout observer sans être vu. Le flot des voyageurs s'étirait lentement vers la sortie. C'est alors qu'il entendit le rire cristallin de Françoise. Elle était accompagnée d'un Brunel tout sourire. Il portait galamment sa grosse valise. Ils marchaient tous les deux sans regarder autour d'eux, pressés qu'ils étaient d'attraper le premier métro qui les déposerait à proximité de la faculté. « Ainsi, j'avais vu juste, » pensa-t-il. Il était bien parti la chercher chez ses parents à Cambremer.

N'ayant plus eu de nouvelles de son amoureux lointain, Françoise se demandait s'il avait tenu parole et s'il était déjà arrivé ?

Yacine les suivait de loin pour ne pas se faire remarquer. De ce fait, il rata la rame que les deux autres avaient eue de justesse.

Le soir venu, il retourna surveiller l'éclairage des fenêtres des étudiants. Mais, celle de Françoise restait toujours aussi obscure. Quand il était allé se renseigner sur la date de la reprise des cours, il avait omis de demander si Françoise faisait encore partie des internes.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que les étudiants d'un certain âge avaient maintenant le droit d'habiter en ville. Ainsi, Françoise et deux autres jeunes filles avaient loué un studio bien spacieux où elles pouvaient cuisiner elles-mêmes et recevoir des amis. Brunel en avait loué un aussi, mais dans l'immeuble juste en face. N'étant pas monté dans le même métro qu'eux, Yacine n'avait pu voir à quelle station ils étaient descendus.

Le soir, Françoise chargea Brunel d'une mission de confiance :

- Pendant que je m'installe, ne pourrais-tu pas aller voir à l'Hôtel de la Faculté si Yacine est arrivé et l'amener ici ? demanda-t-elle à Jacques

- Oui, bien sûr, répondit celui-ci. J'y vais de ce pas.

Son cerveau travaillait à la vitesse Grand V. L'autre, son rival était là, il le savait. Qu'allait-il lui dire pour le dissuader de venir retrouver Françoise ? Sa Françoise qui selon lui n'avait rien à faire avec cet étranger. Tout en marchant, il imaginait des plans plus fous les uns que les autres. Arrivé à la réception de l'hôtel, il demanda :

- Pourriez-vous me dire si monsieur Tarik est dans sa chambre et si oui, pourriez-vous l'appeler ? Je vous prie !

Le réceptionniste se souvenait parfaitement de ce beau jeune homme algérien qui résidait à l'hôtel pour la deuxième fois en quelques mois. Il regarda le tableau où les locataires suspendent leurs clés et dit :

- Oui, monsieur, il est dans sa chambre, je vous l'appelle.

Il décrocha le téléphone intérieur, fit le douze et attendit que Yacine décroche pour dire

- Monsieur Tarik, quelqu'un vous demande à la réception...

Le cœur battant à l'idée que c'était peut-être Françoise qui le cherchait, Yacine sortit de sa chambre et dévala les escaliers quatre à quatre. En voyant Jacques, il masqua difficilement sa déception

- Jacques, quelle surprise de te voir. Mais, comment sais-tu que je suis descendu ici ?

Jacques éluda la question et dit :

- C'est Françoise qui m'envoie. Elle m'a chargé de t'informer qu'elle t'attend. Veux-tu m'accompagner jusqu'à son nouveau studio ? C'est à un quart d'heure d'ici.

- Oui, allons-y.

Un moment plus tard, ils étaient arrivés. Il trouva une Françoise superbe, plus belle encore qu'elle ne l'était en ce début mai. On aurait dit que le climat suisse avait ajouté un plus à sa beauté. Son émotion de le revoir était si forte qu'elle en avait les larmes aux yeux. Il ne put se retenir de la serrer tendrement entre ses bras. Ce n'est qu'à cet

instant que Jacques Brunel se rendit compte de la force de leur amour. Il s'excusa, sortit et ferma la porte derrière lui. Yacine lui expliqua comment il s'était trouvé dans l'impossibilité de l'aborder en présence de son père, lors de son premier voyage en France. Il lui dit qu'il avait glissé une lettre par-dessous la porte de sa chambre et aussi, que la semaine qui précédait les grandes vacances, elle avait mystérieusement disparu de la cité universitaire alors qu'il avait fait ce voyage depuis l'Algérie uniquement pour la revoir. Puis, il la mit au courant de sa déception et de la grosse déprime qui s'en était suivie. Il ajouta qu'il ne comprenait toujours pas la non réception de ses lettres. Françoise l'écoutait pensivement, puis elle lui dit :

- Je n'y comprends rien non plus. Pourtant, c'est toujours Jacques qui s'est chargé de les poster.

- Et les photos ?

- Les photos, c'est mon cousin qui s'en est occupé. D'ailleurs, c'est lui qui m'en avait donné l'idée.

- Et le petit mot glissé sous la porte ?

- Je n'en ai aucune idée.

Elle répondait à ses questions tout en ruminant une pensée, une pensée qui lui rappelait bien des choses tout en alimentant des soupçons qui se faisaient de plus en plus précis. Ils avaient compris tous les deux, mais ne disaient mot. Entre-temps, Jacques profita de son absence pour téléphoner.

- Monsieur Monain ?

- Oui, c'est bien lui.

- Bonjour Fernand, c'est Jacques Brunel.

- Ah, c'est toi Jacques, vous êtes bien arrivés ?

- Oui, nous sommes bien arrivés. Malheureusement, il n'y a pas que nous, Yacine est là aussi.

- Ne me dis pas qu'il est à Paris !

- Hélas et avec Françoise en plus. Je peux vous dire qu'ils sont toujours aussi amoureux que par le passé.

- Mais, comment vous a-t-il trouvé ?

- C'est Françoise qui m'a demandé d'aller le chercher à l'hôtel. Elle lui avait envoyé une lettre que je n'ai pas eu l'occasion de subtiliser quand elle était en Suisse. C'est Pierre qui s'était chargé de la poster. Yacine lui avait laissé une adresse pour lui signaler l'endroit où elle pourrait le retrouver à la rentrée.

- C'est bien ennuyeux tout ça, dit Fernand d'une voix altérée par l'inquiétude. Je ne peux pas me déplacer pour le moment à cause du commerce. Et puis, si je venais maintenant, ils se douteraient que tu joues les espions à ma solde. Donc, je te demande de bien vouloir me tenir au courant de la suite des événements et aussi d'essayer d'être le plus souvent possible avec eux pour les surveiller.

- Oui Fernand, je vais faire tout mon possible, mais je ne vous promets rien. Ils me font très bien comprendre qu'ils veulent être seuls et ça ne me dit rien d'assister à leurs effusions. Au revoir, dit Brunel en raccrochant.

Pour lui, les regarder s'embrasser était un véritable calvaire. Malgré le fait que la jeune fille ne l'ait jamais encouragé dans cette voie, il avait pensé qu'avec le temps et l'absence, elle parviendrait à oublier jusqu'au souvenir de son bel Algérien. Qu'allait-il encore bien pouvoir inventer pour les séparer à nouveau et à jamais cette fois. Ce qu'il ignorait, c'est que les deux jeunes gens avaient mis un nom sur celui qui les contraît depuis des années, dans leur envie de s'aimer au grand jour. Qu'à cela ne tienne, il allait retourner à la chambre de Françoise et les inviter à dîner en prétextant qu'il fallait fêter l'arrivée de Yacine en France. C'était un moyen comme un autre pour avoir l'occasion de garder un oeil sur eux. Et aussi, par le biais de leur conversation, essayer de percer leurs intentions pour un futur qui s'annonçait maussade pour lui. Il frappa à la porte de son amie avec énergie. Françoise vint lui ouvrir avec un grand sourire. Pour mieux le prendre à son propre piège, ils avaient décidé de ne pas lui monter qu'il était démasqué.

- Je ne vous dérange pas, j'espère ? demanda l'ami félon avec un sourire qu'il voulait franc.

- Mais non, tu sais bien que tu ne me déranges jamais, dit Françoise

en entrant dans son jeu. Que désires-tu ?

- J'étais tout simplement venu vous inviter à dîner, histoire de renouer connaissance avec Yacine et connaître ainsi les dernières nouvelles d'El Asnam.

- Bonne idée, dit-elle en questionnant Yacine du regard.

- Oui, bonne idée, répondit le jeune homme, où nous emmènes-tu Jacques ?

Ironie du sort, une demi-heure plus tard, ils étaient installés tous les trois à la table du restaurant d'étudiants d'où Yacine les avait surveillés toute une soirée lors de son premier séjour à Paris.

Fernand ne haïssait pas Yacine. Il le connaissait assez bien pour ne pas le détester. Il le savait un jeune homme sérieux, consciencieux et bien élevé. A ex-Orléansville, il le souhaitait ami intime pour sa fille. Il leur souriait toujours lorsqu'il les voyait ensemble et les encourageait de plusieurs façons à continuer de cultiver leur amitié sincère. Maintes fois, il l'avait invité à ces fêtes que les musulmans ne célébraient pas, aux anniversaires et à diverses cérémonies familiales. Mais aujourd'hui, il craignait ce grand amour qu'éprouvait Yacine pour sa fille. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il aimait sa personnalité, mais redoutait beaucoup le sentiment qu'il voyait grandir en lui. Car l'amour est aveugle, il a les yeux bien ouverts mais ceux-ci ne voient que ce qu'ils veulent bien voir. Ils limitent leur champ de vision à une seule personne. Cette cécité fausse et mystérieuse altère la raison au profit du cœur. Et quand le cœur raisonne, souvent la raison se perd. L'amour fou de Yacine était une menace pour les études de Françoise. Pour protéger sa fille, Fernand devait écarter ce danger humain de sa vue, de sa route et même de sa vie.

Lorsqu'il reçut le coup de fil de Jacques, Fernand était très occupé par son commerce. Il s'était dit : « Après tout, Yacine est quelqu'un de bien. Puis, Françoise est assez mûre maintenant. Il n'ira pas jusqu'à la détourner de ses études. Je garderai un œil vigilant sur eux. J'agirai autrement... » Au grand étonnement de Jacques Brunel, il ne se déplaça pas à Paris, mais il téléphonait souvent à ce dernier ainsi qu'à sa fille.

Un jour, en appelant Françoise, il entendit une autre voix à travers son combiné.

C'était celle de Yacine. Il réfléchit un court laps de temps, puis il lança :

- Passe moi ton Yacine, j'aimerais lui parler.

- Heu...C'est que...

- Passe-le moi, je te dis, je sais qu'il est à Paris.

Elle hésita une seconde, puis elle passa l'appareil à Yacine :

- C'est mon père, il veut te parler.

- Me parler à moi, mais comment est-il au courant ?

Yacine s'enhardit.

- Bonjour, monsieur Monain

- Bonjour mon enfant, comment ça va le bled, et toi et Zina ?

- Moi ça va, malheureusement ma mère s'est éteinte il y a quelque temps déjà.

- Décédée ? Et c'était quand ? Et vous ne me dites rien. Je t'invite chez moi, je t'attends pour demain. Tu viens hein ! Fernand Monain avait décidé de jouer ses cartes d'une autre manière.

Une fois le téléphone raccroché, les deux jeunes gens restèrent de longues minutes silencieux et perplexes. Ils ne savaient plus que penser. Était-ce la nouvelle de la mort de Zina qui le poussait à le faire venir à Cambremer, ou était-ce une nouvelle manœuvre pour les éloigner l'un de l'autre encore une fois ? Yacine était perdu dans ses réflexions quand Brunel frappa à la porte de la chambre. Françoise hésita à ouvrir, mais Yacine lui fit oui de la tête. Il était temps de mettre les choses au clair avec l'agent secret commandité par Fernand. Les folies avaient assez duré.

Comme à son habitude, Jacques arborait un grand sourire qui au lieu de le rendre sympathique montrait à quel point il était rempli de fausseté. Yacine avait une envie folle de lui lancer son poing dans la figure sans explication. Devant le regard suppliant de Françoise, il tenta de faire bonne figure, mais sans grand succès.

- Je pars demain pour la Normandie, annonça Yacine en guettant

la réaction de son rival.

- Ah ! Et tu pars à quelle heure ? demanda-t-il.
- Dans la matinée, répondit Yacine évasivement.
- Et tu resteras parti longtemps ?
- Je n'en sais rien, tout dépendra de l'accueil qui me sera réservé.
- Oh ! Mais ne crains rien, les parents de Françoise t'aiment beaucoup.

Le faux jeton, pensa Yacine, il fait vraiment tout pour me pousser à aller là bas. Rien qu'à la vue du bellâtre français Yacine sentait tout son être se révolter. Pour lui faire comprendre qu'il devait partir, il parlait à Françoise sans s'occuper de sa présence. Puis, comme l'autre faisait semblant de ne pas mordre à l'hameçon, il la prit dans ses bras et l'embrassa fougueusement. Jacques sentit monter en lui une grosse vague de jalousie. Il sortit sans dire un mot en claquant la porte avec rage.

- Bon, maintenant, je peux m'en aller, annonça le jeune homme qui continuait à caresser la chevelure de Françoise.

- Et si tu passais la nuit ici, pour une fois, dit-elle en le regardant d'un regard câlin et quémandeur. Quand mes co-locataires seront arrivées, cela ne sera plus possible.

- Est-ce bien prudent, tu crois ? demanda-t-il radieux en la reprenant dans ses bras.

Elle le prit par la main et l'entraîna doucement vers la chambre à coucher.

Ils étaient étendus sur le lit, les yeux dans les yeux. Ils se mangeaient du regard. Puis, petit à petit, leurs mains s'évadèrent à la découverte de leurs corps pendant qu'ils se couvraient de baisers.

- On ne devrait pas, dit Yacine d'une voix émue.

- Et pourquoi pas ? répondit Françoise, d'une voix qui ne l'était pas moins.

Alors, sans aucun remords, ils se donnèrent l'un à l'autre. Avec douceur au début, puis avec fougue et passion. Maintenant, c'était sûr, ils s'appartenaient pour toujours.

Brunel est resté longtemps à surveiller derrière sa fenêtre cette nuit-là. Les lumières s'étaient éteintes une à une, mais il n'avait jamais vu Yacine sortir de l'immeuble en face de chez lui. Il en aurait des choses à raconter demain à Fernand Monain.

Françoise accompagna Yacine jusqu'à la gare où il devait prendre le train en partance pour la Normandie. Il l'embrassa fiévreusement et escalada les marches du wagon de deuxième classe. Lorsque la locomotive démarra après avoir lancé de longs sifflements, il continuait à lui faire des signes amicaux de la main.

Tout le long du trajet, il n'avait pas arrêté de réfléchir à la raison pour laquelle il était invité. Il avait compris tout de suite que c'était Jacques qui avait informé Monain de son arrivée à Paris et que ce dernier faisait tout pour empêcher la reprise de sa relation amoureuse avec sa fille. Jacques aimait Françoise. Mais, l'amour est une réciprocité de sentiments très profonds. Entre eux, cette réciprocité n'existait guère. En revanche, ils étaient bons amis. Mais, depuis qu'elle avait découvert son double jeu qui consistait à l'espionner au profit de son père, leur relation amicale était réduite à sa plus simple expression pour ne pas dire au néant.

Alors que le train dévorait les rails, Yacine se débattait toujours dans ses réflexions. Il n'arrivait pas à élucider le mystère de cette invitation dont il faisait l'objet. Mais il avait tout de même pris la précaution de téléphoner à Fernand afin de préciser l'heure de son arrivée. Fernand était là sur le quai de la gare de Caen et semblait très content de le recevoir chez lui, parmi sa famille. Il ne l'avait pas revu depuis la mort de Slimane, son père. Cet homme brave et pieux dont il gardait le souvenir d'une franche amitié.

- Te voilà mon enfant, comme tu as changé ! Tu es un homme maintenant. C'est un jeune Slimane que je vois sur ton visage.

- Bonjour monsieur Monain, je suis ravi de te revoir.

- Viens, grimpe dans la voiture, Madeleine va être sera folle de joie de te retrouver.

Ils parcoururent les quelques kilomètres qui séparaient la gare du

« Le Cheliff », ce bar- restaurant-auberge, classé trois étoiles par un guide célèbre.

A la vue de Yacine, Madeleine ne put s'empêcher de crier toute sa joie sous les regards étonnés des nombreux clients du « Chélif ».

Elle le tenait entre ses bras, comme si elle tenait le fils qu'elle n'avait jamais eu.

- Viens ! Viens, je vais te montrer ta chambre.

Yacine la suivit, émerveillé par la beauté du lieu, par l'architecture typiquement maghrébine, par la décoration de la façade et par la luxueuse tapisserie orientale. Il retrouva certains objets qui ornaient l'intérieur de l'habitation où il avait si souvent été convié durant son enfance à Orléansville. Une fois Yacine bien installé, Fernand vint le rejoindre pour lui proposer de rester quelque temps chez lui. Il pensait ainsi le retenir un moment loin de Françoise. En plus, il pourrait le seconder au restaurant en attendant les congés de La Toussaint ou plutôt ceux de Noël puisque pour les premiers, Françoise s'était inscrite à un stage de remplacement qui compterait pour ses examens dans un cabinet d'avocats parisien. Mais, cela Yacine l'ignorait. - Voilà, tu es ici chez toi lui dit Fernand d'un air enjoué, que dirais-tu de travailler avec moi comme serveur au restaurant. J'avais un étudiant qui occupait le poste, mais les vacances terminées, il est parti reprendre ses études. J'ai beau chercher, mais je ne trouve personne par ici qui convienne aussi bien que toi et fasse assez couleur locale pour correspondre à l'ambiance du Cheliff.

- Mais, répondit Yacine, ce n'est pas mon métier et puis savez-vous que maintenant j'ai ma propre entreprise en Algérie ?

- Oui, monsieur Bernard me l'a dit, mais il m'a dit aussi que quand tu t'absentes pour tes affaires, ton frère est à la hauteur pour tenir le bateau à flot.

Autant m'en faire un allié, pensa Yacine innocemment.

- Allez, je veux bien vous dépanner, mais juste le temps que vous trouviez quelqu'un qui soit à la hauteur de vos espérances. Je doute que ce soit mon cas, dit-il perplexe.

- Ca ira, ne t'inquiètes pas, tu apprendras vite toutes les ficelles du métier.

Le service de midi était presque terminé. Les clients parlaient peu à peu, non sans avoir félicité Madeleine pour la saveur de sa cuisine. Elle en était toute rose d'émotion et de fierté.

- Allez, à table les hommes, l'entendit-on crier. Dépêchez-vous, le couscous refroidit.

- Je l'ai fait spécialement pour toi, dit-elle à Yacine. Depuis le temps que tu es à Paris, la cuisine de chez nous doit te manquer mon petit. J'en suis sûre !

Comment ça depuis le temps ? pensa Yacine. Cette sale taupe de Brunel les avait donc avertis dès le premier jour de son arrivée. Quel salaud, celui-là ! Il me le payera, c'est certain.

Le dîner à peine avalé, Fernand emmena Yacine dans l'arrière salle et lui expliqua les rudiments de son nouveau travail, puis il lui demanda :

- As-tu emporté des vêtements algériens avec toi ?

- Ben non, pour quoi faire ? C'est la France ici, répondit-il interloqué

- Tant pis, tu n'auras qu'à mettre un pantalon foncé et une chemise claire avec la chéchia que j'ai rapportée de là-bas, ça fera l'affaire.

Il était 16 heures, l'heure à laquelle il devait téléphoner à Françoise.

- Puis-je me servir du téléphone ? demanda-t-il poliment.

- Mais bien sûr, tu es ici chez toi. Tu veux appeler ton frère ?

- Non, Françoise, c'est l'heure de la sortie, répondit-il sur le qui vive

- Vas-y, ne te gêne pas pour moi, dit Fernand en restant planté à un mètre du jeune homme.

Il composa fébrilement le numéro. Françoise décrocha à la deuxième sonnerie.

- Bonjour toi, dit Yacine d'une voix remplie de douceur. Tu vas bien ?

- Cela irait mieux si tu étais là, mais enfin, oui, ça va.

Fernand tendait la main vers le combiné comme pour lui faire comprendre qu'il voulait parler à sa fille. Yacine pensa : « Je vais lui donner le cornet tout de suite, comme cela, quand il lui aura dit ce qu'il a à dire, il me laissera seul pour continuer la conversation. » C'était bien vu, mais quand Fernand eut fini d'expliquer la situation à sa fille, il raccrocha sans autre forme de procès en disant au jeune homme :

- Allez, la pause est finie. Maintenant, il faut redresser les tables pour ce soir. Au boulot !

En attendant la venue de Françoise aux vacances de Noël, Yacine mettait tout son cœur à l'ouvrage. Il voulait prouver à Fernand qu'il était digne de sa fille. Par sa gentillesse, son sérieux et son abnégation, il finit bien vite par gagner sa confiance et à pénétrer le cœur de tous. Avec son costume berbère, sa chéchia rouge et surtout son français teinté de l'accent arabe, il ajouta l'atmosphère humaine typiquement algérienne qui semblait manquer à cette maison. Tôt le matin, il se rendait en voiture à Caen pour s'approvisionner en fruits, en légumes frais, en viandes de bonne qualité ou d'autres denrées que Madeleine commandait. Après, il arrangeait les tables et les chaises, dressait les couverts et se chargeait ensuite des réservations.

En trois mois, grâce à la qualité du service et de l'accueil, la clientèle avait considérablement augmenté. Fernand était heureux et satisfait. A tel point qu'il envisagea d'agrandir son établissement en sacrifiant une autre pièce de son habitation.

Ce qui n'était qu'un modeste coin, quoique déjà classé trois étoiles, devenait un important lieu de rendez-vous. Une petite Algérie vers laquelle se rendaient les gens de l'ex-colonie française. Ils se retrouvaient là particulièrement les week-ends pour parler avec nostalgie de leurs souvenirs, de leur jeunesse, de la guerre, de la paix et de leurs nouvelles situations peu reluisantes. Parfois, profitant d'un moment creux, Yacine se joignait à eux. Il était le symbole de leur Algérie perdue, à cause de la guerre puis à cause de la paix.

Et voilà monsieur Fernand confronté à un dilemme. Il avait pensé écarter Yacine de la vie de Françoise en le maintenant près de lui, sous son contrôle et sa surveillance. Mais maintenant, il ne pouvait plus s'en séparer sans perturber, voire compromettre, le bon fonctionnement de son établissement. Risquant alors de briser cette ambiance créée inconsciemment par Yacine et ces senteurs du bled. Les vacances de Noël arrivant, Françoise arriva aussi. Son plan avait échoué. Yacine était devenu une pièce maîtresse de son commerce, de sa raison d'être; une fois encore, l'innocence avait gagné. D'autant plus qu'en vieillissant, Fernand affichait des signes de sénilité. Ses troubles de mémoire et le ralentissement de ses mouvements en étaient la preuve irréfutable. On vit alors cet homme qui avait toujours été très énergique au travail, se laisser aller petit à petit pour presque sombrer dans l'indifférence.

Impuissant, il confia toute la gérance de son commerce à Yacine. Mais ce dernier était là pour Françoise, pour son projet et comme il avait une affaire qui marchait bien en Algérie, il demanda à partir. Ce fut comme une démission. Le lendemain, à la première heure, Fernand téléphona à sa fille.



Chapitre VIII

Le vol des bijoux.

La jeune fille allait sortir quand la sonnerie du téléphone retentit.

- Allo ! Yacine ?

- Non, c'est ton père, lui répondit Fernand

- Ah ! C'est toi papa, répondit la jeune fille un peu déçue.

- Ben oui, ma fille, qui veux-tu que ce soit ? J'ai un service à te demander.

- Si je peux t'aider, oui, bien sûr. Dis-moi !

- Voilà, je voudrais que tu persuades Yacine de rester encore quelque temps avec moi au restaurant. Il m'est d'une aide précieuse et presque indispensable. « Tiens, tiens, c'est nouveau ça, où veut-il en venir maintenant ? » pensa Françoise.

- Mais papa, pour que je le persuade de quoi que ce soit, il faudrait pour commencer que tu me laisses lui parler quand il me téléphone, au lieu de lui arracher l'appareil des mains pour raccrocher aussitôt sans qu'on ne se soit dit plus de dix mots.

- Je sais ma fille, je sais. Mais, je dois en convenir, Yacine est quelqu'un de bien et j'ai besoin de lui. Bon, je suppose qu'il est temps pour toi d'aller à la fac. Je lui dirai de t'appeler ce soir. C'est promis !

Françoise souriait. Son père était quand même un peu innocent. Comment pouvait-il croire que les deux jeunes gens ne se parlaient que quand il le voulait bien ? Depuis que Yacine faisait les courses de Madeleine, il pouvait lui téléphoner tout à loisir.

Elle croisa Brunel qui sortait de son immeuble. Il lui emprunta le pas et devant son air réjoui, il lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

- Et Yacine, toujours à Cambremer ? demanda-t-il d'un ton

détaché.

- Oui, et pour un bon bout de temps encore, je crois, dit Françoise. Papa m'a demandé pas plus tard que ce matin, d'intervenir auprès de lui pour l'inciter de continuer à travailler au restaurant. Il paraît que grâce à son savoir-faire et à son charisme, la clientèle ne cesse d'augmenter, à tel point que mon père parle d'agrandir son commerce.

Jacques Brunel sentait monter en lui une rage immense. « Ainsi, ce vieux fou de Fernand, s'était laissé prendre à son propre jeu. Yacine avait gagné. Ah ! Mais non, ça ne se passera pas comme ça. On va voir qui est le plus fort. Yacine est en ordre dans ses papiers pour un séjour limité en France, en tant que touriste. Mais, il ne possède sûrement pas de permis de travail. Ils vont voir de quel bois je me chauffe », pensa-t-il, les poings serrés. Facile à dire, mais qu'allait-il bien pouvoir inventer pour faire du tort à Yacine et l'évincer définitivement de la vie de Françoise ?

Les vacances étaient enfin arrivées. Françoise reprit avec joie le train qui l'emmenait vers Caen. Une belle surprise l'attendait à la gare : Yacine était là tout seul sur le quai. Elle lui sauta dans les bras sans s'occuper des gens qui souriaient de les voir si heureux de se retrouver.

Pendant le trajet du retour vers Cambremer, elle lui expliqua la conversation qu'elle avait eue au téléphone avec son père. Puis, elle lui demanda quand il comptait retourner en Algérie.

Il lui dit qu'il allait rester encore un peu pour profiter au maximum de sa présence. Mais qu'il retournerait à El Asman pour les fêtes de l'Aïd. Zina et Slimane n'étant plus de ce monde, il se devait d'être auprès des siens à ce moment-là. Il devait assumer pleinement ses devoirs de chef de famille et aussi savoir si tout se passait bien à la menuiserie.

A peine arrivés au Cheliff, Madeleine leur annonça l'arrivée des Brunel pour le réveillon de Noël. Fernand somnolait dans son fauteuil. Il sourit à sa fille et se rendormit. Françoise le trouva terriblement vieilli. Elle questionna sa mère du regard. Mais, à part un triste sourire de découragement et un geste d'impuissance, elle n'obtint rien d'autre comme explication.

Les Brunel arrivèrent deux jours plus tard. Pour les recevoir, Madeleine avait mis sa plus belle robe et s'était parée de ses plus beaux bijoux. Des bijoux en or massif. Certains lui venaient de sa mère et d'autres lui avaient été offerts par Fernand tout au long de leur vie commune.

Ils avaient fermé le restaurant pour passer Noël en famille avec leurs amis. Minuit sonna, tout le monde s'embrassa sous le gui en se donnant de petits cadeaux d'amitié. Puis, vers deux heures du matin, ils se séparèrent en se souhaitant bonne nuit. Madeleine passa à la salle de bain et elle enleva ses bijoux. Elle les posa sur une petite table en verre, puis elle alla se coucher pour laisser la place aux Brunel. A trois heures, tout le monde dormait à poings fermés.

Après avoir débarrassé la table et rangé tout ce qui pouvait l'être, Françoise et Yacine décidèrent de passer le reste de la nuit ensemble au salon. Le lendemain matin, Madeleine fut la première debout. Avant de descendre, elle alla vite prendre sa douche et s'habilla. Mais quand elle voulut remettre ses bijoux, elle constata que ces derniers avaient disparu. « Bizarre, je les avais pourtant posés là. A moins que, Fernand avec sa manie de l'ordre ne les ait rangés dans leurs boîtes », se dit-elle. Elle retourna dans la chambre, les boîtes étaient bien là, mais pas les bijoux. Elle réveilla doucement son mari.

- Où as-tu rangé les bijoux que j'avais laissés à la salle de bains ? Je ne les vois nulle part.

- Je n'ai pas vu tes bijoux, lui répondit-il en fronçant les sourcils.

- Je vais demander à Françoise, elle sait peut-être où ils sont.

Sur le grand canapé du salon, Françoise et Yacine, serrés l'un contre l'autre, dormaient comme des bienheureux.

- Ma fille, réveille-toi, mes bijoux ont disparu, dit Madeleine d'une voix où perçait l'inquiétude.

- Comment ça, disparus ? demanda Françoise.

Elle leur expliqua toute l'histoire

Yacine écoutait attentivement sans dire un mot.

- Mais comment fait-il si froid ici. Le chauffage tourne tout de

même, soupira Madeleine.

Elle regarda dans la cuisine. A son grand étonnement, elle s'aperçut que la porte qui donnait sur la cour arrière du restaurant était entrebâillée.

- C'est vous qui avez ouvert la porte de la cuisine ? leur demanda-t-elle

- Mais non enfin, dit Françoise, pourquoi faire ? On a dormi toute la nuit comme des loirs.

- Et vous n'avez rien entendu ? Vous en êtes bien sûrs ?

Son idée était faite : des voleurs étaient venus et ils avaient emporté ses bijoux. Elle téléphona immédiatement à la police qui arriva trente minutes plus tard.

Tout le monde était debout. Les policiers posèrent les questions d'usage, puis ils demandèrent s'ils pouvaient visiter les chambres. Les bijoux étaient là, bien cachés dans un gant de toilette au fond de la valise de Yacine.

Yacine ne savait plus que dire. Le coup était bien monté. Pour le brigadier en chef, l'affaire était simple : un vol qualifié. Il lança d'un ton sévère :

- Monsieur, voulez-vous bien nous suivre ? N'avez-vous rien à nous expliquer ?

Il menotta Yacine et le poussa brutalement à l'intérieur du fourgon sous les regards étonnés de Françoise et de Fernand.

A la brigade de gendarmerie, on lui demanda ses papiers. Yacine présenta son passeport et son visa de séjour. Hélas ! Il était expiré depuis plus d'un mois.

- Et en plus, vous êtes en situation irrégulière ! lui cria le Brigadier Alain.

Les Brunel s'excusèrent comme pour dire : « Dommage, la fête est gâchée, on doit partir et Joyeux Noël tout de même ».

Françoise avait mis longtemps pour réaliser la gravité de la situation. Fernand et Madeleine restèrent silencieux. Ils ne savaient plus que penser. Ils étaient frappés d'une stupeur inouïe.

Un silence fait de prudence régna sur le domicile des Monain. Nul ne pouvait avancer une quelconque opinion sur ce qui venait d'arriver. Yacine était l'homme de confiance de Fernand. Toute la gestion du commerce lui incombait. Serait-il capable d'un tel acte alors qu'il manipulait des sommes considérables tout en tenant à jour le livre des comptes qu'il présentait régulièrement à son patron ? Des comptes qui étaient toujours justes au centime près. Mais, qui aurait pu introduire les bijoux de Madeleine dans sa valise comme il le prétendait ?

C'étaient ces mêmes questions que se posaient en silence les Monain. Le brigadier Alain était un ami de la famille et un habitué de l'établissement. Il connaissait assez bien Yacine. En son for intérieur et par son expérience, son esprit était rempli de doute quant à la culpabilité du jeune Algérien. L'affaire lui paraissait invraisemblable. Il se disait que même en supposant que Yacine ait commis ce vol, ce dernier aurait pu trouver une meilleure cachette.

Le soir, lorsque Françoise alla le trouver, il lui fit part de son opinion. Malheureusement, son devoir l'obligeait à établir un procès-verbal et à présenter Yacine à la justice. En tant qu'étudiante en droit et stagiaire dans un cabinet juridique, Françoise savait tout cela. En plus de son expulsion du territoire français, Yacine risquait la prison. Convaincue de son innocence, elle loua les services d'un avocat. Fernand ne disait rien. Madeleine ne disait rien non plus.

Dans sa cellule de la maison d'arrêt, Yacine était plongé dans une sombre réflexion lorsqu'il reçut la première visite de son avocat. Cet homme faisait partie du cabinet de Paris où Françoise préparait une thèse de droit international ayant pour thème : La double peine. Un sujet concernant les expulsions d'émigrés ayant accompli leurs peines de prison sur un territoire étranger. La législation différait d'un pays à l'autre. Elle se documenta à la bibliothèque nationale et n'arrêta pas de réfléchir à Yacine d'autant plus que son cas présentait quelques similitudes avec l'objet de ses recherches. L'idée que Jacques ait pu s'introduire à la faveur de la nuit au domicile de ses parents et qu'il ait camouflé les bijoux de Madeleine dans la valise de Yacine lui frôlait

l'esprit. Mais, elle ne le pensait pas capable d'aller puiser aussi loin dans sa jalousie pour commettre une telle lâcheté. Yacine, lui, était presque convaincu que Jacques était l'auteur de cet énième complot. Mais, comment le prouver ?

L'avocat choisi par Françoise était un homme d'une quarantaine d'années au regard franc.

- Bonjour monsieur Tarik, dit-il en lui tendant la main. Je suis monsieur Lambert, votre avocat. C'est mademoiselle Monain qui m'a demandé de m'occuper de votre défense. Je me dois de vous dire qu'elle est convaincue de votre innocence. Mais, je dois vous dire aussi que votre cas n'est pas facile, surtout à cause de votre présence illégale en France. Je vais vous poser des questions auxquelles je vous demanderai de bien vouloir répondre en toute franchise. Si la confiance règne entre nous, cela facilitera mon travail. Et pour commencer, racontez-moi donc votre version des faits.

Yacine n'avait pas grand-chose à raconter. Sauf que cette nuit-là, il l'avait passée au salon avec Françoise et que celle-ci pouvait en témoigner.

- Je sais tout ça, dit Lambert. Mais, ce que j'aimerais beaucoup savoir, c'est la raison de votre venue en France.

Yacine lui raconta tout de son histoire avec Françoise. Il lui fit part aussi de toutes les tentatives de Jacques Brunel pour les séparer. Il ajouta que si Jacques avait été là cette nuit-là, il y avait fort à parier qu'il aurait pu lui-même voler les bijoux de Madeleine. Puis, s'arranger pour le faire accuser dans l'espoir de le rayer pour toujours de la vie de Françoise. Il lui dit aussi qu'étant propriétaire d'une entreprise florissante en Algérie, il n'avait donc nul besoin de l'argent tiré de quelques malheureux bijoux.

Rentrés chez eux plus tôt que prévu, les Brunel trouvèrent un Jacques nerveux et fatigué. Il n'était même pas rasé.

- Vous êtes déjà là ? leur demanda-t-il d'un air innocent.

- Bien obligés, lui répondit son père. Puis, il lui expliqua ce qui s'était passé la nuit du réveillon chez les Monain.

- Je ne suis pas étonné, dit le jeune homme d'un air convaincu. Je me suis toujours demandé comment Fernand pouvait faire confiance à Yacine. Pauvre Françoise, ajouta-t-il doucement.

- Tu devrais aller la voir pour la réconforter.

- Mais, est-ce bien le moment ?

François Brunel qui ignorait tout des manigances de ce fils qu'il prenait pour le garçon le plus honnête de la terre renchérit de plus belle.

- Oui, vas-y, elle est à Paris. Je suis sûr qu'elle a besoin de la présence d'un ami auprès d'elle.

« Pourquoi pas », pensa Jacques. Comme cela, je connaîtrai les nouvelles au fur et à mesure.

La porte de Françoise était fermée. Il n'osa pas frapper et rentra dans son appartement sans l'avoir aperçue ne fut-ce qu'un instant.

Françoise rentra à Cambremer pour le week-end. Les magistrats étant en congé, le pauvre Yacine fut obligé de passer l'Aïd en prison.

L'état de santé de Fernand déclinait de jour en jour. Madeleine avait accroché une pancarte sur la porte du restaurant : « Fermé pour cause de maladie ».

Après le nouvel an, les choses se débloquent finalement plus vite que prévu. Convaincus de l'innocence de Yacine, les Monain avaient retiré leur plainte. Mais, il restait le fait de la présence illégale à juger. Françoise assista monsieur Lambert au tribunal. Le vol ne fut pas retenu contre Yacine. Le tribunal le condamna à l'expulsion immédiate et à cinq ans d'interdiction de séjour. A la demande de Françoise, le brigadier Alain autorisa Yacine à revoir les Monain une dernière fois avant d'être reconduit à la frontière

La jeune fille était là, elle les attendait. Elle se blottit dans ses bras et lui dit :

- Viens avec moi, papa veut te parler avant ton départ.

Le vieil homme gisait sur son lit, le visage émacié. Il fit signe aux deux jeunes gens d'approcher. D'une voix affaiblie par la maladie, il leur demanda pardon d'avoir agi comme il l'avait fait, en essayant de

les séparer avec l'aide de Jacques Brunel. Puis, il leur prit les mains et les croisa dans les siennes.

- Yacine, je te demande d'aimer et de veiller sur ma fille le reste de sa vie. Toi, Françoise, je te demande juste de réussir tes derniers examens. Je vous bénis mes enfants, soyez heureux.

Fernand mourut une semaine plus tard dans les bras de Madeleine.

L'expulsé de Cambremer n'entra à El Asnam qu'après avoir rempli d'autres formalités administratives au niveau de la police des frontières. Ainsi, les informations le concernant avaient été transmises à la préfecture de son lieu de résidence. A l'avenir, il lui serait difficile d'obtenir un nouveau passeport et certainement pas un visa de séjour en France. Françoise était devenue une fois encore cet amour lointain et inaccessible par la force de la loi. Il s'en était bien sorti tout de même. Car si la charge du vol avait été retenue contre lui, il serait actuellement en prison et sur son casier judiciaire serait portée la mention : Vol qualifié et séjour illégal dans un pays étranger.

Il passa directement chez lui, y retrouva une Zineb éblouissante, un Hichame plein de jeunesse et d'énergie et tout le reste de sa famille autour d'un téléviseur. Il faut le mentionner, car en 1968 rares étaient les foyers qui en possédaient un. Il remarqua du nouveau mobilier, deux pièces et une cuisine en construction. Plus, une extension de la surface de la cour qui s'opérait. Un véritable changement.

Fatigué par le voyage et les tracasseries administratives, il venait de s'étendre sur le canapé quand il entendit la sonnerie de la porte d'entrée.

- Mais entre donc Nadia... Il est là, dit la voix de Zineb.

- Je suis passée par la menuiserie et comme je ne l'ai pas trouvé...

Nadia était belle, d'une beauté sauvage qui se suffit à elle-même comme le soleil. Elle était faite pour être belle et pauvre. Il y a des filles comme ça dans la vie. On dirait que parfois la beauté compense la pauvreté ou mieux encore : Seule la beauté est richesse. Et cette

richesse était amoureuse de Hichame. Leur amour venait de naître. Il avait quatre mois, le temps de l'absence de Yacine. Voilà un destin qui suivait bien sa route. Un destin qui ignorait la guerre, la paix, le rapatriement, le déchirement et les complots qui mènent en prison.

Yacine réalisa vite que Hichame faisait son nid. Il avait travaillé dur pour financer la construction et acquérir tout ce luxueux mobilier. On ne pouvait que le féliciter et lui souhaiter tout le bonheur qu'il méritait. Il médita longuement sur son cas, sur son amour à lui. Un amour parsemé d'embûches, un amour qui s'enfuyait à chaque fois qu'il semblait à portée de son cœur. Il pensa à Salem. Il pensa au mektoub.

Madeleine étant bien entourée par ses deux plus jeunes filles, la famille et les nombreux amis qui étaient venus assister à l'enterrement de Fernand. Françoise rentra à Paris sitôt la cérémonie terminée.

Christine, sa colocataire, sortant d'une assez longue maladie, était rentrée elle aussi. En vue des bilans semi-trimestriels, Françoise avait promis de lui prêter ses anciens devoirs pour combler les lacunes générées par son absence aux cours. Elle avait beau chercher partout, pas de trace du dossier. Puis, elle se rappela que l'année précédente, elle étudiait souvent chez Jacques. Elle pensa qu'il l'avait peut-être emporté avec ses propres cours dans son nouvel appartement dont elle possédait la clé comme lui possédait la sienne. Elle se dit que maintenant qu'ils ne se côtoyaient pour ainsi dire plus, il serait préférable pour chacun d'eux de reprendre possession de leurs biens. Aller comme ça sans prévenir pénétrer l'intimité de l'autre n'avait vraiment plus de raison d'être. Suivant son idée, elle alla directement à l'appartement en face de chez elle, sonna, mais n'obtint aucune réponse. Qu'allait-elle faire ? Si elle voulait aider Christine, il lui fallait absolument récupérer les documents qui couvraient la période d'absence de la jeune fille à la fac de droit.

L'hésitation fut de courte durée. Elle entra dans l'appartement et se dirigea directement vers la pièce qui servait de bureau à Brunel. Elle en avait à peine franchi le seuil qu'une terrible angoisse s'empara d'elle. Tous les murs du petit local étaient tapissés de son image. Des photos

prises lors de leur séjour en Suisse ou encore d'autres qu'il avait faites en cachette au gré des déplacements de la jeune fille. On la voyait sortir de son immeuble ou entrer dans un magasin et aussi au resto de la fac. Enfin, partout où Françoise avait l'habitude d'aller, il avait immortalisé l'instant. Une véritable filature, pensa Françoise. Il est devenu fou, ce n'est pas possible autrement. Elle ne savait plus où poser les yeux, jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que le décor du bureau avait changé. La pièce était coupée en deux par une grosse tenture qui descendait du plafond jusqu'au sol comme pour camoufler quelque chose de défendu. Son coeur battait très fort, stimulé par l'appréhension de ce qu'elle allait encore découvrir. Prenant son courage à deux mains, elle ouvrit la tenture d'un coup et resta là sans bouger, comme figée sur place de peur et d'incrédulité.

Sa copie conforme était là qui trônait au centre du petit espace. Un mannequin comme on en voit dans les magasins de mode, mais sur le visage duquel on avait posé un masque de cire à son image. Il avait affublé ce corps de résine de vieux vêtements oubliés chez lui par Françoise au temps où ils étaient encore amis. Autour de tout cet attirail, on pouvait voir de grands chandeliers garnis de longues bougies rouges, comme l'énorme bouquet de roses posé à même le sol. On se serait cru dans un mausolée.

Elle réagit au quart de tour. Elle n'allait pas faire venir la police, mais bien les parents de Jacques. Afin qu'ils comprennent que leur fils avait besoin d'une psychothérapie de toute urgence, s'ils ne voulaient pas que les choses tournent mal. Elle téléphona à François Brunel, lui expliqua brièvement la situation et lui dit qu'il valait mieux qu'il vienne tout de suite voir ce qu'il en était. Puis, elle se mit à la recherche de ses fichiers qu'elle trouva dans un des nombreux tiroirs de la commode.

Les parents de Jacques arrivèrent une demi-heure plus tard en même temps que leur fils qui rentrait de ses cours. A la vue de Françoise en larmes sur le palier de son appartement, il comprit qu'elle savait tout. Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa brutalement. Alors pour se faire pardonner, il pensa qu'il n'avait pas

d'autre alternative que de tout lui avouer.

Devant ses parents ébahis, il raconta comment il avait passé la nuit, caché dans la cour derrière le restaurant à attendre que toutes les lumières s'éteignent. Puis, il parla aussi de la chance qu'il avait eue de constater que Fernand avait oublié de fermer la porte de la cuisine.

Porte par laquelle, il était entré sans bruit pour aller finalement chercher les bijoux dont il avait vu Madeleine se défaire par le jeu d'ombres au travers des tentures de la salle de bain. Il expliqua aussi, comme pour s'excuser, la rage qui l'avait envahi quand il avait vu Françoise et Yacine profondément endormis dans les bras l'un de l'autre.

- Pourras-tu me pardonner un jour ? demanda-t-il à la jeune fille.

- Jamais ! lui répondit Françoise sèchement. Tu es un véritable démon.

- Oui, mais je t'aime tellement.

- L'amour n'excuse pas tout. Ta clé est sur la porte. Rends-moi la mienne et surtout ne t'avise plus jamais à me parler.

- Je t'en supplie Françoise, restons amis, je t'en prie.

- Non, jamais plus, lui répéta-t-elle. Tout ce qui est arrivé depuis des années est de ta faute. Je ne pourrai jamais oublier tout le mal que tu nous as fait.

La jeune fille salua les Brunel et s'en alla sans se retourner. A eux maintenant de raisonner leur fils et de le faire soigner. Pour elle, il n'existait plus.



Chapitre IX

La victoire de l'amour

Pour faire honneur à la mémoire de son père, Françoise obtint sa thèse avec succès. Elle dépassa toutes les difficultés du sujet et surmonta l'obstacle majeur dû au manque de statistiques et de documentation. Elle voulait tellement ce diplôme qu'elle faillit en perdre Yacine. Elle espérait pouvoir démontrer tout ce qui découlait de cette inadéquation des lois et de ces bouleversements survenus après la décolonisation. C'est-à-dire le problème de l'émigration, celui de la double nationalité, ainsi que toutes les complications juridiques résultant de cette situation. Etant donné qu'elle était elle-même native d'une ancienne colonie française, elle s'était sentie concernée par le vide législatif constaté dans certains procès. Elle était parvenue à son but. Son œuvre devint une référence en la matière.

Yacine reprit son travail à la menuiserie, mais les nuages de Françoise ne quittaient plus le ciel de son esprit. Les cinq années d'interdiction de séjour sur le territoire français qui lui étaient infligées par l'injustice lui pesaient lourdement sur la conscience. Les deux amoureux se téléphonaient souvent, s'écrivaient presque quotidiennement. Leur amour continuait et grandissait comme eux.

L'affaire avait été confiée à un grand avocat spécialisé dans ce genre de plaidoirie. Il était conseillé et orienté par Françoise. Cette dernière n'avait pas rempli toutes les formalités administratives nécessaires à son inscription au barreau. Elle devait attendre l'ouverture de la nouvelle année judiciaire. Mais, Lambert, car c'était lui, avait une entière confiance en son jugement. La défense avait pu effacer cette tache qui leur obscurcissait l'horizon, l'horizon de leur amour. Elle avait avancé plusieurs arguments dont les circonstances qui avaient retenu Yacine

en France au-delà de la durée légale mentionnée sur son passeport. Elle gagna ce procès. Fort de cet acte de jugement, Yacine obtint en un temps record tous les documents nécessaires à son retour en France.

Quelque temps après le mariage de Hichame, il prit l'avion pour Paris. Novembre annonçait ses frimas. Il avait vingt-cinq ans, Françoise aussi. La guerre d'Algérie avait duré sept ans, autant que les batailles qu'ils avaient livrées pour sauvegarder leur amour.

Son acte de naissance était inscrit sur l'écorce d'un oranger, dans un certain verger qui avait appartenu à Madeleine, un verger d'Orleansville, chez eux, en Algérie.

Après la mort de son père, lorsqu'il s'était consacré exclusivement à sa famille au détriment de son amour et de ses études, il avait failli perdre Françoise. Hichame était pour beaucoup dans sa course vers la liberté. Maintenant, pour la première fois, il était libre de tout engagement moral.

Il ne l'avait pas prévenue de son arrivée, espérant ainsi lui faire une surprise. Il s'imaginait vivre une reconquête. Le conquérant ne prévient pas, il arrive...

Et, c'était vrai. Leur amour ressemblait à de multiples reconquêtes parsemées de résistances. Mais, ils les avaient vaincues presque toutes, l'une après l'autre sans armes et sans violences. Ces résistances s'appelaient : Zina, Salima, Aïda, Fernand et Jacques.

Le soir de son arrivée à Paris, Yacine se dirigea tout naturellement vers l'Hôtel de la Faculté.

Quand le réceptionniste le vit arriver, il lui demanda avec un grand sourire :

- La douze, monsieur Tarik ?
- Bien sûr, pourquoi changer, dit Yacine, tout heureux.

L'homme lui tendit les clés et demanda :

- Faut-il vous conduire à votre chambre ?
- Non merci, ça ira, je connais le chemin, dit-il en affichant un air de connivence.

Il déposa ses bagages qui pour une fois étaient assez conséquents

et redescendit aussitôt. Il se dirigea vers l'immeuble de Françoise. Et, comme par miracle, il l'aperçut juste devant lui.

Elle marchait d'un pas souple et vif sous la bruine qui tombait ce jour là. Elle ne s'aperçut pas que Yacine la suivait à deux mètres

Il murmura doucement :

- Françoise, mon amour, je suis là.

Elle ne l'entendit pas. Alors, il entonna bien haut une ballade andalouse. Une ballade comme celles qu'ils chantaient lorsqu'ils étaient enfants. Elle se retourna aussitôt et se jeta dans ses bras. Leurs lèvres se joignirent. Ils se tenaient les mains, se caressaient le visage, se mangeaient des yeux. Puis, sans se concerter, ils se dirigèrent tout naturellement vers l'Hôtel de la Fac. Pas un mot, pas la moindre parole, juste le plaisir de sentir la peau de l'autre contre la sienne. En passant devant le bar de l'hôtel, il fit juste un signe. Quand ils arrivèrent dans la chambre, une bouteille de champagne trônait sur la table basse. Françoise l'interrogea des yeux.

- Ben oui, pourquoi pas, lui dit Yacine en lui tendant une des deux coupes.

Les bulles faisaient comme un mouvement de joie et d'espoir dans les beaux verres en cristal scintillants. Ils trinquèrent à leur amour et à leur avenir.

Avec douceur, Yacine lui demanda :

- Qu'y a-t-il donc au fond de ton verre, mon amour ?

La jeune fille ne répondit pas, son cœur battait à tout rompre en voyant la bague briller au milieu des bulles de champagne. Une belle bague dorée sur laquelle on pouvait voir leurs initiales entrelacées.

Yacine lui prit doucement la main et lui expliqua l'histoire de cet anneau qui depuis si longtemps attendait d'être passé à son doigt. Leur nuit ne fut qu'amour, tendresse, passion et volupté. Ils ne firent même pas de projets d'avenir, il n'y avait plus que Françoise et Yacine, goûtant la joie d'être réunis par un mektoub enfin complice. Le reste n'avait plus d'importance, seul comptait leur amour.



Table

Chapitre I: La fin de la guerre	p. 13
Chapitre II: Le premier baiser	p. 31
Chapitre III: Le grand départ	p. 47
Chapitre IV: L'arrivée d'Aïda	p. 59
Chapitre V: La clandestine	p. 73
Chapitre VI: Le voyage de Yacine	p. 89
Chapitre VII: La rentrée	p. 105
Chapitre VIII: Le vol des bijoux	p. 119
Chapitre IX: La victoire de l'amour	p. 131

Conception graphique / mise en page : Nathalie Boogemans.
www.nathalieboogemans.be

Terminé d'imprimer à Bruxelles par «Identico» en mars 2007.

Artésis Éditions, 2007.

Place Saint-Pierre n°7 - 1040 Bruxelles - Belgique

www.artesiseditions.com

info@artesiseditions.com

dépôt légal 2007

D/2007/10305/34

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Artésis Éditions.

